U d'/of OTTAWA
39003002518552

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ctaitlt00lemo

C'ÉTAIT L'ÉTÉ...

# ŒUVRES DE CAMILLE LEMONNIER

## ROMANS ET NOUVELLES

Un Coin de Village.
Un Mâle.
Le Mort.
Thérèse Monique.
L'Hystérique.
Happe-Chair.
Ceux de la glèbe.
Noëls flamands.
Madame Lupar.
Le Possédé
Dames de Volupté.
La fin des Bourgeois.
Claudine Lamour.
Le Bestiaire.
L'Arche.
L'Ironique Amour.
L'Ile vierge.
L'Homme en Amour.
La vie secrète.
La petite femme de la mer.
Une Femme.
Le bon amour.
Au cœur frais de la forêt.

## CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux.
Histoires de huit Bêtes et une Poupée.
La Comédie des Jouets.
Les Jouets parlants.

## CRITIQUES D'ART

Gustave Courbet et son Œuvre.
Mes Médailles.
Histoire des Beaux-Arts en Belgique.
En Allemagne.
Les Peintres de la Vie.

## DIVERS

La Belgique.
Les Charniers.

## THÉATRE

Un mâle (1 vol.).
Le mort. Les mains. — Les yeux qui ont vu (1 vol.).

---

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.*

*S'adresser, pour traiter, à la Librairie* PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée d'Antin, Paris.*

---

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 12214

CAMILLE LEMONNIER

# C'était l'été...

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
—
1900

Tous droits réservés.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

*Il a été tiré à part*
*cinq exemplaires sur papier de Hollande*
*numérotés à la presse.*

PQ
2337
.L4C2
1900

# LE VENT CHAUD DE L'ÉTÉ

# *C'ÉTAIT L'ÉTÉ...*

## LE VENT CHAUD DE L'ÉTE

*A Émile Claus.*

Veere!

J'étais venu un jour dans cette miniature de vieille ville, après Middelbourg et Dombourg. Oui, j'étais venu là pour être près de la mer, pour voir aussi les jolies filles de Veere, avec leurs jupes ballonnées et leurs petits bonnets plats sur leurs cheveux relevés en rouleau. Il me semblait que dans l'une ou l'autre de ces petites maisons basses, aux toits couleur man-

darine, il y aurait bien quelque chose qui me retiendrait pour un peu de temps.

Mon Dieu! c'était là un si délicieux coin du monde, une pauvre chose perdue derrière un antique rempart, avec cette Tour-du-Passage-vers-Camperland, qui décrit une demi-lune dans le petit port et, sur le quai, la haute maison de Charles-Quint, fleuronnée comme une pendule!

Voilà, il y avait aussi le quai de Veere! Des façades fleur de pêcher, rose crevette, rose thé, encadrent de tranquilles fenêtres à très petites vitres vert bouteille contre lesquelles s'appuie l'échancrure en cœur d'un écran mauve ou bleu ou pâlement lie de vin. L'ombre lilas des vieux arbres maille les pavés en biseau et ensuite monte aux blondes et roses façades. Toutes ces petites maisons semblent faites pour des poupées, des poupées en bonnets blancs, tire-bouchonnés d'antennes de cuivre. Toujours les jolies poupées de Veere s'en vont, à petits pas, vers les dunes, en balançant leurs lourds jupons évasés en cloche.

C'était encore cette énorme église, vide de son Dieu, qui fait sur les clos verts d'alentour

et sur les champs au large une grande ombre, tournante comme le feu d'un phare, afin qu'il y ait au moins une chose qui dise encore que là, autrefois, un vaste port voyait entrer les flottes du monde.

En débarquant par le bateau de Zierickzee, c'est elle qu'on aperçoit d'abord et puis on longe d'anciennes clôtures, des murs fleur de pêcher et rose crevette, comme toutes les vieilles pierres de Veere, des murs par de là lesquels s'épanchent des touffes de sureau et de syringas, avec des maisons à rideaux de guipure si petites qu'il en faudrait cent pour remplir seulement l'abside de l'église. Et l'on va baissant la voix comme dans un lieu plein de reliques, avec la peur de casser quelque chose, du silence, du sommeil, le peu de fragile vie demeuré dans cette solitude de Veere.

J'étais venu un dimanche : la petite ville semblait morte derrière ses rideaux fermés. Il n'y avait que le carillon du vieil hôtel de ville qui sonnait encore les heures de la vie. On eût dit une pluie d'été vers le soir : un fin grésillement de notes lentes à en mourir tombait

du campanile, s'égouttait par-dessus les maisons avec un bruit mélodieux de larmes. Et personne dans les rues, rien que çà et là un visage se levant du crépuscule vert des chambres, le léger fantôme d'un être qui autrefois aurait vécu et qui, par-dessus l'écran, entre les petites guipures, me regardait passer. La Zélande, luthérienne et protestante, s'enferme chez elle le dimanche et lit la Bible. Mais moi qui venais là pour la première fois, je cherchais partout les bonnets à tire-bouchons de cuivre.

Au quai, même silence : les maisons dormaient sous les arbres, mirant dans les vitres vert bouteille les bateaux aux voiles repliées, les bateaux des pêcheurs d'Arnemuyde qui ne reprendraient la mer qu'à pointe d'aube. L'eau aussi floflottait endormie, lavant doucement les dalles du môle, ridant d'onduleux reflet le sommeil des petites façades. Et toute la campagne, au loin, les prés, les champs, la dune avaient l'air de lire la Bible.

J'allai ainsi jusqu'à la Tour-du-Passage-vers-Camperland, près du pier, et là je me sentis si seul que, pour penser à quelque chose, j'ouvris

ma boîte à aquarelle et me mis à mouiller mon papier d'un peu de toute cette grande eau qui là-bas, sous les nuages d'argent, faisait une barre bleue, d'un bleu fleur de chardon.

Au bout d'un petit temps, une voix de vieille femme en colère cria du fond d'une maison :

— Dieu ne veut pas qu'on refasse ce qu'il a fait !

Et je ne voyais pas la vieille, je ne vis qu'un bout de bras en buis qui sortait d'une fenêtre et sembla me jeter un sortilège. Après tout, cette femme disait une chose profonde. Est-ce qu'il y a un homme au monde qui puisse ajouter un peu de beauté à l'œuvre de Dieu ? Je quittai la mer, et encore une fois, je recommençai à tourner entre les vieux murs.

Il y avait là, quelque part, devant un mail planté de peupliers, une petite maison délicieuse, une maison fleurie d'un ton hortensia, si fraîche au bord du gazon vert qu'il me vint la pensée que j'aurais bien voulu finir d'une mort très douce derrière ces fenêtres festonnées de dentelles. Oui, une maison comme on en voit dans les Béguinages de Flandre, devant un pré où

paît un mouton frisé. Une ombre azurée treillissait la brique, tremblait au seuil de la porte comme une main d'aïeule qui rentre chez elle et met la clef dans la serrure. C'était une chose de vie si humble et si paisible! Je restai un long temps assis sous les peupliers devant la maison, comme un pauvre devant qui les autres portes se sont refermées.

Et puis il vint un jeune visage sous un bonnet, une petite tête qui, avec des antennes de cuivre en spirales dans les cheveux, me regardait de ses yeux d'émail bleu, le bleu que la mer avait là-bas, sous les nuages d'argent. Celle-là ne me dit pas que Dieu a mis un commandement sur la beauté des choses. Elle ne disait rien et tranquillement, de dessous son bonnet pastellé d'ombre tendre, au bout de son long cou nu, elle levait vers moi un regard ingénu de petite chèvre. Un fichu lilas se croisait par-dessus sa guimpe rose, avec un pli à l'épaule. Ses bras sortaient d'une courte manche étroite, dorés d'un hâle vif, picotés de couperose comme les petites taches qui pointillent un abricot mûr. Avec cela, les joues les plus fraîches, le

fard d'un nuage de vermillon sur la pâleur laiteuse, sur les transparences de fine porcelaine bleuâtre des tempes.

— Un joli Claus, pensai-je.

Et j'aurais voulu doucement prononcer son nom en tenant sa main dans la mienne.

— Comment t'appelles-tu? demandai-je en souriant.

Je lui parlai ainsi comme si elle eût été encore une enfant. Je ne connaissais que très imparfaitement la chantante musique avec laquelle les gens de Zélande disent qu'ils s'aiment et se désirent. A ma question elle se mit à rire, dandinant son petit corps au fond de sa grande cloche de jupes. Et ensuite, tout à coup, comme un oiseau s'envole, avec son rire clair qui, à ses dents, faisait froufrou, elle se sauva et laissa retomber sur elle la porte. Il me parut que je comprenais à présent le sens des verrous d'ombre que les grands peupliers bruissants mettaient sur la maison. Celle-ci, au bord de son mail vert, fut aussi une chose morte comme tout ce Veere d'un long dimanche de sommeil et de Bible.

Mais le lendemain, comme encore une fois

j'étais revenu m'asseoir là, je la vis passer derrière la haie du courtil. Elle vint jusqu'au bord de la haie et me fit un salut, un signe léger de sa petite tête qui remua les plaques de métal sous son bonnet blanc. Moi qui lui avais parlé comme à une enfant, je demeurais un peu confus, voyant qu'en somme, c'était une des jolies filles de Veere, une vraie petite femme qui aurait pu étreindre déjà amoureusement un homme. Le vent chaud de l'été soufflait.

— Goëndag (bonjour), lui dis-je.

Et maintenant elle riait sans moquerie ni effarouchement et elle restait là dans l'ombre des peupliers avec des pastilles de soleil sur la blancheur de son bonnet. Elle avait l'air d'un petit saxe en pâte bleuâtre, toute claire et rose et azuline par-dessus la haie. Et moi, m'étant approché, je riais comme on rit pour apprivoiser une aimable petite bête un peu craintive.

J'avançai ensuite la main ; je touchai ses doigts rouges, vernis comme une pince de homard ; et elle me regardait franchement dans les yeux, avec son clair regard de chardon bleu, avec son naïf regard d'enfant.

Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir en moi pour qu'elle me regardât ainsi? Peut-être elle avait ri ainsi à d'autres hommes qui avaient passé. Je lui dis alors des choses comme on dit aux petites personnes qu'on rencontre sur la route. Et toujours elle riait avec sa bouche comme une grenade ouverte où reluisent les pépins. Je voyais bien qu'elle ne comprenait pas ce que je lui disais.

Une voix gronda dans une maison de l'autre côté du mail. Peut-être c'était encore une vieille femme; peut-être encore une fois cette vieille femme rappelait un commandement de Dieu. Et de nouveau le bonnet blanc se sauva comme la veille; et elle avait cessé de rire.

J'interrogeai les gens de l'auberge où j'étais descendu. J'appris qu'elle s'appelait Kaatje et qu'elle posait pour les peintres. Depuis un peu de temps, il en venait beaucoup à Veere, et à présent ils prenaient tous cette Kaatje pour modèle. « Voilà, pensai-je, elle a vu que je portais un calepin sous le bras. Son rire était une avance pour me proposer ses services. » J'étais venu dans cette vieille petite ville, au bord de la mer,

pour voir d'autres visages que ceux des grandes cités ; j'étais venu aussi pour peindre des bouts de marine avec des petites femmes qui regardent au loin partir des bateaux.

Tout s'arrangea pour le mieux. Je retournai à la petite maison, je cognai à la porte avec l'assurance de quelqu'un qui est attendu ; et les verrous d'ombre glissèrent ; la jolie enfant apparut dans le cadre de la porte. Je dis :

— Bonjour, Kaatje.

Elle ne fut pas étonnée, ne douta plus que je ne fusse réellement un de ces hommes à barbe pointue qui écrasent des tubes de couleur sur leur palette. Avec un jargon qui l'amusait, je lui demandai si elle voulait poser pour moi.

— Ja hoore (oui certes), fit-elle.

Là-dessus des sabots battirent dans la maison et une femme âgée, un vieux visage doux, aux yeux rongés par le sel, arriva et me dit que c'était un florin. Kaatje faisait avec ses doigts le geste d'ourler son tablier et elle ne riait pas, elle regardait, au loin, dans la direction de la mer. Après tout, c'était une chose naturelle que

cette vieille, sa mère sans doute, me parlât de cela.

Ce jour-là donc, à la tombée du soir, je lui dis d'aller devant elle, et, ensuite, de s'asseoir comme elle le voudrait, et, ainsi assise, de faire ce qu'elle jugerait bon de faire. C'était une idée à moi qu'il ne faut demander à un modèle que de vivre de la vie qu'il mène le plus naturellement.

Kaatje, sous les derniers rayons, s'en alla à petits pas, comme si vraiment elle se promenait pour son propre compte. Elle suivit une rue, et puis une autre, s'arrêta une seconde pour dire une chose à de vieilles gens derrière les vitres vert bouteille. Ensuite elle tira son tricot, et ainsi tricotant, une des aiguilles sous le bras, doucement elle marchait, balançant son ballon de jupes avec le va-et-vient de ses gros petits pieds chaussés de souliers à boucles. Moi, je suivais, croquant une attitude, un geste, attendant qu'elle se posât à son gré.

Je dois le dire, avec son dandinement qui la faisait s'appuyer sur une hanche, et puis sur l'autre, et la saillie de ses coudes en dehors, cette jolie petite Kaatje tantôt avait l'air d'une petite

cane trottinant dans le chemin et tantôt étrangement m'évoquait une volaille troussée à la montre d'un marchand, une volaille dont les ailes se cassent à angle brusque, roses et grenues. Elle avait mis un collier de perles rouges à triple rang, comme les riches paysannes.

Il arriva qu'ayant ainsi marché un peu de temps, elle s'assit sur un talus vert au bord des petits jardins plantés de choux, de poireaux et d'oignons. Et, maintenant, elle me faisait face, ses pieds croisés sous le rebord de son tablier bleu, avec le découpé de sa guimpe rose sur les pignons qui, du côté de l'Occident, se teintaient de lueurs gorge de pigeon. J'ébauchai là un assez joli pastel; et tout à coup, le soir tomba; nous n'avions rien dit ni l'un ni l'autre.

Le jour suivant, j'allai avec elle vers la mer. Des ouates rapides et molles couraient au vent dans un bleu lavé, salin, comme étincelant de cristaux de soude. Des couches plus hautes planaient immobiles, des îlots de nacre fondus par les bords. Quelquefois la mer, sur une longue distance, se violetait, écaillée de vaguettes courtes comme les plissés d'une étoffe.

Et Kaatje, ce jour-là, laissa son tricot sur l'herbe, près de ses grosses jupes bouffantes. Elle regardait passer au large les grands steamers et les petites voiles safran. Elle ne me parlait pas. C'était moi qui lui parlais; elle avait par moments un rire que je n'avais encore entendu chez aucune autre fille, un rire qui un peu ressemblait au miaulement d'un petit chat. Des mouettes aigrement tournoyaient; il passait aussi des sarcelles et des courlis sur le grand pays tranquille, baigné d'une chaleur d'août.

J'allumai une pipe, puis, bornoyant d'un œil selon la coutume des peintres, je lui dis :

— Kaatje, n'avez-vous pas un petit ami qui navigue là-bas sur l'eau?

— Nee hoore (non certes), fit-elle, en tournant cette fois les yeux vers les vieux toits de Veere.

Je vis doucement briller l'émail tendre de son regard et lui demandai si c'était plutôt là qu'elle avait un ami. Et encore une fois elle se mit à rire en secouant la tête :

— Nee hoore! répondit-elle.

Non, elle n'était pas expansive, cette Kaatje... *Ja hoor. Nee hoor*... Cependant pourquoi, sous

la guimpe rose qui serrait ses petits seins, n'aurait-elle pas eu une âme comme les autres ?

— Dites-moi, Kaatje, s'il n'est ni là ni ici, où est-il, l'ami qui a le droit de chatouiller doucement votre main ?

Elle haussa les épaules et me dit un peu lasse, sans tristesse :

— Personne n'a encore fait cela à Kaatje.

Et puis elle chantait une drôle de petite chanson pas gaie où un marin oubliait une fille comme elle, pour suivre les ondines aux cheveux verts au fond de la mer, et toujours, avec ses yeux si pâlement bleus qu'ils ressemblaient à deux gouttes d'eau sur une fleur de chardon, elle suivait au loin les houles légères. Cette après-midi-là, je ne demandai plus rien à Kaatje : elle semblait être redevenue un peu farouche.

Avec les jours, elle prit confiance. Elle vint avec moi du côté des remparts, près du vieux moulin. On avait là une belle vue sur la marine et les barques des pêcheurs d'Arnemuyden. L'énorme tour de l'église prenait des tons d'argent et d'or, par-dessus les pignons rose thé et

crevette dans les coulées de soleil. On apercevait aussi la Tour-du-Passage-vers-Camperland, près des madriers de la petite estacade. Et Kaatje, à un pas de moi, était comme une douce chose de vie qui ne me demandait jamais s'il était bientôt temps de me quitter pour rentrer chez elle, une si aimable chose, sous ses plaques de métal et son bonnet blanc, que moi, à présent, je l'appelais amicalement :

— Lief dingske (chère petite chose).

Elle aimait aussi que je lui dise :

— Lief snuitje.

Qui signifie petit museau gentil.

Je disais cela par badinage et il nous en venait comme la nuance d'une camaraderie un peu intime. Elle allait avoir bientôt vingt ans. Sa tante (elle me parlait de la vieille femme avec laquelle elle vivait), autrefois avait possédé un perroquet que son fils, le mousse, lui avait rapporté de San-Francisco. Elle disait simplement Cisco. Il était reparti et jamais plus n'était revenu. Il y avait aussi chez eux un pot à tabac, en vieux Delft, qui représentait un chat en colère. Ces petites histoires m'intéressaient, comme

d'humbles détails d'existence que je ne connaissais pas encore. Elle avait l'air, en les contant, d'une pensionnaire venue là en vacances, ou d'une jeune béguine parlant de ses petits Jésus roses comme des fondants.

Maintenant, quelquefois je prenais plaisir à toucher, avec un doigt, la chair couperosée de ses bras. Elle était dure, légèrement râpeuse et si fraîche, d'une fraîcheur de peau humide à l'ombre. Mon doigt, en s'enfonçant, faisait à l'entour une petite cerne blanche.

— Cela, non certes! Nee hoor! disait-elle en riant.

Et elle ne retirait pas son bras quand je recommençais. Mon Dieu! oui, celui qui un jour la prendrait tout entière dans ses bras, avec son corps frais qui sentait le sel de la mer, celui-là ne serait pas à plaindre. Or, une fois, en lui montrant avec la main le tour de ses jupons, je lui demandai combien il y en avait là. Je ne l'ai jamais vue plus gênée; son visage s'enflamma comme les maisons de Veere quand, de la dune, on les regarde au soleil couchant. Un petit feu de colère, je crois bien que c'était de la colère,

passa sous l'arc haut de son sourcil. Je lui avais fait cette question plutôt innocemment. Et tout à coup, avec une singulière dignité, elle me répondit :

— Il y en a huit!

— Huit jupons, Kaatje!

Et encore une fois je pensai au beau jeune homme à veste de velours, avec des plaques d'acier à la taille, qui viendrait un jour et les ferait tomber tous les huit, l'un après l'autre, comme on démaillotte un petit enfant.

Je n'étais pas tous les jours en humeur de travailler. Je laissais alors reposer les crayons dans la boîte et tout de même elle venait avec moi comme si, en ne posant pas, elle faisait encore là une chose qui eût été convenue entre nous. Je regardais longtemps la goutte d'eau bleue de ses yeux. C'étaient comme deux taches claires et perlées avec une légère barre grise au fond. Et puis, me tournant vers la mer, je croyais les voir encore, ces yeux pâles et clairs, se multiplier à l'infini et courir sur les petites vagues. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans les yeux de Kaatje.

*Ja hoor... Nee hoor...* Maintenant elle me disait aussi qu'elle se couchait à neuf heures, qu'autrefois elle s'en allait avec des paniers de légumes au marché de Middelbourg, que sa tante ne finissait pas d'écurer le carreau, de polir les cuivres, de passer à la peau les vitres. Et, brusquement, elle s'arrêtait de parler, me jetait un regard de côté et puis regardait la mer. O Kaatje! Kaatje! c'était bien la vaste mer et tous les petits bateaux de la mer qu'il y avait au fond de tes yeux — et tous les petits bateaux de la mer!

Il arrivait aussi que pendant des heures elle restât là, tenant fermée sa jolie bouche aux lèvres retroussées comme une fille de Veere qui avait son secret et ne le voulait pas dire. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien penser de moi dans son grand silence intérieur? Mais avait-elle seulement jamais pensé à moi? Et même pensait-elle à quelque chose, cette Kaatje qui si gentiment riait sitôt que je l'appelais « Lief snuitje » ou « Lief dingske? »

Quand, ensemble, nous allions sur le quai, les pêcheurs d'Arnemuyden nous regardaient avec

de grands visages sérieux ou bien ils crachaient dans l'eau, par-dessus le bordage. Nous n'osions plus appuyer nos coudes aux pierres de la Tour-du-Passage-vers-Camperland et, de là, voir les bateaux abaisser leurs voiles et tranquillement enfiler la passe. La vieille femme, un jour, avait de nouveau tendu son bras en buis et crié un commandement de Dieu, à propos de la chose innocente que nous faisions, tous deux, en écoutant clapoter l'eau contre la pierre.

Le passeur, parfois, s'avançait sur le pas de la porte et regardait si, de l'autre côté de l'eau, le signal de Camperland ne faisait pas hisser le panier au bout de la longue perche. Bon! voilà le panier. Alors il détachait la barque, montait la voile, mettait le cap sur la ligne brune qui, tout là-bas, barrait la grande coulée glauque. La vieille quille dansait, rasait, louvoyait. Mais il y avait à présent d'autres filles à bonnets blancs et à colliers de corail comme Kaatje, qui venaient nous observer à la Tour. Celles-là, avec des bouches pincées, ensuite se retournaient sur ses petits pas lents, ses petits pas sous ses robes comme le ballement d'un battant au creux d'une cloche.

Kaatje, ses beaux bras couleur d'abricot mûr croisés sur la poitrine, ne paraissait pas s'occuper d'elles.

Elle vint le soir dans la dune, près de la mare, et elle s'asseyait près de moi, dans ses grandes jupes qui tombaient sur la pointe de ses pieds.

Le couchant rose et vert glissait sur les pignons et les grosses bouées du quai peintes en rouge ; les cordages et les voiles des barques dans le port se saumonaient, s'empourpraient, fanfaraient écarlates. Un incendie délicat, toute la gamme des roses, allumait à la pointe des eaux violettes la Tour-du-Passage-vers-Camperland. Et du campanile s'égouttait la musique du carillon, une bruine de sons légers, aériens, qui flottait dans les cristaux vermeils de l'air et tournoyait au-dessus de nous comme la vieille chanson des berceaux. C'était si doux, si triste, cette musique venue de la ville, un sanglot, le battement las d'un cœur, l'inutilité de toujours espérer. Et quoi encore? C'était comme si, après bien du temps, je revenais là et que quelqu'un me dît : « Cette Kaatje si jolie a passé, on l'a portée au

cimetière; mais, vous savez, elle était déjà un peu vieille. »

Cependant Kaatje n'était pas morte : ses yeux étaient toujours deux taches claires dans l'ombre, et elle semblait attendre. Je ne sais pas ce qu'elle pouvait attendre. Je pensais : C'est le sel de la mer qui leur fait à toutes ces beaux yeux limpides comme de transparentes veilleuses, comme les petites vagues bleues sous lesquelles roule l'âme des marins naufragés.

Après tout, j'étais bien fou de prendre tant attention à une si pauvre fille. Peut-être, bien d'autres avant moi étaient venus aussi s'asseoir auprès d'elle dans la dune. Peut-être il en viendrait encore tant d'autres qui, à leur tour, quand sonnerait le carillon, regarderaient au fond de ce cœur silencieux d'enfant et ne le comprendraient pas. Qui jamais a pu connaître le cœur des jolies filles de Veere?

Moi, un soir, je dis à Kaatje :

— Voilà, petite chose de vie, à présent je vais repartir. Je penserai souvent à toi.

Sa guimpe rose doucement s'agita; elle ne me dit rien et elle me regarda longtemps avec ses

yeux fleur de chardon. Et puis elle regarda la mer. Le vent chaud de l'été soufflait.

Jamais plus je ne suis revenu à Veere.

Kaatje! exquise Kaatje! Vas-tu toujours là-bas à la dune, à l'heure du soir et du carillon? Et celui que tu devais aimer, est-il aussi parti?

# L'AME DE VEERE

# L'AME DE VEERE

La petite Pietje, la fille de cette maison sur la place où il venait des voyageurs, me dit :

— N'avez-vous pas vu encore le garçon qui toujours joue de sa petite musique?

Qu'est-ce qu'elle voulait dire? J'étais depuis trois jours à Veere et n'avais rencontré personne encore qui ressemblât à ce garçon. Mon Dieu, pensai-je, y a-t-il vraiment, ici, dans cette petite ville de Veere, un garçon assez sot pour faire ce qu'elle dit? C'était là une chose qui me paraissait bien inutile, puisque les maisons y sont toujours fermées et que si rarement on voit s'avancer contre les vitres une vieille femme ou un très vieil homme ou une jolie fille à bonnet plat, avec des plaques de métal aux tempes.

Personne ne l'eût entendu. Dans cette étrange ville de Veere, ils ont tous, derrière leurs petites fenêtres à carreaux verts et bleus, l'air de très anciennes momies qu'on montrerait sous une glace.

Voilà, c'était bien là mon impression. Si j'avais entendu ce garçon passer dans la rue en faisant son bruit de musique, j'aurais porté mon doigt à mes lèvres, pour lui enjoindre de ne pas troubler le silence qui dort au fond des maisons. Le soleil lui-même, en petites flaques d'or rouillé, dort au milieu de la rue. Il y a si longtemps qu'il est malade d'éclairer cette ville qui a vécu autrefois et qui ne s'est plus réveillé ! Sa lumière s'est usée à la marche des seuils, comme le pas d'un mendiant qui revient tous les matins frapper à une porte, et personne n'ouvre cette porte : l'ombre a mis les verrous.

Je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais cette rue de Veere, ni les petites maisons qui, au bord des trottoirs, semblent joindre les mains et dire des prières. C'est si loin de la vie qu'on n'est plus sûr de vivre soi-même : on n'aperçoit plus qu'une ombre légère qui va devant chaque pas

qu'on fait, et on ne sait pas où elle va. Elle va vers l'église et le cimetière ; elle va où sont allées toutes les autres. Et là-bas, derrière les remparts, il y a la grande mer avec ses bateaux ; il y a tout le vaste ciel lourd de nuages qui s'étend par-dessus la mer. Je croyais, là, mourir un peu moi-même, d'un faible battement de cœur éteint, avec l'étonnement de mes doigts faisant un geste de vie au soleil.

— Cette petite folle de Pietje s'est amusée de ma crédulité, me dis-je. Ou bien cela s'est passé très anciennement, en un temps où tout le monde n'était pas mort dans cette ville.

Le carillon, en ce moment, ébruita son petit air très doux : on croyait se rappeler l'avoir entendu une après-midi de dimanche d'été dans une maison où un grand-père, les mains croisées sur son bâton, regarde filtrer la poussière de la rue sous la porte. C'était un air aux rouages cassés, comme en ont les vieilles boîtes à musique. Cela bruina en fin grésillement mélodieux sur ma tête et j'étais tout à coup triste, comme si j'entendais la chanson qui avait bercé les berceaux et endormi les agonies de l'antique Veere.

Sur la place, un joli hôtel de ville, orfévré comme un reliquaire, avait de hautes figures dans des niches, des rois ou des saints. Mais qui connaît encore l'histoire de Veere? Je pensai qu'après tout, c'était peut-être du carillon là-haut que m'avait parlé cette enfant aux yeux un peu sauvages. Et maintenant, je considérais presque avec mépris ces vieilles images, si démodées sous leurs dais, et qui toujours semblaient regarder là-bas, du côté de la mer.

Depuis des siècles, ils étaient sur leurs socles, avec leur tête sur le côté, attendant quelque chose qui jamais n'était venu. Voilà, peut-être leurs yeux d'ombre dans leurs têtes de pierre guettaient le retour des flottes qui, un jour, avaient quitté le port. Il y avait aussi une très grosse tour d'église près de la place, une tour dont la clef, maintenant, était au fond de la mer.

Quelle ironie! songeai-je en riant. Tout le monde est sorti de Veere; ils sont allés le long des remparts jusque dans la dune. Il n'est resté que quelques vieilles gens, avec une petite ombre sale sous les narines, comme la mousse verte

qui vient après la mort. Et cependant ceux-là (je parlais ainsi des hommes de pierre) font toujours, avec leurs épées et leurs sceptres, le geste de commander à des vivants.

Là-dessus, j'allai vers la tour ; je frappai de mon pied trois coups retentissants dans les vantaux de la porte. Je le faisais par moquerie, sachant bien que nul, dans la solitude de cette ancienne maison de Dieu, ne me répondrait. Je le faisais aussi pour entendre ce qu'il peut tenir de bruit dans les ténèbres de la mort. Et soudain, je demeurai saisi, car, à présent, la porte s'était ouverte et un beau jeune homme aux yeux étranges sortait de la tour. Il portait la courte veste de velours et le fermoir d'argent des hommes de Zélande. Il tenait dans ses bras un de ces harmonicas comme on en vend aux bazars des ports, et qui font pleurer quand, au loin, dans le soir des mers, un pauvre marin en tire des sons de cristal, très lents et puis tout à coup très rapides. Ce jeune homme semblait avoir été réveillé en sursaut d'un songe. Et moi je pensai :

— Serait-ce, enfin, le garçon qui toujours

joue de sa petite musique, comme disait cette Pietje?

Il passa devant moi sans tourner la tête, il longea les murs roses, les étroites vitres mortes, les courtils de choux et d'oignons. A pas lents, il traversa la place. Encore une fois, la pluie de petits cristaux du carillon grésilla, la chanson des berceaux et des agonies. Le vent doucement dispersait les notes par-dessus les toits, vers la mer. Alors, le singulier jeune homme appuya l'harmonica à son épaule et, les doigts sur les clefs d'acier, à mesure il déployait et pressait le soufflet. Il semblait jouer là un air qui n'avait de sens que pour lui seul. La tête inclinée vers la petite musique, il souriait comme un homme en dehors de la vie. Je croyais comprendre au fond de moi qu'une cause secrète faisait délirer cette âme et l'accordait au mystère de Veere. Je n'aurais pu expliquer cela.

Et puis, il arriva une chose qui me troubla. Le jeune homme regarda la tour, les seigneurs debout dans les niches, et il regardait aussi la mer au loin, avec des yeux que baignait une lumière d'autrefois. L'harmonica s'accéléra, ronfla

dans un vent de colère et de démence, comme si l'ancienne âme de Veere soudainement vibrait sous les poings du musicien. Et maintenant il allait devant lui, par les rues, dansant une danse bizarre comme on se figure une lourre de matelots. Il battait le sol de coups de talons, tournait sur lui-même, levait l'harmonica très haut pardessus sa tête, et ensuite l'abaissait jusqu'à ras du pavé, quelquefois se balançant languissamment sur place, avec des grâces maniérées, les yeux fermés, le visage extatique et cérémonieux. Et toujours la musique rythmait cette danse fiévreuse qui palpitait de meurtre et d'amour.

Alors, dans les maisons en miniature, quelque chose très lentement parut s'animer, une vie qui depuis longtemps dormait derrière les portes et sans doute attendait, pour secouer ses petites cendres, que ce pâle jeune homme passât avec son harmonica. Il vint, au bord des vitres, des rires de jeunes visages sous des bonnets blancs, spiralés d'amusantes antennes d'or. Toutes les jolies filles de Veere étaient là contre les rideaux de guipure, avec leurs bouches comme des cœurs de pêche sous un vol d'abeilles. Et moi,

les voyant ainsi l'une après l'autre sortir de l'ombre et avancer près des fenêtres leurs joues d'émail peint, j'avais la sensation que c'étaient vraiment là des maisons de poupées qui, tout à coup, par la vertu d'un enchantement s'éveillaient, les maisons de toutes les anciennes poupées de Veere, avec leurs beaux bras nus hâlés d'air salin, avec leurs jupes en cloches et leurs petites têtes fardées aux yeux couleur de mer.

Le musicien allait ainsi, dansant par les rues; et puis, à petites fois, la sauvage musique s'apaisa, et de nouveau c'était une chose très douce à faire pleurer, comme la nuit, en mer, un air mélancolique que, sous les étoiles, joue un petit mousse. C'était l'âme de Veere dorlotant son mal d'amour et de regrets pour les belles filles qui reposaient sous les croix, pour les beaux jeunes hommes qui étaient partis vers la mer et n'étaient pas revenus. L'harmonica, maintenant, s'enfonçait dans la dune.

Je revins vers la maison, et je dis à Pietje :

— Voilà, tu avais raison. Il y a dans cette vieille ville un garçon qui, toujours, joue d'une

petite musique. Sans doute, c'est un esprit dans la peine. Sait-on quel malheur lui arriva?

Cette petite aux yeux de chat se mit à rire, et me montrant un homme qui était assis près de la fenêtre :

— Demandez à celui-là, fit-elle. Il vous le dira mieux que moi.

Mon Dieu, c'était, après tout, une histoire assez banale. Un jour, le garçon s'était épris d'une des petites poupées à tête d'émail qui, quelquefois, s'éveillent et viennent regarder aux fenêtres. Le soir, il arrivait danser et jouer de l'harmonica devant la maison; mais d'autres garçons, souvent, arrivaient avant lui. Ceux-là aussi chatouillaient la belle au creux de la main. Quand il pleurait, elle lui disait : « Que veux-tu? Je t'aime bien, toi, et j'aime aussi l'autre qui étai avant toi, devant la porte. J'aime celui qui viendra quand tu seras parti... Je les aime tous! » Une fois, il la vit qui, derrière la haie, donnait son amour à celui qui était venu avant lui. Alors il tira son couteau, il tua la fille et le garçon.

— Et depuis ce temps, me dit l'homme, il a perdu la tête, il va par les rues, dansant et jouant de sa petite musique. Il est inoffensif, les enfants

lui jettent des pierres et les filles rient : il n'en a pas conscience.

Mais moi, l'entendant ainsi parler, je ne pouvais croire que c'était là la vraie histoire. Les choses ne sont qu'une apparence : derrière celles qui semblent le plus claires, il persiste un sens secret qu'il faut découvrir et qui est bien plus beau. J'appelai en moi-même ce garçon l'âme véridique de Veere.

Je comprenais maintenant pourquoi il était sorti de la tour. Voilà, oui, vieille petite ville de Veere, toi et ce pauvre musicien, vous aviez une même douce folie, comme si le vent de la mer vous avait tourné la tête ; et il y a quelque chose qui s'en est allé et n'est plus revenu, cette chose que, doucement, pleure ton carillon et qui sanglotait dans l'harmonica.

A Veere, toujours un jeune homme un peu étrange s'en va par la dune et regarde du côté de la mer.

# LE PAIN

# LE PAIN

Koker, homme simple et droit, va vers la haie; il regarde se lever la jeune lune par-dessus les seigles. Elle est au bas de l'horizon; le ciel autour de sa corne effume un brouillard rose; et la palpitation légère de la terre ne s'éclaire pas encore à sa lumière froide. Une large paix baigne les champs, comme aux premiers âges du monde. Et chaque homme, simple et droit, est maintenant dans sa maison, comme le premier homme des temps de la vie : il connaît la joie de la journée accomplie. Il a travaillé de ses mains sous le soleil rouge; il a fait l'œuvre quotidien selon ses forces; et Dieu est avec les hommes de bonne volonté.

Koker voit monter la jeune lune dans le silence. L'odeur tiède des seigles sent la huche,

le bon pain pailleux des pauvres : elle fait penser à la faim après le labeur du jour, sous les dents saines. Et l'efflux du mélilot, le fleur poivré de la menthe, un baume de coriandre et de mélisse viennent des berges du fossé comme un bouquet d'essences vives. Les herbes, ainsi, font leur prière dans le soir tranquille.

Koker regarde la terre, la lune, les arbres aussi loin que ses yeux peuvent aller. Il y a un demi-siècle que l'univers tient pour lui dans cet horizon et il y apprit à connaître les signes. Il a la maturité d'un pommier vigoureux dans un clos; deux générations ont mangé de ses fruits et il est encore vert.

La lune dépasse la cime des petits chênes au bout de la drève. Le ciel seul demeure rose autour de sa corne comme un jardin autour des pensées d'une nouvelle épousée; elle est toute claire comme un glaçon, et cependant à peine une lueur glisse sur la campagne.

Koker, néanmoins, voit distinctement la grande nappe blonde des seigles; un peu de jour y pâlit encore et la clarté semble venir de la terre plutôt que d'en haut. Le grand soir mystérieux

entre dans ses larges prunelles fixes et ensuite il quitte la haie. Il sait, à présent, que le temps des faucilles est arrivé. Et il traverse le verger, il franchit le seuil de la maison. Il dit à ceux qui sont réunis sous la lampe :

— Voici. Des jours clairs vont naître de la jeune lune. Et je donnerai à chacun de vous trois hommes et l'un prendra le champ qui longe les chênes, l'autre prendra le champ qui est de l'autre côté de la haie. Et les deux champs sont pareils en dimensions. Et celui de vous deux qui le premier aura rentré la moisson du champ, aura Griete pour femme. A l'autre, je paierai un salaire d'argent.

Léone, le calme jeune homme, demeure coi et regarde amoureusement la fille aux cheveux de soie claire. Il dit :

— Cela, je le ferai avec l'aide de Dieu.

Mais l'autre se lève brusquement et s'écrie :

— Griete est à moi, car seul de nous deux j'ai les bras assez forts pour accomplir rapidement un tel travail.

Il a le front orgueilleux d'un taureau adulte : son poil roux décèle un sang violent, et cepen-

dant la belle fille a des regards plus tendres pour celui qui a mis le Seigneur de moitié dans son exploit.

Elle dit en riant :

— Une petite roue silencieuse arrive aussi sûrement au but qu'une grande qui ronfle.

Alors, il hausse les épaules avec dédain. Il s'appelle Pol ; il lance d'un bras sûr la boule sous les tonnelles.

Personne ne s'aperçoit que Jò, la fille aux cheveux bleus comme la mûre, n'est plus dans la chambre. Tous les soirs, depuis l'autre semaine, un étranger passe devant la barrière ; il regarde du côté du verger, et on ne sait pas d'où il vient.

Ce soir-là, comme les autres soirs, Jô est allée vers la barrière ; elle voit arriver l'étranger : il lui fait un signe mystérieux et, ensuite, elle rentre brusquement dans la maison. Koker disait sagement :

— Une petite gerbe de blé et toute la grange est pleine.

Sous les arbres de la route, Léone, à pas pensifs, s'en retourne. Il calcule l'effort, il le mesure au prix de l'enjeu, et Pol a dit :

— Je choisis le champ près des chênes. Les seigles y sont plus drus. La victoire sera d'autant plus belle.

Au loin, dans la nuit, une voix sonore claironne comme l'orgueil du coq, et il reconnaît la voix de Pol. « Celui-là chante avant le jour », pense Léone.

Il longe le fossé qui borde le champ derrière la haie. Une fine poussière d'argent à présent ennuage la terre; la lune là-haut semble moudre un froment clair comme la neige. Et, déjà avec les yeux, il fauche la moisson blonde. « J'entrerai là la faucille au poing. De l'aube à la nuit, j'abattrai jusqu'où iront mes forces. Et dans chacun de mes pas, il y aura une pensée pour Griete. » La nuit parfumée de serpolet et de lavande coule en lui, d'un flot d'éternité. Et, ainsi, doucement il va sous les arbres dans la paix divine, dans le sommeil des champs et des maisons.

Le long d'un sentier, sous des feuillages larges, une demeure basse, au toit de chaume et de mousse, s'enveloppe d'ombre fraîche. Il pousse la porte. Un antique visage, une

forme pâle de vieille femme repose dans l'alcôve. Et il étouffe le bruit de ses pas. Celle-là aussi fut levée avant le jour. Elle a pétri le pain de vie, elle a accompli l'œuvre des races. Le soir est tombé sur la bonne ouvrière qui sema et moissonna. Et il pense : « Avec l'aide de Dieu, je mènerai Griete sous ce toit. A son tour, pour les miens et moi, elle pétrira le pain de vie et elle sera la servante du Seigneur. »

La nuit passe. Dans l'aube grise, Koker lève la barrière. Le bœuf roux sous les arbres du verger tend vers lui son mufle perlé de rosée. Nul ne sait plus son âge ; il est le patriarche qui, au temps des labours, donne le coup de collier et, ensuite, se couche dans le duvet frais de la terre. Et l'homme et la bête, dans la maison du Simple, sont de même chair fraternelle.

Koker, maintenant, foule les herbes le long de la haie d'épines vives et il a entendu le tintement clair des faucilles. Un jeune homme est entré dans la seiglière, il se meut parmi le matinal crépuscule, comme une ombre légère aux gestes de vie, et une vapeur ondule à ses cheveux. Le jour n'est pas levé et, déjà, la terre a repris son

jeune époux. Le bœuf roux aussi arrive regarder par-dessus la haie avec ses yeux tranquilles; et tous trois, comme dans une légende, semblent être venus des lointains du temps et s'être reconnus. Alors il passe dans le mystère un souffle aromal; tout le champ ondule d'une palpitation lente et longue, comme si les esprits du Pain s'éveillaient aux barbes de l'épi.

Koker disait : « Une gerbe de blé et la grange est remplie. » Et va, bats et taille et scie, faucille des pères! Le croissant s'est évanoui au ciel mauve, semble renaître dans le courbe éclair de l'acier, aux houles d'or et d'argent, aux soyeuses chevelures du champ. La faucille luit et bruit, rapide, terrible, comme une armée de sauterelles. Pourtant il n'y a là qu'une seule faucille : elle frappe au cœur de la ségalaie, le long de la route, et une autre n'a pas encore répondu, du côté des chênes.

« La journée est à celui qui s'est levé le premier », se dit ce gars ponctuel. Et par andains mesurés, comme va la charrue dans l'arène poudreuse, il avance, il rythme sa marche aux battements profonds de son cœur. L'espace ver-

tigineux est pareil à un jardin aux haies fleuries de roses, et le jour, à son tour, comme Koker et le bœuf, regarde par-dessus la haie s'avancer à travers les champs l'ouvrier du pain. Alleluia! chante l'onduleux froissement des avoines, comme une ribambelle blonde d'enfants de chœur. Un orgue célestement soupire aux hautes branches des arbres. Toute la petite paroisse des bonnes herbes est agenouillée dans ses robes d'aromes. Et Dieu lui-même, dans le mystère, semble dire la messe. A présent aussi les angélus commencent à tinter aux clochers des villages.

Trois rangs d'épis jonchent l'aire quand apparaissent les tâcherons. Koker est reparti pour la maison : le grand bœuf l'a suivi par la sente des mélilots et des lavandes. Tous les bœufs cornent aux alentours; à son tour il mugit fraternellement et, ensuite, pacifique, il paît l'onctueux gramen sous les pommiers. Les rudes ouvriers entrent dans la ségalaie; la faucille partout vibre et luit. Et, enfin, ils voient venir, au loin, le grand Pol comme un jeune taureau soufflant et grattant la terre avec son sabot.

A peine a-t-il aperçu le matinal labeur de son

rival, il rit. La pierre allègrement bat l'acier entre ses poings puissants. Il pousse un cri et se rue dans le champ vermeil, sous les chênes. Mais sa force est entamée par une veille trop prolongée en compagnie des joueurs de boule. D'abord, les épis volent sous les coups pressés de la faucille ; ils tourbillonnent comme la poussière hors du van ; le champ est semblable à une tribu saccagée où passa un royal meurtrier. Mais après cette première ardeur, le bras mollit. D'une large soif, il épanche une cruche de bière fraîche dans son gosier. Et la troisième heure du jour n'a pas encore sonné. Au contraire, Léone marche, dans sa force vierge ; rythmique et constant, il s'enfonce au cœur sonore des seigles. Il va sans hâte, car un geste est comme le boisseau : il est à soi-même sa mesure. Et il se rappelle le mot de Griete : « Une petite roue silencieuse arrive aussi bien au but qu'une grande qui ronfle. » Une chaleur, une onde de vie alors passe en son torse velu, couleur des épeautres mûrs.

Comme un moissonneur aux champs d'éter-

nité, le soleil fauche les heures brûlantes, les ardents épis du milieu du jour. Griete elle-même, la belle fille aux bras nus, apporte aux rivaux le pain et la bière. Et premièrement elle va vers Léone. Il lui dit :

— Avec l'aide de Dieu, j'aurai abattu la moitié du champ avant qu'il soit nuit.

Il sait, celui-là, que quelqu'un est avec lui, dans chaque pas qu'il fait ; et tous les hommes ont au-dessus d'eux une grande main invisible. Griete songe à l'anneau d'argent et elle rit ; son rire effeuille un coquelicot parmi les gerbes blondes.

Elle lui dit simplement :

— Ce soir, je regarderai par-dessus la haie.

Toute l'affaire est que l'un ou l'autre ait le droit de franchir cette haie ; et ensuite il pourra entrer comme un jeune époux dans la maison.

Puis elle va vers les chênes. Dès qu'il l'aperçoit, Pol, ce jeune homme téméraire, veut la prendre dans ses bras.

— Vois, dit-il, je suis beau et roux comme le taureau.

Elle se moque.

— Presse-toi d'accomplir l'exploit, si tu ne veux que je te compare à un petit bœuf.

Elle mesure l'aire découverte à celle que mit à nu Léone : une pleine attelée jonche le sol près de la haie, quand à peine les essieux crieraient sous les gerbes tombées du côté des chênes. Dans le midi écarlate, brûle la fournaise des blés. Le vent chaud cuit la sueur aux reins des hommes. Le soleil joyeusement rugit comme un jeune lion. Les deux rivaux goûtent un tiède repos, couchés, le front sur les bras, à même le segment d'ombre dont se veloute le pied des arbres.

« Une gerbe de blé et la grange est remplie », disait Koker. Léone passe ses poings dans ses yeux et se redresse, la faucille aux mains ; il pointe droit devant lui. Et encore une fois, comme au matin, grince et stride et vibre l'acier comme une armée de sauterelles. A chaque pas, par torsades épaisses, tombe la chevelure de la terre. Il croit dénouer les belles nattes lumineuses que masse au creux de sa nuque la sage Griete. Là-bas, sous les chênes, quelqu'un lourdement dort et ronfle.

L'après-midi ensuite s'abrège; l'ombre des arbres, en cannelures plus longues, descend par l'arène; une coulée d'argent rosé apaise le fauve rutilement des ors, dans le brasier tiédi. L'hécatombe est immense comme un fleuve; le sang des seigles maintenant se fige en remous immobiles.

Poudreux et vermeil, Léone sent monter à ses narines l'odeur puissante du pain futur. Il marche dans une vapeur blonde, dans le tourbillonnement pourpre des airs, comme la mort et la vie; et le moissonneur est le frère du meunier, et ensemble ils sont les rois ingénus du monde. Infiniment les races s'alimentent de leur labeur sacré. Très haut, au frisson de l'éther pacifié, plane et vibre le grisollis de l'alouette comme la chanson des faux. Et puis la terre se froidit de mauves pâles, et le premier soir est tombé sur la ségalaie.

Alors, comme elle l'a promis, Griete vient regarder par-dessus la haie.

— Vois, dit-il, il n'y a plus entre toi et moi que la moitié du champ. Avec l'aide de Dieu, je l'aurai fauchée avant la prochaine nuit.

Il parle sans jactance, et elle mesure au labeur accompli la joie qu'elle goûtera avec ce probe époux. Elle demeure là un petit temps, dans l'odeur vive du champ. Une grande paix est sur eux comme une main divine. Il a la conscience tranquille du pommier qui tout le jour a gonflé ses fruits, du blé qui a mûri sous le soleil, de l'eau qui va vers un but mystérieux et sûr. « Une fois que j'aurai mis ma main dans la sienne, je ne la retirerai plus », pense-t-elle. Et elle n'est pas allée vers le champ, du côté des chênes

Or ce soir-là, Koker aussi alla voir par-delà la haie. Il avait travaillé l'après-midi à son lin, près de la rivière. Le bœuf, derrière lui, doucement s'avançait dans l'arome des serpolets et des menthes foulés. Ensemble ils regardèrent monter la jeune lune par-dessus le champ fauché. Sa lumière avait grandi; elle semblait filer des soies roses comme un rouet d'éternité. Un vent léger doucement semblait ranimer la mort des seigles.

— Une gerbe de blé, et toute la grange est remplie, dit l'homme dans sa simplicité.

Puis le bœuf meugla; lui aussi avait compris la grave parole, et tous deux, ensuite, revinrent vers les seuils.

Personne, encore une fois, ne s'aperçut que Jô, la fille aux cheveux couleur de mûre, n'était pas dans la chambre. Le bel étranger passa le long de la barrière; il semblait las d'un grand voyage, et elle ne voyait pas ses yeux. Ils échangèrent un signe, et déjà il avait disparu : elle rentra tristement dans la maison.

Puis ce fut le second jour. L'aurore, comme avaient fait Koker et le bœuf, regarda par-dessus la haie et aperçut le bon ouvrier fauchant dans la profondeur du champ. Doucement elle secoua les jardins du ciel, et une pluie de roses ruissela jusqu'aux reins courbés de Léone. Toute l'aire autour de lui sembla rose de son tranquille bonheur d'amour. Et comme arrivaient les aoûterons, il entendit meugler aux limites le beau taureau roux, car cette nuit-là, le grand Pol prudemment avait évité de s'attarder sous les tonnelles. Dans le clair matin, lui et ses hommes furieusement ramaient à travers la ségalaie. De loin, Léone les entendit rire et souffler comme

le vent dans la tuyère du forgeron. Et, encore une fois, il mit sa confiance dans la main invisible. « Avec l'aide de Dieu, je serai le premier. » se dit-il. Et il allait sans hâte, gardant la peau étanche sous la toile bise. Tout le jour, dans les airs blonds, chanta la chanson de la faucille et de l'été.

Cependant quelquefois, d'un horizon à l'autre, à travers la plaine enflammée, tous deux s'affrontaient. La chance un instant parut balancer; d'une force merveilleuse, le beau géant brassait les céréales touffues. Rien qu'en une heure, il récupéra, dans la beauté de son élan, les territoires perdus. Comme un roi dépossédé et qui, à marches forcées, fait avancer ses trophées, il saccageait l'étendue. Mais un héros furieux dérange l'harmonie éternelle. Nul exploit tardif ne prévaut sur le cours régulier d'un labeur acheminé à ses fins.

Vers le soir, approchant du terme, le patient Léone enfin se dit avec certitude : « J'entrerai dans le cœur de Griet comme j'entrai en ce champ, la faucille au poing. » Et, encore une fois, elle vient regarder par-dessus la haie. Elle lui dit :

— Maintenant c'est toi qui me passeras la bague au doigt. Aussi bien je n'aurais pu aimer cet homme vain.

Koker arrive un peu après et il parle gravement au bœuf, derrière lui :

— Vois-tu, ami Jean, celui-là saura rayer la terre au temps des labours, aussi sagement qu'il en fit tomber les épis.

L'aire a perdu sa moelleuse toison et elle est pareille à un troupeau de moutons après que la laine à gros flocons est tombée sous les ciseaux.

Il dit à Léone :

— A présent il te faudra gerber le seigle et botteler les moyettes, et ensuite tu les ameulonneras. Ainsi l'œuvre sera accompli.

— Avec l'aide de Dieu, je le ferai, répond le fils du bel été.

Déjà les tâcherons ont commencé de dresser par lignes parallèles, les gerbes fuselées et chevelues.

Ensemble ils rentrent dans la maison. Le jeune homme roux n'est pas venu tendre son verre, tandis que la belle Griete incline la cruche de bière amère. Dans sa rancune, il a fui vers les

tonnelles. Il crie à qui veut l'entendre qu'il aura fini d'ameulonner avant le gars au sang de lait caillé. « Une gerbe de blé, disait malicieusement Koker, et toute la grange est remplie. » Et tout à coup, ils ont cherché vainement cette Jô aux yeux clandestins.

— Jô! Jô!

Elle n'a pas répondu. Comme les autres soirs, l'étranger s'est arrêté devant la barrière. Il a fait un signe et elle a franchi la clôture. Ensemble ils sont allés sur le chemin. Quand, au bout d'un peu de temps, rentre Jô, elle a les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Qu'as-tu fait de ton beau ruban bleu, petite Jô? lui demande son père.

Elle répond :

— Je l'ai perdu sur le chemin.

De nouveau, elle se met à pleurer. Et ensuite, tristement, elle va vers son lit. Personne ne sait que l'étranger est venu et ce qu'ils se sont dit.

Le troisième jour se lève sur la moisson. Maintenant qu'ils ont vu que Koker abattait ses seigles, les voisins ont fait comme lui, car Koker

connaît les signes; et toute la campagne vibre de chants et de faucilles. L'un après l'autre tombent les champs, comme des murs dans un incendie. Autour du geste des faucheurs bouillonne un fleuve aux écumes d'épis mûrs. L'âme du pain en efflux blonds, en odeur de vie monte vers le soleil, père des races. Léone et ses auxiliaires achèvent de ratisser les éteules, dressent les cônes d'or et d'argent; et les moyettes, par rangs symétriques, flambent comme les hauts cierges que les petits enfants de chœur allument à Pâques devant l'autel. Ils ne font là qu'un élémentaire et humble devoir, une chose simple comme eux-mêmes, et elle s'accorde au cours des heures : ils ignorent qu'elle a la beauté grave d'un rite religieux. Le ciel et les étoiles et la parabole des jours d'abord furent nécessaires pour mûrir le petit épi; la charrue se conforma à l'ellipse solaire et ensuite le semeur sema dans le froid octobre : et tout le zodiaque, toutes les conjonctions de l'univers sont dans l'épi enfin germé, comme dans un symbole.

Et voici que Léone et les aides ont accompli les rythmes, ouvriers obscurs de l'ordre divin.

Aucun ne lève un front orgueilleux vers le soleil. Cependant ils firent un geste d'éternité ; ce geste a retenti à travers les mondes. Ils ont pris leur part de l'œuvre de vie, comme les lunes et les saisons. Et ils sont nus et simples, ils ne savent pas ce qu'ils ont fait.

Vers la fin du jour, tout le champ est debout comme une ville aux pavillons brandis, comme une armée aux tentes de lins et de soies écarlates. Et le grand Pol, dans sa colère, n'a plus reparu sous les chênes. Griete appelle son ami par-dessus la haie et il entre dans la maison comme le chef promis à la tribu future. Maintenant il viendra rompre, chaque dimanche, le pain moissonné avec Koker et les filles de sa race. Puis, il emmènera Griete sous le verger, et ils marcheront unis, la main dans la main, sous l'œil du vieux bœuf.

Jô, tandis qu'ils devisent, est allée vers la barrière. Elle est partie sur le chemin avec l'étranger. Personne, encore une fois, ne les a vus. Et quand elle rentre, elle a les yeux clairs comme si elle avait quitté le paradis. « Une gerbe de blé », commençait à dire Koker... Mais

il n'achève pas : il regarde avec confiance l'enfant; il lui dit seulement :

— Qu'as-tu fait de la belle épingle qui retenait tes cheveux, petite Jô?

Elle répond :

— Je l'ai donnée à un pauvre sur le chemin.

Et elle ne cesse pas de rire et regarde briller la lune dans le miroir.

Pendant des jours, ensuite, la terre se reposa; il n'est prudent ni d'ameulonner, ni d'engranger avant que le grain ait jeté ses feux. Le chaume ainsi épuise sa dernière verdeur. Léone, pendant ce temps, en bon fils, sous la lune pleine, faucha le champ de sa mère. Celui-ci borde la rivière; il a le quart à peine de la ségalaie de Koker, car peu de grain suffit au pain de la veuve. Et chaque soir, après l'ouvrée, ayant moissonné jusqu'aux limites, il venait un instant s'asseoir à la table de Koker. Or, le dernier soir, il apprit que le vicaire avait poussé la barrière dans l'après-midi; il était entré au jardin, et Jô, parmi les perches, cueillait les haricots. Elle seule aurait pu dire pourquoi le vicaire est venu, et elle ne l'a pas dit.

Cet ancien ami de Koker, lentement, avait marché par les allées, le long des plants d'oignons, de céleris, de poireaux, de salsifis et de choux. Il avait dit :

— Bonjour, Jô.

Et il n'avait plus eu l'air de s'occuper d'elle.

En touffes généreuses, les flox odorant la cire mûre, les œillets poivrés d'une senteur de girofle, les violents et vireux soucis, les résédas au fleur de vétiver et toutes les essences parfumées de l'août se mêlaient aux relents puissants des plantes ménagères. Et il y avait là aussi des pavots dont les coques sèches bruissaient au vent, d'un son léger de grains d'anis.

Le vicaire, son bréviaire sous le bras, s'était mis à respirer d'abord les plantes aromatiques et il avait le visage grave, comme au confessionnal. Ensuite, il avait arraché les pavots et, seulement alors, il était revenu vers Jô, disant :

— Il n'est pas bon que dans un jardin les bonnes essences soient étouffées par les autres. Il y a toujours quelqu'un qui passe derrière la

barrière et jette la graine mauvaise dans les jardins. Il suffit d'une gousse de pavot pour infester la bonne terre d'un champ. Or, le pavot est symbole de lâcheté et d'indolence, et un jardin est comme une âme où Dieu mit les pensées honnêtes et où le diable sema les pensées coupables.

En parlant ainsi, il la regardait avec une douce autorité. L'enfant eut si peur qu'elle laissa tomber sa manne de haricots. Et, ensuite, il rouvrit son bréviaire et s'en alla.

Ce soir-là, Jô ne vint pas à la barrière.

Le moût des sèves rapidement tarit. Comme l'augura Koker, homme simple aux yeux lucides, la lune fit des nuits fraîches et claires; et puis le jour se levait, égal, dans les airs vermeils.

Léone, un matin, entra donc dans le champ, et une vapeur d'argent, la sueur de la terre, décroissait à la pointe des arbres. Les deux tâcherons étaient avec lui; ils portaient sur l'épaule les fourches de bois. Et Koker ni le bœuf n'étaient venus regarder par-dessus la haie. Koker avait appelé le bœuf par son nom comme un serviteur; le bœuf, à pas graves, s'était avancé,

et l'homme lui avait passé la chevêtre et il l'avait attelé à la plus grande des deux charrettes. Ensuite, le bœuf tira, et, à leur tour, ils entrèrent dans le champ. Koker marchait à côté du bœuf; tous deux avaient le même pas. Les roues étaient hautes et légères, graissées d'oing; elles tournaient parmi la géométrie des hautes gerbes comme à travers des avenues. Les pasteurs des âges peut-être aussi avaient connu ce char élémentaire, car les choses de la terre sont éternelles comme la terre elle-même.

Léone grimpa entre les ridelles, et les hommes, à mesure, lui passaient les belles gerbes brillantes. Celles-ci ressemblaient à des vierges parées de tuniques roses et dépeignées qu'un ravisseur emporte loin de la contrée natale.

Quand, dans le champ nu, la charge fut haute comme un mont, Koker dit au bœuf :

— Et va donc ! ami Jean.

Le bœuf s'arc-bouta, donnant à droite et à gauche de brusques coups de tête : et, d'abord, il ne put ébranler les roues. Mais Koker le flatta de la main et il lui parlait doucement, comme à un frère. Jean fléchit les genoux et, tendant

les muscles, d'un puissant effort il enleva l'attelée. Et ensuite facilement il la menait du côté de la haie.

Or, Koker avait dit à Léone :

— C'est ici que tu construiras les meules.

Il commença donc à ranger circulairement les gerbes en les posant l'une à côté de l'autre, de façon que les épis fussent au centre, comme le moyeu d'une roue. Un des tâcherons passait les gerbes, un autre les recevait, à la pointe de la fourche, debout sur le char. Leurs gestes étaient réguliers et cadencés ; constamment, l'homme piquait la fourche dans le tas immense, l'autre levait les bras et faisait virevolter la gerbe, les barbes tournées vers Léone ; et puis celui-ci se baissait, les aboutait toutes concentriquement ; et à trois ils avaient l'air d'un même homme accomplissant trois mouvements successifs.

Ainsi monta la première meule : à mesure elle s'évasait ; Léone imbriqua ses gerbes comme un couvreur pose ses tuiles par-dessus les chantignolles. Vers le soir, la meule fut semblable à une maison ronde, recouverte de son toit.

A l'heure de la lune, Koker vint vers la haie

et il se réjouit, car Léone s'était révélé adroit dans l'art d'ameulonner.

Le jour après celui-là, les hommes, comme la veille, entrèrent dans le champ : Jean tira l'attelée : et la seconde meule se dressa à côté de l'autre, pareille en dimension.

Avec les jours, trois meules plus petites s'ajoutèrent aux grandes. Ensemble, elles ressemblaient à une famille, avec le père et la mère et les enfants, par rang de taille. Ceux-ci, sous la houppe de paille qui servait à l'écoulement des eaux, paraissaient cimés d'un bourrelet.

Or, tandis que Léone achevait le dernier cône, planté droit parmi les chaumes, il vit la terre petite sous lui, et les chemins, comme des rubans d'argent, s'en allaient vers les extrémités du monde. Alors, le Simple s'exalta en soi-même ; il pensa : « Ainsi, avec l'aide de Dieu, j'édifierai ma race et je lui ferai un toit solide. Et à deux, ma chère Griete et moi, nous aurons des enfants dont la lignée se perpétuera à travers les âges. »

Griete, étant arrivée, à son tour admira la beauté de la construction ; les parois en étaient

unies comme le bousillage d'un mur, et telle meule, étant la plus petite, avait été faite avec le plus d'amour, car Léone avait pensé au premier enfant. Maintenant, le bœuf tranquillement pâturait dans le verger.

Ce fut le dernier soir.

Le champ s'était rempli de femmes et d'enfants ; tous ensemble courbés, la main tendue vers les épis tombés, glanaient à travers les éteules. Entre elles, les filles se disaient :

— Lequel à présent fauchera les seigles sous les chênes, puisque le jeune homme roux est parti et n'est plus revenu ? Sûrement ce sera celui auquel Jô sera promise.

Et là-dessus toutes riaient, pensant à l'étranger qui passait, le soir, devant la barrière.

Léone alla vers le maître et lui dit en riant :

— Si seulement notre père consentait à me payer le salaire promis au grand Pol, j'achèverais l'ouvrage. L'argent servirait à nous mettre en ménage.

L'accord aussitôt fut conclu. Et comme il l'avait dit, Léone, aidé des hommes, faucha le reste du champ et ensuite ils engrangèrent.

La lune, vers ce temps, commença de se voiler : à mesure un peu plus elle s'était arrondie dans les soirs ; maintenant, elle déclinait, redevenue un mince segment à l'horizon, selon la loi qui fait la vieillesse semblable à l'enfance. Et d'autres lunes naîtraient infiniment ; mais celle-là déjà était révolue, car, comme le bœuf et la terre, elle avait travaillé dans le mystère à l'œuvre bénie du pain.

Le soir, donc, où le bœuf ramena le dernier char, les aoûterons et les enfants des aoûterons s'assemblèrent devant le seuil, et ensemble ils chantaient selon la mode naïve des campagnes :

Mangerons-nous, ce soir, du riz au lait ?
Boirons-nous, ce soir, la rasade de bière fraiche ?

Et chaque fois, d'une voix prolongée qui retentissait dans l'horizon, ils continuaient l'antique refrain :

Nous avons faim et soif comme le champ.

Ainsi les aïeux et les pères des aïeux et les aïeux de ceux-là jusqu'aux confins des âges, avaient dit les dieux cléments et la joie des fructifications accomplies, car les choses de la

terre sont éternelles comme la terre elle-même. Et les paroles, en apparence grossières, ont un sens caché qui les fait belles devant l'Univers. Or, par les portes, venait jusqu'à eux l'odeur du riz et de la bière. Près de la table, Léone tenait dans ses mains les mains de Griete. Et, une dernière fois, Koker dit :

— Une gerbe de blé, et toute la grange est remplie.

Comme il riait, tourné vers eux, ils soupçonnèrent que, cette fois, l'adage avait une signification mystérieuse. Et ils se mirent à rire aussi, rapportant à celle-ci ce blé des races qu'ils allaient semer et qui remplirait la maison. Alors, le bœuf ami, comme un vieux parent qui prend sa part de la joie commune, meugla longuement sous les arbres du verger. Cependant Jô n'était plus là. Le bel étranger, comme les autres soirs, avait passé devant la barrière. Il lui avait fait un signe, elle l'avait suivi sur le chemin. Et ils étaient partis tourner ensemble sur les chevaux de bois, très loin.

# DERRIÈRE UNE FENÊTRE

# DERRIÈRE UNE FENÊTRE

Dans cette petite ville de province, au bord d'un trottoir qui longeait la rue des Huit Béatitudes, il y avait une jeune fille qui, tous les jours, faisait de la tapisserie contre la fenêtre.

C'était une jeune fille comme on se figure toutes les jeunes filles de la province, un peu triste, les yeux lents et résignés. Toutes, après être sorties de pension, se mettent ainsi contre la fenêtre et travaillent à une chose qu'on ne sait pas, en regardant le bout de la rue. Toutes ont l'air d'attendre quelqu'un qui doit venir; les mois suivent les mois; quelquefois, avec des âmes naïves d'enfance, elle deviennent ainsi très vieilles et ne cessent pas de regarder le côté de la rue par où ne viendra jamais celui pour qui, depuis tant de temps, elles font là

cette chose. Les petites villes doucement les embaument dans leur puéril geste éternel, et elles-mêmes, en remuant les mains, ont l'air de tisser fil à fil leurs suaires.

Celle-ci s'appelait Yeta; une ancienne chlorose lui avait laissé aux tempes la pâleur légèrement bleue des très fines porcelaines. Elle n'était ni jolie, ni laide; elle avait plutôt cette absence de fraîcheur des fleurs derrière une vitre. Elle aussi, comme une petite fève dans un pot de terre près d'un store, avait poussé à la vie derrière les vitres de la fenêtre. Elle se fanait là lentement, avec des yeux couleur d'abeille, d'un or éteint sous ses sourcils de lin.

Moi, je connaissais cette Yeta comme tout le monde se connaît dans les petites villes. Elle portait autrefois une longue tresse qui lui battait le dos et qu'elle nouait d'un ruban bleu. Sa mère, toute enfant, l'avait consacrée à la Vierge; et c'était une si triste chose : elle semblait devoir demeurer toujours fidèle à cette consécration. Elle était alors une mince petite fille qu'une vieille servante menait en classe; elle avait des pantalons trop longs, peut-être elle continua de-

puis à les porter trop longs, n'ayant pas de raison pour les porter plus courts.

Nous nous croisions dans la rue où étaient son école et la mienne, et jamais nous ne nous sommes dit bonjour ; j'avais plutôt l'envie de la tirer par sa tresse. Un inavouable sentiment d'antipathie pour cette tresse blonde, torsée en corde, m'eût rendu désirable de la secouer comme la sonnette qu'à la tombée de la nuit, nous tirions à la porte du vieux Pépé, l'épicier de la rue.

Mon Dieu, petite Yeta, qu'avez-vous fait de vos beaux cheveux blonds d'alors ? Le soir, devant le miroir, avant de dire votre prière, peut-être vous les prenez entre vos mains avec simplicité, comme la petite fille que vous êtes restée sous vos vingt-neuf ans. Vous les divisez et ensuite les tressez, et il n'y a personne pour se mettre amoureusement cette grosse tresse au cou. O Yeta ! est-ce que, quelquefois, vous ne les prenez pas aussi à pleines poignées, comme cela, et ne les ouvrez pas comme un rideau d'or en pensant à quelqu'un qui n'est pas encore venu ?

Voilà une idée qui ne m'a jamais quitté tout à

fait. Je n'aurais eu qu'à pousser la porte ; j'aurais un peu de temps causé avec sa mère, et puis, après des mois à chuchoter ensemble, dans l'ombre du jardin, de douces choses, je serais entré dans la petite chambre où il y a un petit lit aux rideaux blancs, d'un blanc comme les cornettes des petites femmes à bon Dieu des Béguinages. Ah! Yeta, c'eût été si amusant de défaire l'un après l'autre les nœuds de cette grosse tresse jaune!

Une fois, longtemps après, je revins dans la petite ville. Yeta, à présent, était à la fenêtre, tirant ses aiguillées de soie avec ses longues mains pâles, derrière le rideau soulevé. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle brodait, des fleurs, des oiseaux, peut-être une tête de chien. Trouver le soir, en rentrant, sur la descente de lit, de belles pantoufles avec cette tête de chien! C'était là, après tout, un rêve comme tous les rêves.

Et puis, encore une fois, du temps passa. A chaque retour je la voyais, près de la fenêtre, penchée sur sa tapisserie. Il lui arrivait de lever la tête et elle regardait longtemps trembler une flaque ou reluire un pavé ou briller une paille, dans la rue. Doucement me vint le sentiment

que personne jamais ne connaîtrait le plaisir de descendre l'escalier, à petits pas où chaque fois s'avance une tête de chien, comme un vrai chien qui veut vous lécher la main. Un cœur simple, point par point, met son obscur espoir de bonheur dans un travail léger comme la vie et, ensuite, c'est la mort qui vient et fait le dernier point. Pourquoi, Yeta, n'ai-je plus cessé de penser au petit visage recroquevillé que tu aurais dans les draps, entre les cierges? La vieille servante, avec ses gros doigts, a natté tes cheveux, et maintenant, elle est là, près du lit, chassant une mouche qui ne s'en va pas.

En passant sur le trottoir, j'apercevais la pendule et les candélabres contre la glace à bordure d'or de la cheminée. Un portrait de vieil homme blond pendait au mur, le père ou le grand-père, car l'habit à grands parements était suranné. Une véranda ouvrait sur l'automne frais du jardin. Dans un bocal de verre, avec de gros yeux et de petits coups de queue, s'anémiaient de tristes poissons. Quelquefois, une dame à lunettes lisait dans un fauteuil.

L'hiver filait ses neiges et Yeta, avec sa nuque

inclinée sur laquelle pleuvait un pauvre jour, toujours faisait le même geste d'ajouter quelque chose à sa tapisserie. A peine on voyait encore la pendule et les candélabres; la chambre s'enfonçait dans un crépuscule maussade. Bon Dieu! pensais-je, quel soin inutile elle prend là, puisque aussi bien jamais personne ne viendra! Encore une fois, par les verts chemins du printemps, à pas fleuris arrivait l'été. Alors les maisons fermaient leurs volets; une grande solitude tombait sur la rue, le silence des rues où tout le monde est parti pour la campagne.

Il n'y avait plus devant la maison qu'un vieux logis qui gardât les apparences de la vie. Trois fois le jour, une personne un peu ridicule, coiffée en papillotes, et dont le peignoir élimé avait une usure d'ancien châle des Indes, ouvrait la porte à un petit toutou rouvieux. Cette bête, après avoir un peu de temps flairé le bord du trottoir, faisait péniblement sa crotte, et ensuite elle le rappelait câlinement :

— Chéri! viens, petit chéri!

La pendule sonnait exactement l'heure de cette humble misère quotidienne. Une clarté diaphane

vaporisait les buissons de roses du jardin. Avec de gros yeux et de petits coups de queue les poissons se cognaient au verre du bocal. Si le toutou tardait à descendre à la rue, Yeta devait éprouver une légère inquiétude. Est-ce qu'il était arrivé du mal à Chéri? Est-ce que la vieille personne était malade? C'étaient là des choses qui suffisaient à occuper sa petite vie solitaire.

Au cœur chaud de l'été, Yeta, brodant près de la fenêtre close, était pour moi une pensée lourde. Je l'aimais surtout tendrement les après-midi d'orage, quand une musique de régiment jouait *la Favorite* dans le kiosque du Parc. L'ai-je aimée vraiment d'un peu d'amour ou fut-elle seulement un prétexte au tourment vague de ne point connaître l'amour? Je vivais si tristement dans cette ville, avec mon cœur gonflé dans mes mains.

Pourquoi n'aurais-tu pas été triste comme moi, Yeta, toi qui avais un jeune sang sous tes petites mamelles? Ta vie sourdement tressaillait; un flot de vie montait et ensuite ne s'épuisait pas tout de suite, un flot comme une petite rivière près des remparts, après les grandes pluies de la fin de l'été. La nuit, quelquefois, tu criais, appe-

lant quelqu'un qui ne te répondait pas. C'est une douce chose pour moi de penser que tu avais fini par lever la tête quand je passais.

Voilà, oui, j'aurais voulu aller à toi et te dire : « Je suis ta vie, je suis celui pour qui tu as crié la nuit. » Et puis, on ne sait plus ce qu'on a pensé faire le moment d'avant. Demande-le à la lune et aux bateaux qui vont vers la mer. Yeta, cependant, toujours regardait là-bas, au bout de la rue. Moi ou un autre? Qui aurait pu le dire? Regardait-elle seulement quelque chose?

Le vent chaud de l'été mollement soufflait dans les platanes de la place. Une vieille femme, vers le soir, passait, criant : « Des crevettes! Des crevettes! » Je me figure qu'il y a des jours où, doucement, elle pleurait entre ses doigts, entendant toujours ce même cri comme une mouette quand il va faire un gros temps. Yeta! Yeta! Quelle étrange idée avait eue ta mère de te consacrer à la Vierge, avec le petit ruban bleu qui nouait ta tresse!

Un matin de l'hiver je suis parti. Je ne suis plus revenu dans cette petite ville.

# LE PORT

# LE PORT

*A Mme Charles Vander Stappen.*

Blankenberghe, samedi soir.

J'ai là, sous mes fenêtres, le petit port. Les barques, une à une, sont rentrées. Elles étaient parties, mercredi, avec la marée : leurs voiles couleur de vase et de goudron passaient comme les bannières d'une procession. Maintenant, elles s'alignent le long de la petite estacade, lourdes, avec des chocs sourds contre les vieux pilotis gras de varechs. Il y en a trente-deux : il en est resté deux qui ne sont pas revenues.

Les hommes, d'abord, ont vidé la cale ; à la poulie on hissait les mannes de poisson ; mais la

pêche a maigrement donné : les plus heureux n'ont fait que trois mannes. A chaque barque qui rentrait, le port s'animait d'un rabotement régulier de grosses bottes. C'étaient les pêcheurs qui transportaient la marée. Deux par deux, droits sous la charge, les paniers suspendus à un pieu qu'ils portaient en travers des épaules, ils s'éloignaient, un surcot de toile grise par-dessus les vareuses, leurs grandes mains rouges ballant au bout des bras. On cessait ensuite d'entendre leur pas rythmé. Des femmes, des mères un instant apparaissaient, des visages sans beauté, rongés par l'air salin, flétris d'anémie. Elles traînaient leurs sabots jusqu'au quai, les mains sous leur tablier, avec ce geste de cacher quelque chose qu'ont les humbles et les pauvres. Le mari, le fils, de dessous le sudoit, faisait un petit signe de tête sans parler. Le vent de la mer emporte les paroles. Et les bonnes femmes s'en allaient, elles aussi, sans rien dire ; leurs sabots à petits claquements décroissaient dans les venelles au bout du port. On s'était retrouvé, la mer avait rendu ceux qui étaient partis, cela suffisait. Ensuite, le silence recommençait : il n'y avait plus, sur

les bateaux, que le ploc des seaux d'eau lavant les traces de la pêche.

Les voiles, à présent, gisent roulées autour des vergues, en travers de la barque. Les câbles et les cordages, usés par places, détorsés, chevelus comme de l'étoupe, ont l'air d'énormes congres endormis. On a vidé le chaudron où, pendant le retour, cuisaient dans l'eau de mer les crevettes. Le massif creuset de fonte sur quatre pieds, maintenu par des fils de fer contre le rouf et qui fumait comme une grosse bouffarde dans les embruns, a cessé de ronfler aux prises d'air du large. Le dernier bateau évacué et passé à l'eau, on n'entend plus venir qu'une fois ou deux les grandes bottes. Mais les deux barques en retard, décidément, ne rentrent pas; sans doute, ce sera pour cette nuit. Les grandes bottes, après avoir regardé au loin, s'en vont deux par deux. Alors le petit havre tombe à l'isolement.

Tous les « matrosen » sont partis se faire raser chez le barbier. Ensuite ils passeront leurs vestes de drap bleu et leurs chemises de dimanche et, les mains dans les poches de leurs larges

braies, les cheveux en tirebouchons sur leurs oreilles percées de bélières, ils iront, du haut de la digue, regarder la mer pour leur plaisir. Leurs yeux ont des matités d'étain, ils sont froids et gris comme les houles du Nord. Quelquefois l'un deux, de la tête ou des épaules, désigne l'horizon et dit un mot bref. Les autres ne répondent pas, ayant désappris la parole. L'après-midi s'achève ainsi. Dans le port les barques, à mesure que descend la marée, s'enfoncent et tirent sur leurs amarres. Toutes ensemble, par longues houles, avec leurs mâts qui saluent, dansent au reflux.

Je ne les aperçois plus qu'à mi-mâts, en contrebas de la digue. Et cela baisse encore, cela n'est plus qu'une pauvre petite marine qui sombre dans le soir avec le regret de la mer repartie. Maintenant, une tristesse lourde s'abat sur les barques; leurs bouts de mâts se découpent en noir sur les petites maisons jaunes du quartier des pêcheurs. Les deux barques attendues ne sont pas revenues. Sans doute, ce sera pour demain, à pointe d'aube. Et il arrive quelquefois du fond des venelles une femme, une pauvre figure de

misère, qui regarde au loin dans la nuit, fait le signe de la croix et puis s'en retourne. C'est bien la mort du jour cette fois : on n'aperçoit plus rien, on n'entend plus que le grincement des poulies en haut des mâts et, tout là-bas, passé le chenal, la mer.

Dimanche matin.

Les cloches sonnent l'office dominical : elles arrivent du fond de la campagne, à travers le brouillard gris. Une ronfle plus haut, celle de l'église de la ville, comme une voix de doyen parmi les diacres. Baoum Baoum ! Elles pénètrent au fond des petites chambres, dans les maisons des pêcheurs grandes comme des boites à poupées. Par delà le port, ce sont des rues entières de ces pauvres maisons, toutes sans étage, rien qu'une porte et une fenêtre, basses l'une et l'autre sous un toit de tuiles d'un rouge cuit, à pans coupés, et où la saillie d'une lucarne simule l'avancée d'une proue. Toutes sont badigeonnées en jaune, la porte et les volets verts, avec des guipures aux vitres, un humble luxe de rideaux relevés par

des nœuds de couleur et çà et là laissant voir un coin de boutique à chandelles et à sucreries, ailleurs le bahut, le lit et le berceau. Mais surtout les toits, en leur profil de pagode, sous leurs tuiles sang de bœuf rejointoyées de chaux blanche, amusent l'œil d'un air de gaufriers poudrés de sucre. On a écuré les planchers, lavé les vitres, torchonné le mince liseré de cailloux qui sert de trottoir. Tout reluit d'une clarté de bonne conscience; c'est bien le dimanche des besogneux qui n'ont qu'un jour pour changer de linge et nettoyer le logis.

Malgré l'appel des cloches, les portes paresseusement restent closes, ces portes qui, durant la semaine, une fois l'homme parti pour la mer, ne se ferment plus en attendant qu'il revienne. Elles semblent jalousement sceller la sécurité et la paix intérieures. Il y a là de bonnes vieilles qui, le moulin à café entre leurs genoux, broient la graine et ne veulent pas que leur fils se lève avant que l'eau ait passé sur le chausson. Il y a aussi d'amoureuses femmes aux bras en lianes autour du sommeil attardé d'un jeune mari. Mais les cloches vont recommencer tout à l'heure;

il faudra bien les entendre. Alors un à un s'ouvrent les huis, les beaux gas aux cheveux bouclés et aux bélières d'or s'en viennent jusqu'au bout de la rue regarder le ciel qu'il fait sur le port. Et ensuite, par petits groupes, la veste de velours ou de gros drap par-dessus le gensey, lentement ils remontent vers l'église.

Jusqu'après midi, le petit havre reste silencieux. La tristesse des pauvres barques délaissées gémit dans le grincement des amarres et le hiement des mâts balancés par le flux. Quelquefois, il passe le cri comme une plainte d'un courlis ou le sifflement d'une mouette. Maintenant, le brouillard s'est levé, un soleil dur crible l'eau, le vent rudoie l'ennui des vieilles coques. Loin de la grande aventure des flots, dans le sommeil berceur du port, elles ont un air de captivité et d'exil : la pointe des mâts semble regarder la mer avec regret. Leurs grandes ailes de goëlands abattues avec les voiles, ce ne sont plus que de lourds sabots, les primitives charpentes ménapiennes, aux nervures comme des côtes, aux ais puissants taillés dans le cœur des grands ormes. Et c'est dimanche pour leur taciturnité rechignée

de boîtes à musiques que la mer fait chanter, comme c'est dimanche pour l'âme du matelot, perdue toute morte au vide des nostalgies. Elles sont trente-deux : il y en a toujours deux qui manquent; pourtant ces deux-là étaient parties en même temps que les autres; elles ne sont pas rentrées, personne ne peut dire ce qu'elles sont devenues.

Deux maisons, par leurs vitres claires, toujours regardent au fond de la rue. Les femmes, autour de leur bol de café, ont des bouches sérieuses et qui remuent en dedans comme si elles priaient. Par moments, une aïeule, un antique visage gris se lève, va vers la porte et puis revient s'asseoir. Aucune d'elles ne pleure, elles sont faites aux attentes anxieuses, et pourtant nulle d'elles n'est résignée : le sel a cristallisé leurs larmes, celles-ci ne savent plus se fondre. Tout à l'heure elles s'en iront, avec leur traînement de sabots, jusqu'au musoir, elles mettront la main sur leurs yeux, le regard tourné vers la haute mer.

La nuit tombe, il flotte des vapeurs violettes autour du banderolement des petites flammes des mâts. Aux vitres des maisons, dans le noir

des rues, les lampes s'allument. Mais les deux maisons restent sans lumière : on entend battre les sabots des femmes toujours un peu plus loin vers l'estacade. D'autres femmes de pêcheurs les ont rejointes ; elles se tiennent serrées ensemble, leurs mains sous leurs tabliers, et elles ne parlent pas, elles qui aiment à bavarder le soir au seuil des portes. Pas une voile ne s'aperçoit au large ; toutes les barques dansent aux eaux mortes du havre. C'est soir de dimanche sur la mer qui ronronne et lèche de ses écumes mousseuses les brisants. A l'horizon, sous les étoiles claires, d'instant en instant tourne le disque du ponton-phare. Puis il s'effume un léger brouillard, l'eau et le ciel ne sont plus qu'un grand gouffre pâle.

La plupart des femmes ont repris le chemin des maisons. Il ne reste qu'une vieille mère et une pauvre épouse, deux visages sans expression, ternes comme cette nuit marine. Après une heure, elles s'en vont à leur tour ; une plainte d'harmonica, douce et triste, s'évague d'un cabaret du port et grandit à mesure qu'elles se rapprochent. Les pêcheurs, autour des tables, en buvant du genièvre, ont le même regard

dont ils regardent la mer. Alors la mère pense à son fils : les soirs de dimanche, pareillement, il allait au cabaret entendre la plainte mélodieuse de l'harmonica. Et elle passe sa main à la peau de plie sèche sur ses paupières. Les vieilles rapprennent à pleurer plus vite que les jeunes.

Lundi matin.

Les deux barques ne sont pas rentrées. Les autres s'apprêtent à repartir. Tout à l'heure la mère et la jeune femme ont passé, elles allaient à l'église. Toutes deux avaient revêtu la mante à capuche ; dessous, l'une portait sa robe des noces heureuses, à peine marquée d'usure, toute fraîche encore, l'autre un très ancien lainage vert olive, d'une de ces couleurs fanées qui ne semblent faites que pour les aïeules. Leur piété naïve a réclamé les divines intercessions ; au pied de Notre-Dame de Bon-Secours, deux cires propitiatoires achèvent de se consumer sur la herse. De nouveau elles repassent ; elles vont maintenant s'asseoir dans la dune, sur le mamelon le plus haut. Elles attendront là le retour des deux barques. Reviendront-elles ?

# LA MORTE

# LA MORTE

Elle a passé dans la nuit, cette Katia si bien en point. Qui aurait prévu ce malheur? Elle avait langui dès le matin; on l'avait portée au lit — leur grand lit neuf d'époux — et maintenant il ne reste plus qu'à reployer les draps d'amour. Oui, la pauvre petite belle s'est endormie et ne s'est plus réveillée.

— Katia, mon doux fruit d'été, cesse ce vilain jeu. Les charrettes sont déjà parties pour les champs. Ne sens-tu pas l'odeur du café qui recuit sur le feu? Ouvre tes yeux pour que la lumière du jour y entre comme en des miroirs!

Il baisait follement ses paupières froides, pleurant, l'appelant toujours : « Katia! ô ma Katia! » La terre, en février, sous les frimas, est ainsi insensible et pétrifiée. Alors, il

courait par la maison, s'arrachant les cheveux, et il criait :

— Ma Katia est morte !

La mère sanglotait doucement :

— Notre Katia nous a quittés ! notre Katia est morte ! Le Seigneur Dieu nous a repris celle qu'il nous avait donnée !

Là-haut, sous les rideaux mi-clos du lit, entre les chandelles qui brûlent à sa tête et à ses pieds, la taciturne épousée ne sait plus rien du jour ni de l'heure. Une femme est venue, qui depuis vingt-trois ans habille les morts ; elle a pris entre ses doigts les longs cheveux de lin et de soie, elle les a torsés, elle les a roulés en couronne au haut de la tête. Ensuite, la mère l'aidant, elle a dépouillé la gorge, les bras, la ceinture. Toujours plus la toile descendait ; et une autre plus fine, la mieux tissée de la maison, à mesure la vêtait, tombait comme de la neige sur l'hiver de son jardin d'amour.

— C'est pitié, disait la femme, que si neuve encore, avec ses jolies petites mamelles sans lait, elle s'en aille pourrir sous les gazons !

— Est-il possible, se lamentait la mère, que tu aies raison en parlant ainsi? Ces petites mamelles étaient pour l'enfant de mon enfant; mon enfant ne les verra plus, ces jolies fleurs de son été, ni aucun enfant. Elle nous a quittés, notre Katia. Et pourtant, vieille chienne lécheuse du sang des morts, tu as menti. Non, le Seigneur ne voudra pas que le ver fouille ces flancs sucrés comme du miel. Ma Katia! quand mon tour viendra et qu'on me descendra près de toi, je te retrouverai toute rose et fraîche comme un radis!

Ensuite, sous les beaux linges lustrés, les mains priantes et croisées, elle ressembla à une petite mariée devant le prêtre, ou, la nuit des noces, faisant sa dernière prière de fille, avant que l'Élu, qui attend derrière la porte, ose entrer. Et l'Élu, en effet, sort en ce moment de sa maison; il va à l'église, il détache la corde et sonne le glas; puis il ira creuser un trou en terre; — et à l'heure dite il se tiendra derrière la porte, il aidera les hommes à la porter au cimetière — le noir fossoyeur! Sur la chair d'ivoire le feu des bougies sème des roses vives,

pleure de roses et chaudes larmes. Mais ni larmes, ni baisers ne remuent plus rien en cette éternité.

— Ma Katia, mon petit poulet, ah! ma Katia la mieux aimée, pourquoi m'as-tu quitté? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? Tu étais venue ici il y a quinze mois, tu nous étais venue riante, avec la joie de quelqu'un qui entend rester longtemps! Et voilà que tu es partie. La maison ne te plaisait donc plus, mon petit chardonneret infidèle?

Ainsi, par les chambres et la cour, se désole ce grand garçon robuste, — le rieur et luron Dirck. Un enfant, en le poussant, mettrait à terre celui qui, de ses deux mains courbant la corne des bœufs les plus rétifs, les contraignait à manger la poussière. Sa force gît, sans moelles, aux bras inertes de la douce créature qui ne s'est pas réveillée.

Le prêtre aussi est venu par le bout du chemin. Il a dit les paroles; il a remis les péchés; il a oint avec les Saintes huiles. Et sur le seuil, en se retirant, il s'est rappelé l'humaine douleur.

— Mon fils, mon meilleur fils, à chacun sa croix (il lui avait pris la main et ensuite regarda du côté des pommiers). La pomme, par bonheur, donnera largement, cette année...

Des femmes, des voisines, en silence, les yeux humides, traversent le verger, défilent par l'escalier, alternent devant le lit les stations pitoyables. Quand elles redescendent, on entend des paroles basses et gémissantes. Ensuite, devant la large table, la vieille mère aux seins desséchés les convie à prendre un bol de café ; et toutes ensemble geignent aigrement :

— Notre Katia! elle n'avait pas sa pareille pour ravauder le linge, la douce créature! *Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous*, à présent que nous restons vivre sans notre chère Katia? O sainte Vierge! La bonne Katia ne nous parlera plus!

Par les petites vitres vertes, quelquefois elles voient passer Dirck, les mains dans les poches, regardant du côté des fenêtres de la chambre, comme si, penchée sur l'appui, elle lui riait encore avec ses dents blanches comme des petits pépins en un fruit non mûr. Se peut-il que pas

même son clair rire ne reste d'elle? pense-t-il. Et il considère la maison, la cour, le verger. Les pierres et les feuilles reluisent dans l'ensoleillement de l'après-midi; sur les toits les palombes volètent et caracoulent; les passereaux se chamaillent dans le cerisier; le coq mène ses poules à travers les paillers. Et tout est comme si elle était encore là.

— Ma Katia est morte, se dit-il, et ces bêtes stupides vivent!

Il va dépendre son fusil, tue le coq et, de l'autre coup, abat trois moineaux dans le cerisier. Alors deux naseaux lui soufflent un vent tiède dans la nuque; il aperçoit en se retournant le poulain auquel elle aimait donner un peu de miche le matin. Et il lève la crosse pour l'assommer. Dans un an, il vaudra ses soixante écus, pense-t-il. Il jette le fusil et se roule sur une moyette de foin.

A la tombée du jour, deux hommes traversent la cour, portant la bière sur leurs épaules. D'abord ils sortent les pieds de leurs sabots, cognent à la porte, et quand la mère leur a dit d'entrer, ils mettent bas leur faix et s'essuient

le front du revers de la main. Ils montent ensuite. Le plus vieux dit :

— Il est en chêne de six ans. On en aurait fait tout aussi bien une barque ou un lit, baesine.

— Ach! Katia! gémit Dirck, te verrai-je vraiment enfermer dans cette affreuse caisse? Est-il possible que ton gentil corps douillet, à qui tant plaisaient les draps fins et les belles robes, demeure cloué là jusqu'au jour du Jugement?

Ils égalisent au fond les copeaux humides, puis s'en viennent au lit, et l'un s'est placé vers le front, l'autre vers les orteils. Mais, au moment où ils vont enlever la morte :

— Arrière! crie Dirck, qui osera la toucher pendant que je suis là?

Il la baise sur les yeux, d'une bouche qui ne voudrait jamais se détacher. Puis il lui glisse sous les reins ses deux mains toujours amoureuses; et le corps vient à lui, raide comme le pain que la pelle retire du four après la cuisson. Ensuite il la couche dans les copeaux : leurs rubans se tressent aux petites boucles qu'il mordillait à sa nuque.

— Maintenant c'est fini, dit-il en abaissant le couvercle. Quand même elle reviendrait, je ne croirais pas que c'est elle. Dors à jamais, belle Katia, mon amour!

Les hommes, ayant pris leurs marteaux, se mettent à enfoncer les clous, et à présent il regarde froidement; il ne sent pas leurs pointes fouiller en sa propre chair *la peur de l'autre chair*. Qu'elle demeure ou qu'on l'emporte, ce lui est un: il a accompli les devoirs.

— Notre Seigneur nous l'a retirée, se dit-il, que sa volonté soit faite!

Et il descend à la cour, surveille la rentrée des charrettes, jette le regard défiant du maître à l'étable et à l'écurie.

La nuit est tombée : sur les draps du lit tremblent et rougeoient les chandelles de la veillée. Alors il se laboure l'estomac avec les ongles, sentant l'horrible mal du vide subitement l'étreindre :

— La chienne! elle m'a planté là!

Sa colère passée, il n'éprouve plus qu'une peine sourde, infinie :

— Ah! toujours son petit baiser sur ma

bouche, toujours son baiser me mord le cœur!

Tandis que les veilleuses montent renouveler les chandelles et prier autour du cercueil, il s'accroupit dans l'âtre, résigné. Il pense à la récolte, aux pommiers, à l'argent que lui rapporteront les veaux. Il espère finir fructueusement l'année.

Tout à coup, un grand bruit vient de la chambre, et il voit arriver les femmes secouant leurs bras devant elles, les barbes de leurs bonnets agitées comme des ailes d'oiseaux funestes.

— Ah! pense-t-il, quel malheur nouveau est survenu?

Et il leur crie :

— Dites, le feu est-il à la chambre?

Mais les unes s'échappent en courant vers la cour, les autres se sont jetées sur des chaises, leurs mains à leurs oreilles ; et enfin, après un assez long temps, l'une d'elles lui répond :

— Elle a parlé !

Alors toutes celles qui sont là répètent avec des cris horribles :

— Elle a parlé! O ciel! ô Dieu! Nous l'avons entendue parler!

— Sûrement, ces femmes sont démentes, se dit-il.

Il se lève, il monte les marches, il va jusqu'à la porte.

— Katia, ô Katia! leur as-tu parlé vraiment?

Il s'effraie de sa voix, dans le grand silence, et aucune autre ne lui répond. La chambre, immuablement mortuaire, s'assoupit dans la clarté des luminaires. Rien n'a bougé, et cependant il n'ose entrer. Du seuil, les yeux épars et larges, il scrute le cercueil, les cierges, les rideaux du lit. Sur le blanc du linge coulent les lumières; un reflet joue sur le bois verni, sur le bois qui à jamais enclôt sa chère Katia.

— Sans doute, se dit-il, l'artison forait l'armoire. Ma pauvre Katia s'en est allée vers le pays du jamais plus.

A cette idée, les larmes lui jaillissent des yeux, de nouveau il sent son cœur se fondre. Les femmes ont bousculé une chaise en fuyant; l'une des chaises sur lesquelles pose le corps aussi a été dérangée. Il redresse celle-ci et relève l'autre, puis s'assied, la tête vide, les

paupières sèches et taries. Par la fenêtre entre-close, comme une rumeur de soies froissées entre le frisson de la nuit, le murmure des hauts peupliers balancés. Il ne pense plus qu'elle est morte, qu'elle dort entre ses quatre planches; il ne pense plus à elle; il ne sait plus penser. Soudain, un veau meugle dans l'étable; un autre lui répond, et il entend aussi dans la cour les femmes se parler à voix basse en regardant les fenêtres.

Pourquoi se rappelle-t-il, en un tel moment, qu'à la dernière foire, étant allé avec Katia dans un village voisin, il a vu sous une tente un veau à deux têtes?

— Pauvre Katia! A-t-elle ri, bon Dieu!

Et cette histoire ridicule finit par occuper son esprit; il ne peut plus songer à autre chose.

Oh! oh! oh! quelle chose incroyable que le bois puisse émettre un son pareil? Il s'est dressé, il se bouche les oreilles; il voudrait appeler, Et ensuite, il roule à genoux, les mains jointes:

— Katia, tu ne me ferais pas cette peine. Reste là où tu es, ma douce âme. Tu auras une messe et une autre messe encore. Je commanderai pour toi au menuisier une croix solide.

Ma Katia, ne m'afflige pas. Si tu voulais ne pas être enfermée là, il était encore temps avant l'arrivée des hommes. Maintenant, qui croirait que tu puisses reparaître avec un visage vivant sur la terre? Le prêtre a dit sur toi les paroles. J'en ai autant d'ennui que toi, mon petit cœur sucré.

Mais encore une fois — oh! pour l'éternité ce bruit épouvantable en ses oreilles! — quelque chose remue sous les planches, — la vie a crié du fond de la mort.

Alors, il prend la caisse en ses bras et violemment la projette contre terre. Et les clous solides ont éclaté.

— O Dieu! Sainte Vierge! Notre fille est sortie du cercueil! clame derrière lui la mère qui, au choc du bois contre le plancher, sur les genoux a gravi l'escalier. Toutes les femmes ont déserté la maison; elles se signent là-bas sur le chemin. Avec ses vieilles mains elle caresse dévotement l'inerte chair, gémissant :

— Ah! Katia, mon doux petit trésor, si vraiment tu as crié, pourquoi ne rouvres-tu pas tes beaux yeux fermés? Reviens, mon ange sans ailes, mon gentil oiseau!

Tandis qu'à genoux ils sont là, soufflant sur les paupières, tous deux ont senti courir à leur peau un animal noir et velu et ensuite cela s'est perdu sous le lit.

— M'aide le Seigneur ! Son âme, pour nous visiter, a pris une forme diabolique !

Ainsi disant, Dirck s'est emparé d'un bâton.

— Oh ! parle-lui plutôt benoîtement, supplie la mère. Ne chasse pas son âme si elle veut demeurer. C'était notre fille, notre amour. Elle n'a pu se résigner à quitter la maison où pour elle a fleuri la joie.

Mais cet homme dur ne l'écoute plus. Il s'est couché sur le carreau, il frappe à coups redoublés sous le lit.

— Ame damnée, tu ne rentreras plus dans tes entrailles pourries.

Maintenant seulement, il est sûr que sa Katia tant chère ne reviendra plus.

— Mère, apportez-moi le marteau et d'autres clous plus longs, et qui pour jamais lui clouent les os avec la vie !

Le vent chaud de l'été soufflait sur les chandelles.

# SOUS LA LAMPE

# SOUS LA LAMPE

*A Mme Léon Cladel.*

La pendule sonne huit heures; puis un petit temps s'écoule.

— Déjà le quart, dit tout haut, dans le silence du petit salon, Mme Miche, en achevant de vider sur la table un panier de coutures, et aucune des deux n'est encore là!

Mais voilà que tinte le timbre; elle court à l'antichambre.

— Enfin! c'est donc vous, Mathilde! (Elle ouvre à une dame emmitouflée dans sa pelisse, un vieux et doux visage triste sous des bandeaux blancs.) Vraiment, vous passez un peu trop l'heure. Jamais nous n'aurons fini pour la Saint-

Nicolas. Et cette Denise qui ne vient pas non plus! Vous seriez-vous donné le mot?

— Excusez-moi, ma chère, je suis partie de chez moi à la demie... Mais, vous savez, il fait très glissant, on patine. Je crois bien que c'est un peu de verglas. Il n'y avait pas un chien à la rue.

La lampe, sous son haut abat-jour, vibre comme un papillon d'or. Une flamme claire arrose le tapis à fond pâle broché de fleurs de soie. Le petit rond du verre danse au plafond. Sur le poêle qui ronfle grésillonne la bouilloire en cuivre. Une fine odeur de bergamote s'évapore des armoires. Le timbre tinte encore une fois.

— Ah! ah! c'est elle, s'écrient à la fois les deux dames.

Mathilde, débarrassée de sa pelisse, aplatit de petits tapes de la main devant la glace ses bandeaux légèrement défaits.

— Mais entrez donc! Vous voici la dernière. Est-il permis de traîner ainsi? dit Mme Miche à deux beaux yeux un peu las, des yeux qui, pour un mal lent à s'en aller, pleurèrent autrefois.

— Bonjour, ma chère. Bonjour, Mathilde. Suis-je vraiment en retard? Oh! c'est que, voyez-

vous, on a peine à marcher tant l'air est lourd... Ce sera sûrement le dégel pour demain.

— Le dégel? Ah! çà, Mathilde, que me parliez-vous de verglas? Oh! oh! vous avez toutes deux de singuliers tempéraments.

— Ah! soupire la dame aux bandeaux blancs, c'est que peut-être j'étais un peu perdue dans mes idées... J'ai cru tomber trois fois. Et... et... ajouta-t-elle timidement, pas de nouvelles, ma chère Denise?

— Oh! répondit celle-ci en souriant, je n'espère plus rien... Non, c'est fini... Jadis, ça m'eût fendu le cœur; mais on se fait à tout... Même à cela... A cela, mon Dieu!

— Chacune de nous, ma chère, porte sa croix. N'est-il pas vrai, Félicité?

— Une croix... Hein? vous dites une croix, ma bonne? Ah! tenez, ne me parlez pas de cela... Vous savez, j'en ai beaucoup souffert... Après vingt ans, c'était encore tout vif en moi... Une plaie, une si grande plaie... Non, ne me parlez pas de croix, car alors je pense à la sienne, là-bas!... Il a neigé dessus, ces derniers jours.

Chacune a pris dans le tas un ouvrage commencé en des soirs de semaines écoulées, en des soirs de vendredi comme celui-ci, sous la lampe. Mme Miche a mis ses lunettes; Mathilde assure un pince-nez sur ses clairs yeux de vieille fille; les beaux yeux las de Denise un instant errent au plafond, puis se posent sur une chemise d'enfant qu'elle assure, au moyen d'une épingle, à son genou.

Madame Miche, *furetant parmi la table.* — Voyons, avez-vous bien tout?... Voici vos flanelles, Mathilde... Moi, j'en suis toujours à ces petits tabliers... Dieu! y ai-je déjà mis des aiguillées!... Et justement, mes engelures m'ont reprise depuis l'autre semaine... C'est à peine si je puis plier le pouce.

Mathilde. — Vous n'auriez pas vu quelque part mon dé, ma chère?... Un peu de vaseline quelquefois... C'est vraiment fait exprès : voilà que je ne retrouve plus mon dé.

Madame Miche. — J'ai essayé de tout depuis qu'elles me reviennent tous les hivers... Les poireaux cuits, me disait-on... J'en fourrais plein mes gants de nuit... Ça ne m'a rien fait...

C'était dégoûtant, voilà tout. Mais ne bousculez donc pas la table comme cela, ma pauvre amie. Vous allez faire chavirer la lampe.

MATHILDE. — Excusez-moi. Ah! le voilà, ce dé!... Je n'ai jamais brillé par l'ordre, vous savez. « Mlle Mathilde Béju, me disait ma maîtresse de pension, — figurez-vous que je suis tombée sur elle l'autre jour, oh! une toute vieille femme, j'ai dû me nommer, elle ne me reconnaissait pas — Mlle Béju, c'est vraiment comme si un chat avait passé par votre pupitre; tout y est brouillé; vous m'écrirez cent fois : « Je n'ai pas d'ordre! » Ah bien! la pauvre femme! Rien n'a changé, hormis elle et moi. Elle pourrait me dire comme par le passé : « Mlle Mathilde Béju, vous m'écrirez cent fois : Je n'ai pas d'ordre. »

MADAME MICHE. — C'est vrai, vous étiez, ma chère, dans la classe en dessous... J'ai fini une année avant vous... Vous aviez une tête bouclée, il ne fallait vous mettre de papillotes, à vous... Et vos pantalons dépassaient vos jupes trop courtes... Maman me faisait tomber les miens jusqu'à terre.

MATHILDE, *dolente*. — Oui, des cheveux de

poupée tout blonds et bouclés. J'avais l'air d'un chardon en fleur... A présent, ils sont blancs... Ce matin, je me suis aperçu que ma dernière mèche grise était blanche comme les autres... Me voilà comme une grand'mère qui n'aurait pas de petits-enfants (*Après un temps*). Ni même d'enfants.

DENISE, *laissant tomber son ouvrage.* — Un enfant... Ah! un petit enfant qui dit papa, maman! Il l'eût aimé... Nous serions encore ensemble.

MADAME MICHE. — Mesdames, le temps est à la pluie, à ce qu'il me semble... Si quelqu'un a ici le droit de pleurer, c'est bien moi... Mon pauvre Jules!... mon cher fils! Ah! vous êtes bien heureuses de ne pas savoir ce que c'est que d'être mère. On les met au monde tous les jours de la vie, et puis... et puis... Il aurait trente ans bientôt!

MATHILDE. — Pardonnez-moi, ma pauvre amie. Je suis sotte aussi de vous rappeler de tels souvenirs.

MADAME MICHE. — Oh! *Il* est toujours avec moi. Le matin, je vais à son portrait, je l'em-

brasse, il me dit bonjour... Oh! il n'a jamais été plus près de moi. Je l'ai vu grandir en moi. Mon cœur aussi a grandi pour mieux le contenir... Et tenez, voyez comme il est beau... Il porte toute sa barbe comme son père... Les femmes en sont folles! Mon pauvre chéri! Il serait capitaine peut-être!

MATHILDE. — Capitaine... Ah! je sais une vieille histoire...

MADAME MICHE. — Maintenant, il me faut travailler pour les enfants des autres... Ils sont là près de cent dans cette crèche, vous savez, cent pauvres petits! Et rien que quelques bonnes âmes comme nous pour leur venir en aide!... Où avez-vous mis le peloton de fil noir, ma chère Denise? J'ai un voile sur les yeux. Je n'y vois plus. Nos six trousseaux seront bien peu de chose pour tant de misères.

DENISE. — Mais il est là, ma chère, sous votre main... Voyons, en nous y mettant toutes trois, ne pourrions-nous arriver à sept?... J'en suis à ma dernière chemise.

MATHILDE. — A sept?... sans doute. Oh! c'est une triste histoire.

DENISE, *souriant.* — Nous avons déjà chacune deux enfants... Celui-ci serait l'enfant de la communauté. Avez-vous les ciseaux, ma chère? Nous le baptiserons Petit-Pierre.

MADAME MICHE, *souriant aussi.* — Petit-Pierre, pourquoi pas? Avec mes deux Jules, petit Léon, petit Charles et les autres, ça nous ferait sept, en effet... En sommes-nous, des mamans! (Bon, la lampe qui file!) Eh bien! nous essaierons. Où en êtes-vous du petit Léon, ma bonne Mathilde?

MATHILDE. — Oh! j'avance... tout à l'heure j'aurai fini sa cinquième camisole. Oui, c'est une triste histoire, une histoire, voyez-vous... Personne ne la connaît que moi.

MADAME MICHE. — Attendez qu'auparavant je passe le thé, ma chère, l'eau bout... Le temps aussi de tiédir les brioches... Là, et maintenant serrez un peu vos coutures pour que je pose les tasses.

DENISE. — Ne voulez-vous pas que je vous aide, ma bonne Félicité?

MADAME MICHE. — Je vous remercie... Voilà qui est fait. Prendrez-vous un peu de gelée de coing avec la brioche, mes chères?

Denise. — Du coing? Oh! volontiers... C'était ce qu'il aimait le mieux... Il y en avait toujours dans l'armoire. Et d'où vient-il, votre coing, sans indiscrétion, ma bonne?

Madame Miche. — Mais de chez l'épicier du coin... Oh! je ne voulais pas le dire... Du coin... il n'est pas cherché, celui-là, vous en conviendrez.

Mathilde. — Ce sont les meilleurs, comme dit M. le président Desronceraies. Ah! vous m'avez fait rire... Et cependant, je vous assure qu'en pensant à cette histoire, je n'ai pas le cœur à la gaieté.

Madame Miche. — Mais dites-nous-la donc, ma chère, cette histoire. Il y a assez de temps que vous tournez autour du pot, comme on dit.

Mathilde. — Oh! vous avez une façon de parler, ma bonne! Eh bien! voilà... Il s'agit d'une personne, — d'une personne qui alors n'était plus déjà très jeune... C'était, il y a longtemps, dans une ville où nous habitions, ma mère et moi... (Je vous assure que je ne vous aurais jamais rien dit si vous n'aviez parlé d'un capitaine, ma chère Félicité... J'étais un peu dis-

traite, je vivais dans mes idées, — oui, des souvenirs tristes, et tout à coup, je vous ai entendu parler de ce capitaine... Cette personne et sa mère, donc (vous ai-je dit qu'elle habitait avec sa mère?), vivaient très retirées... M. de Noireterre se battit en duel... Mais qu'est-ce que je vous dis là? Je m'aperçois que j'embrouille tout...

Madame Miche. — Ma chère, ne laissez pas refroidir votre thé. La mémoire vous reviendra quand vous aurez bu une petite fois.

Mathilde. — Oh! tout est pourtant écrit là! C'est le calme qui me manque... Je ne sais pas pourquoi je me suis mise à vous conter cette histoire. M. de Noireterre, sachez-le, était le plus brillant officier de la petite garnison... Or, un jour, comme il chargeait avec son escadron, il tomba de cheval et se cassa la jambe... Ce fut à la porte même de la maison qu'habitaient cette personne et sa mère. Une grande maison, près des champs, la dernière de la ville... On transporta M. de Noireterre dans le salon... Puis, dans l'après-midi, une voiture de l'ambulance arriva... Cette personne alors passait pour belle,

oh! il y a du temps, je vous dis... Si bien que... Enfin! le bel officier guérit : ils se rencontrèrent assez souvent dans le monde (oh! une maison amie où fréquentaient cette personne et sa mère, elles n'allaient nulle part ailleurs). Et ils s'aimèrent. *(En souriant.)* Ne dirait-on pas une très vieille histoire, une histoire du temps des Princes charmants? Ah! je voudrais m'arrêter, le reste me fait trop mal à dire...

Denise. — Mais non... continuez donc, c'est très intéressant.

Mathilde. — Il y avait donc dans cette petite ville un jeune homme qui, autrefois, avait aspiré à la main de cette personne... Où en suis-je? Voilà que je rêve encore une fois, je sens que je vais perdre le fil de mon histoire. (Ma chère, je vous prie, baissez un peu la lampe.) Cette personne, écoutez bien, s'était promise au beau capitaine; ils allaient se marier. Or, il arriva que le méchant jeune homme se vengea par de médisants propos de celle qui l'avait dédaigné. Ah! ah! voilà le plus triste! Voilà le moment! Ah! les mots m'échappent! Ah! mes yeux se brouillent!

MADAME MICHE. — Attendez un peu, ma bonne. J'ai là un flacon d'eau de Cologne... Cela vous remettra.

MATHILDE. — Il y a vingt ans de cela, et toujours c'est en moi la même peine... Eh bien! M. de Noireterre le souffleta dans un café... Ils se battirent...

DENISE. — Ah! mon Dieu! et sans doute le jeune homme fut tué?

MADAME MICHE. — Oh! notre amie ne s'agiterait pas ainsi pour ce jeune homme... Je devine, ce fut M. de Noireterre, n'est-ce pas?

MATHILDE. — Ah! merci, ma bonne Félicité... Vous m'avez comprise. Oui, oui, M. de Noireterre... Ah! ah! ah! quel effroyable malheur! Comprenez-vous que... cette personne ait pu vivre avec ce deuil, cet éternel deuil au fond d'elle? (*souriant*) Un deuil en blanc. Ses beaux cheveux noirs, dès ce moment, se mirent à blanchir, tenez, comme les miens.

DENISE. — Une triste histoire, vous avez raison, Mathilde, mais cette personne, du moins, n'a pas connu la douleur d'être aimée et abandonnée ensuite... Sans doute, elle porta dans son

cœur son toujours jeune amour, son amour sans trahison... Ah! voyez, vous me faites pleurer.

MADAME MICHE. — Au fond, c'est une histoire comme il y en a beaucoup, une histoire comme il en arrive tous les jours.

MATHILDE. — Oui, mais cela n'arrive qu'une fois dans une vie et alors... alors on en meurt doucement.

MADAME MICHE (*avec élan, lui tendant les mains*). — Oh! ma pauvre Mathilde! Ma pauvre bonne Mathilde!

DENISE (*lui serrant la main à son tour*). — Eh quoi! Mathilde! c'était donc vous?

MATHILDE. — C'était ce même jour de novembre qu'on m'apporta l'horrible nouvelle... Et voilà pourquoi j'étais perdue dans mes souvenirs... Voilà pourquoi, malgré moi, je vous ai dit cette histoire.

MADAME MICHE. — Oui, c'est bien là une croix aussi! Nous portons toutes trois nos morts en nous. Ah! il va neiger peut-être encore sur la sienne. La neige va recouvrir les fleurs que je lui portai l'autre jour! Ces petites fleurs, *il* ne les verra plus sous la neige.

MATHILDE. — Il neigeait aussi, ce jour-là!

DENISE (*après un silence*). — Notre cœur à toutes trois est quelque part en une fosse, sous la neige... Plus jamais! Plus jamais!

MADAME MICHE. — Voyons, mesdames, un peu de zèle... Pensons à ces pauvres petits... C'est dans une semaine la Saint-Nicolas... Il faut aimer beaucoup les autres, quand ceux qu'on aimait ne sont plus là... C'est encore les aimer que les aimer à travers la misère du monde... Mathilde, vous servirai-je un peu de thé?

Ce sont trois bonnes dames sous la lampe.

# QUELQU'UN DANS LA MAISON

# QUELQU'UN DANS LA MAISON

Dans cet intérieur très calme aux tentures épaisses, comme pour empêcher le malheur d'entrer, la dame, — une dame déjà mûre et toujours un peu pâle, lente de pensées lourdes, — contemple, avec un cillement humide, un petit médaillon d'enfant. Près d'elle, remuant ses grosses lèvres fanées de chamelle, une vieille négresse gutturale soupire et rit.

— Oui, Pouka, dit la dame.

Aux Indes le mariage l'avait unie à Joost Moreels, l'ancien colon, un brave et légèrement apathique Hollandais.

— Oui, Pouka, c'est bien là sa chère vie. Je ne puis regarder ce portrait sans un remords. C'est comme s'il me reprochait, de ses jolis

petits yeux d'ange, de l'avoir abandonné sur une grève battue par la mer. (N'entends-tu pas quelqu'un marcher dans la chambre à côté, Pouka?) Ah! bonne âme, tu l'as tenu dans tes bras! Il n'y a que toi qui sache qu'il vit encore, caché si loin, caché comme un enfant lépreux, comme une pauvre chose réprouvée. (Je t'assure que j'ai entendu un bruit dans la chambre à côté.) Va donc voir, Pouka.

La créature, avec son mufle camard d'animal fidèle, glisse sur les tapis et rapidement soulève la tenture qui ferme l'accès de la pièce voisine. Une fenêtre est ouverte en cette pièce et un petit vent, venu du dehors, souffle jusqu'à la dame, dans l'agitation de la portière, un arome musqué, l'arome des étoffes et des bois d'une terre parfumée, des bois et des étoffes rapportés d'un lointain pays.

— Non, revient dire la fille à la peau noire avec le croassement de son étrange idiome, idée à vous, mama. Personne.

La dame s'est plongée aux coussins d'un divan très bas. Elle retire de son corsage le portrait qu'elle y a subitement caché, et de nou-

veau, avec la caresse de ses yeux de silence et de souvenir, elle l'admire.

— Tu as raison, Pouka, dit-elle, ce n'était qu'une idée. Mais relève la tenture, laisse-la ouverte tout à fait. Cette senteur, — tiens, je suis toute pâle de l'avoir un instant respirée, — c'est celle qui me grisait là-bas. Elle me parle de mon cher trésor... Sa peau, ô Dieu! sa chère peau doit avoir le parfum de ces étoffes et de ces bois. Ah! Pouka, je meurs de penser que je ne le reverrai jamais!

A genoux devant elle, la négresse la câlinait, dévotieusement canine. Sa bouche en des lècheries moites lui mouillait les mains, et toujours, de son gosier éraillé, sortaient rauques et tendres les paroles :

— Si, si... Kaspard revenir... Mama pas mourir sans revu Kaspard... Pouka mourir, si! mais pas mama, pas Kaspard!

La dame, comme un fruit plein de saveur, boit les yeux limpides et les belles joues de soie de l'enfant.

— Ah! Pouka! il aurait vingt-deux ans déjà... Pense à cela. Il a grandi en moi, je l'ai senti

grandir d'an en an au-dedans de ma vie... Son berceau d'abord et puis son lit de jeune homme, je les ai portés dans mon cœur; je lui chantais des airs du pays; je l'habillais de beaux habits neufs. (Je t'assure, Pouka, que j'ai entendu tousser, cette fois). Non, non, je te le dis, je n'espère plus, je m'en irai sans l'avoir revu.

— Toi, pas mourir, mama! répétait, en se frappant les mamelles, la tendre Pouka.

La dame longtemps reste songeuse ; et enfin ses larmes ruissellent; à mesure elles sont bues par les lèvres chaudes de la vieille nourrice noire.

— O Dieu! mon Joost est rude, mais bon... J'aurais tout dû lui dire... Une faute comme celle-là est trop lourde à porter... Maintenant je pourrais dormir en paix... Je ne devrais pas cacher le portrait de mon enfant comme la honte éternelle de cette maison. N'est-ce pas horrible qu'il vive, bien que pour tout le monde il ne soit pas même né! Ah! Pouka, envoie-lui au moins de l'argent... Tu vendras ces bijoux; les bijoux qui sont là dans le coffret, tu les vendras tous et tu lui enverras de l'argent... Tu sais,

quand il t'écrit, c'est toujours pour cela, pour de l'argent; car c'est à toi, qu'il écrit, mon pauvre amour perdu, ô Seigneur, à toi seule, comme s'il ne devait jamais me connaître!

En sursaut, elle s'est dressée avec l'effroi encore une fois d'un pas entendu dans la maison.

— Je t'affirme, Pouka, qu'il y a quelqu'un dans les chambres... Quelqu'un a marché dans l'escalier ou le vestibule. Ce ne peut être le maître: Joost est parti il n'y a pas une heure. Et même à cheval, le trajet est long d'ici à la ville. Crois-moi, Pouka, ce n'est plus une idée, à présent; j'ai distinctement entendu un pas dans la maison.

— Personne, rentre dire encore une fois la négresse. Le vent, si! si! le vent... Mais personne.

— C'est que, vois-tu, reprend la dame en se rejetant aux coussins, nous sommes très seules ici... On appellerait en vain quand Joost ou le cocher n'est pas là... Et puis, rappelle-toi, ce grand jeune homme pâle qui, depuis deux jours, rôde autour du parc... Un malheur est bientôt arrivé!

Mais Pouka, dans un rire méchant, fait claquer ses petites dents, indestructibles malgré l'âge.

— Moi mordre! Moi, des dents comme des couteaux!

— Folle! dit la dame en la battant d'une tape amicale... Allons, vraiment, ce n'était qu'une idée. Depuis un mois il me semble toujours entendre des bruits autour de moi... Je m'éveille la nuit et je crois qu'il y a là quelqu'un auprès de mon lit... L'autre fois, c'était comme la marche d'un pauvre être las, oui, de quelqu'un qui viendrait de très loin, à travers les mers... Et j'ai pleuré, j'ai dit : « C'est mon fils qui marche dans mon cœur... » Oh! tu sais, les vieilles gens ne sont pas pour cela plus raisonnables... Mais tu es sûre qu'il n'y a personne? C'est que, vraiment, je suis un peu dérangée, la tête ne va plus comme avant... Et puis, je vais te dire, ce jeune homme avait des yeux en dessous, des yeux qui regardaient sans voir. Dis, ne l'as-tu pas rencontré ce matin quand tu m'as cueilli ces fleurs dans la campagne?

— Si! moi vu l'homme... Mais (et une gri-

mace de mépris lui troussait le coin de la bouche) un homme pour demander argent, si!

La dame aussitôt s'agite :

— De l'argent! Ah! lui aussi, là-bas, peut-être, a besoin d'argent! Tu aurais dû lui en donner, bonne âme... Il n'est pas bien qu'il y ait des malheureux autour des gens riches comme nous... Et puis, ce n'est pas cela seulement : cet homme peut-être a perdu sa mère... Oui, attends, je ne sais pas bien ce que je voulais te dire. Ah! voilà! peut-être ne connaît-il pas sa mère. Et peut-être aussi est-ce une dame comme moi, une dame, — ô Seigneur! ô Dieu clément! — qui a abandonné son enfant!

— Lui, vilains habits... Toi, une dame belle comme la lune!

Mais la dame encore une fois se lève des coussins et dit :

— Va, Pouka, va voir si cet homme est toujours là... Il doit être là, je te dis... J'entends de nouveau tousser quelqu'un dans la maison, ou si c'est dans le jardin, je ne sais pas. Tu lui demanderas ce qu'il veut... Non, ne lui demande rien. Mais donne-lui de l'argent, beau-

coup d'argent, et dis-lui ensuite qu'il s'en aille... Cet homme peut avoir une mauvaise pensée sur nous.

La négresse descend au jardin et, après avoir cherché longtemps, elle découvre enfin le jeune homme pâle derrière le massif des cyprès, près du kiosque.

— Mama donner à toi cet argent, lui dit-elle, mais toi partir.

Toute secouée, avec le tremblement de sa lippe violette, elle monte ensuite annoncer à la dame que l'inconnu s'est mis à pleurer et à lui baiser les mains.

— Moi, pleurer aussi... Lui, parler comme là-bas.

— Que dis-tu? Il a pleuré... il t'a baisé les mains? Ah! ah! Ciel! il lui a baisé les mains... Pouka, cela me tue, je me meurs! N'est-il pas étrange qu'un homme puisse baiser, pour un peu d'argent, les mains d'une créature telle que toi? Et, dis, quel âge a ce jeune homme? Il a peut-être l'âge de mon Kaspard. Crois-moi, cours après lui, cours le rappeler. Je veux le voir. Il m'embrassera les mains aussi!

Mais Pouka s'est couchée à terre, elle tord ses mèches crépues, cogne son front aux tapis et brame :

— Kaspard! Non, pas Kaspard! Tout petit Kaspard!... O Ka-as-pard!

— Dieu! qu'a-t-elle à crier comme ça? s'irrite la dame. Méchante bête! Cesseras-tu de crier! Tu me casses la tête... Et puis, pourquoi te rouler ainsi? T'a-t-il mordue, voyons? Est-il enragé? Ce pauvre garçon, sans doute, avait quelque peine... Oh! par pitié pour mon pauvre enfant, puisque lui aussi est malheureux là-bas, rappelle-le. Ou plutôt soutiens-moi sous les bras. Je veux me lever, je veux aller moi-même.

Pouka l'aide à se traîner sur les tapis lourds jusqu'à l'autre chambre. Elles se penchent par la fenêtre et regardent. Elles le voient marcher au loin dans les allées, puis il se retourne; et — la dame, en est sûre — il a fait un geste de menace vers la maison.

— O Dieu! pense-t-elle, si mon Kaspard, au lieu de cet homme, se promenait dans la campagne, je ne le reconnaîtrais pas. Et cependant,

non, cela est faux! Mon cœur, par bonds, irait au-devant de lui, comme une bête délivrée; mon cœur aurait des pieds pour courir vers lui sur les chemins. Comment une mère ne reconnaitrait-elle pas son enfant!... Voilà qu'il se retourne encore, oui, pour la troisième fois. Mais que nous veut-il donc? Il a un visage de colère. Il est aigri par le chagrin, la misère. Et regarde, voilà qu'il s'arrête, il prend sa tête à deux mains... Cet homme n'est, je le pense, qu'un pauvre fou... Pouka, ajoute-t-elle en rentrant dans la chambre, il est bien parti cette fois. Donne-moi mes sels : je suis toute bouleversée... Kaspard aurait sa taille, maintenant!

Elle s'est étendue sur le divan; un long repos lui est commandé par tant de secousses; et elle ferme les yeux. Pouka balance un éventail de plumes. Mais, au bout d'un peu de temps, elle agite faiblement le bras :

— Je t'assure qu'il n'est pas loin, qu'il est rentré dans le jardin... Oh! il ne pèserait pas plus qu'une fourmi à la terre que je l'entendrais encore marcher... Ce n'est pas un pas comme les autres. Va donc voir, Pouka, et s'il est là, —

mais il est là, je te le jure. — ouvre-lui la porte. Cela vaudra mieux pour moi.

Pouka est retourné à la fenêtre. — Oh! comment la dame pouvait-elle si bien entendre? Il était maintenant derrière le buisson d'églantiers, près de la fontaine; il cueillait une fleur et il pleurait. Doucement, du bout de sa main noire, elle lui fait un signe. Mais au même instant elle entend les foulées d'un cheval sur la chaussée. Le maître, à l'autre bout du jardin, franchissait les barrières. Aussitôt elle accourt.

— Mama... lui caché, mais maître rentrer.

— O ciel! ô Sainte-Vierge! se lamente alors la dame, sûrement il fera un mauvais parti à cet homme s'il le trouve là. Pouka, ne pourrais-tu descendre au jardin? Vois, je tremble, je me meurs... Cet homme n'est pas venu pour ce que nous croyons.

Mais déjà Joost est monté; elle perçoit nettement son pas précipité à travers les tapis de l'escalier.

— O ciel! gémit-elle, que va-t-il se passer?

— Cornélia, dit en poussant la porte cet homme brutal avec une grande tristesse, j'étais

monté pour vous dire... Oui, j'avais quelque chose à vous dire... Eh bien! voilà, faites une prière, car sûrement il va se passer quelque chose.

Il pénètre dans une pièce voisine et décroche une carabine. Anxieusement elle remue les lèvres, mais sans pouvoir émettre une parole; et quand enfin elle s'élance pour le retenir, il n'est plus temps, Joost a gagné les jardins.

— Ah! s'écrie-t-elle dans un furieux désespoir, je ne verrai pas cela... Joost est un lâche s'il touche seulement à un cheveu de cet homme... Je ne veux rien savoir de ce qu'ils se diront. Ferme la fenêtre, Pouka, ferme les portes, les rideaux, ferme tout... Je suis au-dessus d'un pareil outrage... S'il a pensé vraiment que cet homme était là pour moi, — ô mon Dieu! à mon âge! moi qui pourrais être la mère de cet homme! — eh bien! il n'avait qu'à me le dire.

Dans la chambre aux épaisses tentures, elles demeurent longtemps embrassées, la camarde face nocturne à côté du beau visage en larmes, l'une et l'autre gémissantes et désolées.

Un pas lourd, lentement, cette fois, remonte

l'escalier. Joost s'attarde un instant sur le seuil, les regarde, et puis il dit, avec un visage amolli :

— Écoutez, Cornélia, j'aurais pu le tuer... Oui, je ne savais pas comment j'aurais pris la chose. Mais la réflexion m'est venue. Et puis, le garçon n'est pas mauvais au fond... Je savais qu'il arrivait, qu'il devait arriver... Et comme ça, je me suis dit...

La dame, cette dame majestueuse et douce, maintenant se traînait à ses pieds comme une bête blessée :

— Mon Kaspard!

— Voilà, dit-il, je n'ai jamais voulu vous en parler... Cela n'est pas gai et d'ailleurs je parle mal... Mais puisqu'il est venu, eh bien! j'ai pensé, voyez-vous, qu'il valait mieux ne rien dire et vivre à trois.

— Kaspard! mon petit enfant! criait-elle plus faiblement, en perdant connaissance.

Et quelqu'un doucement monta l'escalier.

# LE RIRE DE LURETTE

# LE RIRE DE LURETTE

Un jour, je passais. Elle vint à la fenêtre et je lui dis bonjour avec la main. Un peu de temps, elle me suivit des yeux. Personne au village ne m'avait encore dit son nom : elle était simplement une belle fille inconnue qui se penche à la fenêtre quand passe un garçon. Mais moi, ayant roulé jusqu'au tournant du chemin, je pensai tout à coup qu'il serait amusant de savoir si elle aussi avait un nom qui se rapportait à la nuance de son âme. Il y avait alors juste trois mois que le cœur de Marraine s'était donné à moi. Quand la première fois j'étais entré dans la maison, je ne la connaissais pas davantage ; sa mère l'avait appelée : « Marraine, » et aussitôt ce fut comme si je la voyais dans la beauté nue de sa vie. Je ne crois pas qu'aucun nom eût pu mieux

convenir à cette aimable enfant qui avait une grâce silencieuse de maternité.

Voilà, il y avait de cela trois mois, et maintenant je n'étais pas fâché de voir de près une autre belle fille. J'appuyai sur le guidon; mon souple et léger cheval d'acier décrivit une courbe. Je vis qu'elle me montrait en riant à quelqu'un qui était derrière elle et que je ne distinguais pas. Je sautai de machine et montai les quatre marches. C'était là une chose que tout le monde eût pu faire comme moi. Une auberge, au bord du chemin, convie le passant à s'asseoir à une table et à vider une fraîche lampée de bière. Je m'assis donc sous l'auvent, dans la fraîcheur du soir; près du comptoir, dans la petite pièce enfumée, il y avait une joyeuse compagnie. Elle vint à moi avec sa petite bouche retroussée, avec la croqure frémissante de ses ardentes narines.

Mon Dieu, oui, c'était là vraiment ce qu'on appelle une beauté des campagnes, une de ces rouges et fortes sèves de nature qui, tout de suite, font lever le désir. Elle était courte, la gorge pleine dans le corset, avec un dandinement

léger des reins, un hanchement de petite jument au trot. Ses yeux gris et hardis, sous la barre touffue des sourcils, dénotaient un être sensuel et rusé. Mais surtout le moût de vie fraîche, l'odeur de jeunesse sanguide dans ce corps potelé, comme le vin des mûres dans un bois, me grisèrent. Une soie brune ourlait sa bouche évasée, et elle avait le dessin d'une fleur de chèvrefeuille.

Selon la coutume du pays, elle toucha des lèvres à mon verre; une écume frissa au fin duvet de sa joue, et moi, la regardant droit au fond des prunelles, je lui demandai s'il y avait dans la chambre voisine quelqu'un qui déjà connaissait le goût d'amour de sa bouche. Elle ne fut pas fâchée, je vis qu'on pouvait lui parler librement.

— Alors, personne?

La bouche eut un joli pli méprisant.

— Personne.

Je posai les doigts sur son bras d'un air décidé.

— Eh bien! ce sera moi.

La veille, pourtant, j'avais tenu si tendrement les lèvres de ma chère Marraine entre les mien-

nes!... Un rire comme un vol de moineaux dans un pommier passa : le frôlement de sa petite bouche rouge ne m'eût pas plus voluptueusement chatouillé. Je n'avais encore entendu aucune femme rire comme cela. C'était quelque chose de duveté et de charnu comme le bruit d'un abricot qu'on ouvre en deux, avec le petit déchirement moite de la pulpe. C'était aussi une chose qui faisait penser à deux bouches humides se baisant à petits coups. Elle riait avec une musique d'amour aux lèvres.

Elle me dit :

— On m'appelle Lurette.

Alors, je me mis à rire à mon tour.

— Ah! m'écriai-je, ton nom rit comme ta bouche.

Et j'avais oublié qu'il y avait quelque part une .le qu'à cause de sa bonté grave, on nommait doucement Marraine.

Ce fut la première fois; l'ombre nous enveloppa. Maintenant, des jeunes hommes, dans la petite pièce à côté, cognaient les tables avec leurs verres et criaient : « Lurette! Lurette! » Moi, un pied déjà sur les marches de l'escalier,

je pris alors dans mes mains son corps souple et rond. Mais elle recula son visage. Elle me dit :

— Reviens avec l'anneau, et tu sauras si ma bouche est sucrée comme tu crois.

Cette fille était pareille à un jardin plein de fruits savoureux dans un jour brûlant de l'été.

— Avec l'anneau, certes, folle Lurette, lui criai-je de loin.

Le chemin, sous mes roues agiles, se dévida comme le lin frêle au ronflement du rouet. Son rire continuait à jeter des baisers sur ma fuite dans le soir.

Il me resta une folie pour sa beauté vive de petite faunesse à l'odeur de péché, au dandinement svelte des hanches comme pour une danse dans la prairie. Cependant, étant allé le lendemain à la petite maison sur le plateau, je baisai longuement la bouche de mon amie et je lui dis :

— Jamais je ne t'aimai autant que depuis hier, Marraine. Je t'assure, c'est comme si je ne t'avais pas connue avant ce jour.

Je pensais : « Il te faudra pencher un peu plus la tête pour baiser l'autre sur la bouche. »

Cette douce Marraine vint avec moi derrière

la haie, dans le champ. Elle ne riait pas, elle me dit simplement :

— Je quitterais pour toi ma mère et mes sœurs.

Et sa bouche, à elle, était comme une petite pomme verte, acide et froide.

Il n'y avait là personne à une grande distance : toute la maison était à faucher dans la campagne. Nous restâmes un long temps à nous aimer dans la senteur poivrée des touffes d'origan, dans le parfum de miel des gaillets vermeils. Et puis le soir tomba, j'enjambai ma fine et nerveuse monture. L'acier ailé, comme un léger tourbillon d'argent, roula dans la pâleur du chemin.

Quand j'arrivai, les lampes ne s'allumaient pas encore. De loin, j'aperçus Lurette qui, du bord de l'escalier, regardait vers le fond de la vallée, comme si elle m'attendait.

— Je ne croyais pas que tu serais revenu si tôt, me dit-elle avec son étrange rire lascif.

Je lui répondis par ces paroles équivoques dont elle ne surprit pas le sens et qui avaient pour moi la clarté d'une allégorie :

— J'étais dans une plaine infiniment unie et

calme; une eau limpide mirait la beauté du ciel: j'ai apaisé ma soif en passant sous les arbres d'un verger. Et vois, tout y était selon mon cœur et pourtant je suis venu.

Sa voix changea; elle me dit gravement :

— Viens-tu avec l'anneau ?

Je ne vis là pourtant qu'une plaisanterie.

— Je n'avais pas la mesure de ton doigt, Lurette, dis-je en riant comme elle tout à l'heure.

Et, ce soir-là, nos mains se joignirent sous l'auvent, bien qu'il y eût dans la chambre, comme la veille, des jeunes gens qui cognaient la table avec leurs verres. Je lui demandai :

— Quelqu'un de ceux-là a-t-il déjà pris la mesure ?

Je vins là chaque jour. J'allais dans l'après-midi à la maison de Marraine : elle cassait des cosses de fèves ou bien reprisait le linge, ou bien encore, un doigt sur les lettres, apprenait l'alphabet aux petits. J'étais tout pénétré du charme profond de sa vie, comme l'arome discret d'une églantine dans le fourré, comme la senteur d'une humble petite fleur de réséda sous

les piles de linge d'une armoire. Et, ensuite, ma svelte bicyclette fendait les routes et me menait vers cette Lurette au sang pétulant. Celle-ci avait le bouquet mousseux des grosses roses pourpres par les soirs d'orage. Mon jardin eut ainsi deux essences délicieuses entre lesquelles alternait mon désir.

Après tout, le site, au repli du val, dans ce pays de rocs et de bois, agréablement sinuait en courbes moelleuses. La rivière, le long de la chaussée, bouillonnait en écumes d'argent au saut du barrage. De la terrasse, sous l'auvent, je voyais s'écraser, comme une pêche rose, le soleil à l'occident de la montagne verte. Un grand calme ensuite tombait, un silence comme un large oiseau au plumail de légères ouates grises. On n'entendait plus que le petit cri de la rainette comme un spasme dans le pré, le tintement des sonnailles d'un attelage ou le froutement du vespertilion frôlant les toits. Et Lurette, saine et joyeuse, avec sa gorge lourde aux pointes hautes, était bien la fleur du beau paysage heureux.

Maintenant, elle avait cessé de demander si j'apportais l'anneau. Elle venait avec moi der-

rière la haie, comme faisait ma chère Marraine. Quelquefois, après le départ des jeunes hommes, nous dansions au clair de lune. Mais j'ignorais toujours le goût de sa bouche, mes baisers ne dépassaient pas le léger duvet soyeux qu'elle avait aux lèvres.

— Vois-tu, cela, non! me disait-elle. Ce ne serait plus du jeu.

Pourtant elle s'asseyait sur mes genoux et je savais comment il fallait s'y prendre pour glisser un doigt dans son corsage. Je pensais : « Il y a là-bas une loyale jeune fille qui, dès la seconde fois, te donna sa bouche. »

Je m'aperçus, au bout d'un peu de temps, que d'autres aussi allaient avec elle derrière la haie; un homme seul n'aurait pu fouler ainsi les menthes et les sauges qui avaient poussé là... A ceux-là aussi, sans doute, elle demandait s'ils avaient l'anneau et ensuite elle leur retirait ses belles lèvres évasées comme la fleur du chèvrefeuille. Je lui dis :

— L'herbe chaque jour est foulée contre la haie. Pourquoi ne veux-tu pas me donner un peu plus que tu ne donnes aux autres?

Alors elle se mit à rire avec cette petite chose si follement désirable au fond de sa gorge.

— Toi, tu partiras comme d'autres sont partis; mais il restera bien quelqu'un un jour qui ne s'en ira plus.

Mes mains étaient chaudes de l'odeur de sa vie, et cependant, quand viendrait celui qui apporterait l'anneau, elle pourrait lui jurer qu'elle ne m'avait jamais rien donné.

Pourquoi retournai-je là encore tant de soirs? L'eau et le vent vont devant eux et ils ne savent pas où ils vont. J'aimais à présent d'une grande passion sauvage cette Lurette qui soufflait sur moi le chaud et le froid. Et, un soir, comme je l'avais prise entre mes genoux, elle me montra sa main et me dit :

— Vois, l'anneau y est. Tous ne sont pas aussi lents que toi à se décider.

Moi, je retournai le lendemain auprès de Marraine ; mais ce n'était plus la même chose. Mon amour n'avait plus le goût de l'infidélité.

# DATA

# DATA

Quand Data commença à penser par elle-même, elle s'étonna que ses mouvements les plus personnels étaient précisément ceux qui lui étaient défendus par ses habitudes d'esprit. Elle avait vingt-deux ans ; elle avait reçu l'éducation confuse et uniforme que le siècle finissant imposait aux jeunes filles. Cette vérité si simple, que l'éducation doit s'approprier à la nuance des âmes, tardait encore à prévaloir. A chaque sentiment libre qui se dégageait de sa jeune vie, elle reconnaissait, à présent, la résistance d'une convention que les autres, avant elle, avaient subie et qui arrêtait ses expansions délicieusement irrésistibles.

Ce fut l'origine d'un état d'angoisse et d'irritabilité qui la laissa plus isolée dans le soupçon

que peut-être elle n'était pas faite comme les femmes de son âge. Elle se défia de cette tendance à ne s'en rapporter qu'aux impulsions qui lui naissaient en dehors de la coutume et du consentement passif. Elle séjourna plus intimement en elle-même, s'efforçant de maîtriser une indépendance qu'elle ne rencontrait pas autour d'elle, s'écoutant, malgré tout, penser et vivre selon une loi intérieure qui ne cédait pas à la contrainte.

Data vivait avec sa mère; elles avaient été riches autrefois; des revers ne leur avaient laissé qu'une sécurité précaire qui alarmait cette vieille dame un peu faible sur l'avenir de sa fille plutôt que sur le sien. Elle s'effraya de son esprit trop personnel, le jugeant incompatible avec la condition de leur existence qui les mettait toutes deux dans la dépendance de l'événement et par là les livrait à la merci du monde. Elle pensait avec l'esprit de l'ancienne société à laquelle elle se rattachait; ses idées lui venaient de sentiments qu'elle n'avait jamais songé à contrôler. Cependant, elle se sentait sans force devant l'âme libre de Data et seulement quelquefois

elle lui parlait insidieusement d'un de leurs parents, un homme mûr et riche qui les visitait et manifestait un penchant sérieux pour cette belle jeune fille. Mais justement c'était là un des points qui établissaient la différence de leurs esprits et du temps où chacune d'elles avait commencé à vivre. La mère de Data avait accepté de sa famille un homme plus âgé qu'elle. Elle n'avait pas éprouvé le besoin de l'aimer amoureusement pour lui rester attachée d'une affection qui n'avait pas varié. Data, au contraire, ne concevait le mariage que comme la libre cession d'une âme sous l'empire d'un sentiment absolu. Hors l'amour, elle jugeait avilissant le pacte qui remet aux mains de l'homme, comme une propriété mutuellement consentie, l'existence de la femme.

Sa pensée, à cet égard, était nettement arrêtée; Data aspirait à l'intégralité de sa vie personnelle. Cependant, elle raisonnait moins qu'elle ne subissait les secrètes et profondes persuasions de son être intime. Il lui paraissait qu'elle vivait déjà de l'âme d'un temps prochain. Sitôt qu'elle s'abandonnait franchement à sa nature, elle était heureuse; mais elle avait l'im-

pression d'un poids mort dans sa vie quand, au nom de la conformité sociale, elle tâchait de s'y soustraire.

La contradiction l'agita; elle soupçonna que la relativité du bonheur est en raison de l'abandon de la personnalité. A peine celle-ci apparaît, elle entre en lutte avec la loi de soumission moyennant laquelle la société octroie à l'individu l'immunité. Sa sensibilité s'exalta; ses fibres crièrent; sans avoir souffert encore de la vie, elle fut près de la révolte; et ensuite ce tourment s'unifia dans la force et la beauté de la jeunesse.

Data était une jeune fille joyeuse: les jeunes filles dont l'enfance a été préservée sont peut-être ce qu'il y a de plus près de la haute vie lumineuse des êtres. Data possédait les dons qui semblent devoir conjurer la destinée. Elle aimait le chant, le rire, les jeux; un sang actif et régulier jouait à sa peau brune; la statique du corps et de l'esprit s'harmonisait dans l'accord parfait de sa vie. Cette belle plante humaine se défendait par sa plénitude même contre la volupté. Le mal cérébral des races surmenées,

aux sens alanguis d'anémie ou trop durablement fouettés par les sensations acerbes de l'art, avait épargné ses nerfs naturellement pondérés. Déjà, d'ailleurs, l'on commençait à se remettre de la prodigieuse tension, inductive des pires névroses, où la société, abusée par le mensonge des rhéteurs, des musiciens et des mimes, avait souffert l'injure inutile des paradis artificiels.

Data lisait les poètes nouveaux, revenus à la religion de la vie et des forces. Ils lui parlaient d'elle-même et de l'héroïsme qui est l'axe du monde. Ils lui prédisaient l'humanité future et la venue d'un dieu qui serait l'homme lui-même. D'un immense élan de son âme, elle leur donnait raison de faire de la joie la condition même de l'existence des hommes. Et cette joie, elle la sentait en elle-même.

Peut-être, après tout, ce n'étaient là que des conjectures subtiles et lointaines. Elle restait troublée qu'il fût si difficile de ne dépendre que de sa volonté en rompant les mailles qui assujettissent à l'organisme social la créature personnelle. Elle percevait vaguement une immense et barbare conspiration autour des âmes plus

hautes qui espèrent se réaliser librement. Quelquefois elle eût voulu ressembler à toutes les femmes sur qui pèse légèrement la douleur de n'être que des ombres opprimées et machinales. Celles-là, du moins, goûtaient une quiétude doucement animale où se dissolvait le sens de la personnalité et qui les empêchait de regretter un meilleur bonheur. Mais de nouveau, après la petite défaillance, le beau sang libre parlait courageusement ; toutes ses puissances de vie proclamaient que le bonheur ne peut exister là où l'être n'est pas libre.

Data souvent pensait à l'amour ; elle y pensait librement et ne sentait pas la nécessité de le rattacher au mariage. Celui-ci ne venait au bout de ses idées que comme la codification négligeable d'un sentiment primordial et éternel, au-dessus de toutes les lois. L'amour lui apparaissait à lui seul une forme accomplie de la vie sans qu'il eût besoin d'une autre sanction que lui-même. Elle pensait à l'amour parce que son corps jeune et ardent désirait le baiser, et elle aspirait au sacrifice volontaire. Elle qui

éprouvait s'appartenir si puissamment qu'elle était, par moments, comme grisée de la beauté de son indépendance, elle subissait le vertige délicieux de se souhaiter soumise, par sa seule volonté, dans une réciproque et loyale vie des âmes infiniment unies. Cependant, elle n'aimait personne encore; elle n'avait ressenti, pour les jeunes hommes approchés au hasard des relations sociales, que l'attirance instinctive qui s'éveille chez les jeunes filles à l'âge du premier trouble. Des images l'avaient visitée; en songe, elle avait pressenti la mystérieuse et divine transpénétration amoureuse; et ensuite elle s'était retrouvée très purement ignorante, dans ce véniel tourment de sa chair.

Data ignorait donc l'amour et restait blessée du désir de le connaître. Un sens admirable l'avertissait que tout être humain a droit à l'amour; que l'amour, après la faim, est la nécessité la plus impérieuse dont souffre l'existence. De quelque manière qu'il soit obéi, il subsiste le rite sacré, commandé à l'universalité des créatures. L'ancienne notion catholique du péché n'exista plus; elle se sentit mise au monde pour

vivre l'intégralité de sa joie et de son amour. « Quand j'aimerai, pensait-elle, rien ne m'empêchera de me donner tout entière, parce que je me donnerai dans la conscience de ma volonté. Ensuite, il sera toujours temps de songer au reste. » Or, ce reste, c'était ce sacrement légal du mariage qui, pour les esprits encore enchaînés, allait devant l'amour même, en sorte que celui-ci, comme une petite barque vide et naufrageable, suivait les remous du solennel navire qui arborait les emblèmes de la moralité publique. Sa pensée s'achevait ainsi : « Si je dois être heureuse, je dois l'être par mon libre consentement. Si, au contraire, le bonheur m'est refusé, je ne veux pas davantage que des causes en dehors de moi puissent en décider. »

Data et sa mère s'en allèrent passer un été dans un pays de plaines et de bois. Elle y connut des sensations subtiles et vives dont le principe déjà était en elle. Il lui parut que sa propre nature s'extériorisait dans les forces heureuses de la grande nature qui l'enveloppait. Elle s'y aperçut en communication avec le miracle permanent de l'amour, d'où infiniment

naissaient les formes de la vie. Les fins de l'être physique et moral s'assimilent aux lois d'attirance et de transformation qui régissent les essences, à leur libre épanouissement dans le désir et le mystère des sélections. Elle-même n'était qu'un rythme accordé aux rythmes de l'organisme universel, avec des soifs pareilles de sacrifice, avec l'immense besoin instinctif de la caresse et de l'hymen. Ses sens, multipliés par la résonnance en elle de la beauté du monde, s'avérèrent les ministres ingénus et diligents de la fonction amoureuse que lui persuadaient les odeurs, les chaleurs exaltées ou languissantes de la terre, la signification secrète des formes et des couleurs. Elle conçut les rapports et les harmonies qui font de la créature le prolongement élu et conscient de la toute-puissance des forces naturelles.

Ce fut une crise délicieuse. Le vent caressait ses bras ; les aromes l'enivraient jusqu'à l'angoisse ; elle s'énamoura du frôlement des branches, du contact satiné des herbes ; et elle ne rougissait pas de se sentir devenir nuptiale à travers les larmes heureuses montées du fond

de sa vie. « Est-ce mal d'écouter la chose obscure qui nous vient de vibrer à l'unisson de la nature ? » songeait cette belle fille vierge.

Thamar était alors dans l'éclat le plus haut de sa gloire ; il y avait près de trois mois qu'il était rentré de son grand voyage d'exploration autour du monde. Ce héros tranquille, à travers mille périls, avait découvert de nouvelles lois cosmiques dont il tirait moins d'orgueil, disait-on, que de l'affection de sa petite chienne Mira : celle-ci l'avait suivi dans son périple ; il avait dû deux fois la vie à sa vigilance. Data l'admira.

Elle s'arrangea pour qu'il lui fût présenté, et, sitôt qu'elle lui eût parlé, elle en fit secrètement son idole. Elle ne se lassait pas de relire ses livres ; elle eût été heureuse de l'accompagner sous le déguisement d'un mousse dans ses voyages nouveaux. « Voilà celui que je veux aimer, se dit-elle. Je le conquerrai, s'il est possible, par ma libre volonté. Ainsi, je ne devrai qu'à moi-même le plus grand bonheur que puisse espérer une femme. »

Thamar avait la beauté des hommes qui se sont voués à une idée. Mais surtout il charmait

les femmes par une lumière triste des yeux où ses plus intimes amis redoutaient le signe d'une destinée trop tôt accomplie. Il parlait peu et ne recherchait pas les honneurs. Il fut flatté des sentiments qu'il inspirait à cette belle jeune fille; dans l'entraînement et la franchise de sa nature, elle ne songeait pas à les dissimuler. De son côté elle fut touchée de sa timidité; celle-ci allait jusqu'à la gaucherie quand elle lui exprimait son regret de n'être pas un homme pour se mêler à ses travaux. Et elle ne se lassait pas de s'émerveiller qu'il eût gardé dans la grandeur une âme simple d'enfant.

C'était pendant cet été que Data alla passer à la campagne avec sa mère. Thamar se reposait des patries lointaines dans la retraite qu'une amitié ancienne lui avait offerte. Ils habitaient à une petite distance l'un de l'autre. En traversant un bois, elle pouvait l'apercevoir, lisant ou notant ses souvenirs à l'orée d'une clairière qui prolongeait le parc de l'hospitalière demeure où il séjournait.

Leurs rencontres, d'abord, semblèrent dues au hasard ; mais bientôt elle trouva des raisons

pour le visiter moins mystérieusement. Elle voulut qu'il l'initiât lui-même aux clartés dont ses découvertes avaient illuminé les rapports de l'homme et de l'univers. Data détestait la feinte ; elle ignorait les hypocrisies et les détours du sentiment. Thamar vit la beauté nue de cette âme et presque en même temps il connut qu'elle s'était vouée à lui. Data ne se cachait pas des entretiens qu'elle arrivait chaque jour lui demander et qu'ils poursuivaient en se promenant ensemble dans la campagne. Elle avait la ferveur d'une néophyte et l'intrépidité d'une femme qui aime et veut être aimée. Quelquefois, il naissait des silences où ils étaient si près l'un de l'autre qu'il en gardait l'angoisse et qu'elle avait peur de ne plus pouvoir se reprendre à la vie.

Cependant, elle avait conservé toutes les rougeurs de la jeune fille ; aucune familiarité n'altérait la gravité attendrie des heures qu'ils passaient en conversant. Elle paraissait plutôt effrayée de la distance mentale qui les séparait, et lui parlait respectueusement comme à un maître, comme à un esprit élu planant dans la

lumière au-dessus d'elle. En le quittant, elle restait troublée d'une joie qui s'exaltait jusqu'aux larmes. Il lui semblait que, guidée par un dieu, elle avait pénétré aux secrets du monde, dans l'infini vivant.

Elle eut l'émoi des jeunes essences sous la palpitation ardente du soleil. Il devint pour son désir, dans sa beauté d'humanité supérieure, comme une des formes réalisées de l'univers. Et Thamar, blessé en sa force vierge, presque ignorant de la Femme, croyait avoir vu apparaître, parmi les pléiades des grandes nuits du pôle, l'espoir d'un visage qui lui ressemblait.

Il arriva que Thamar à son tour traversa le bois pour aller au-devant de Data. Elle remarqua qu'il était prudent : elle voulut croire seulement à sa sauvagerie, et il retardait le moment où il lui serait permis de la voir chez sa mère. Thamar aimait Data, mais n'osait encore le lui dire. Il fit la moitié du chemin à travers le bois ; elle vint au-devant de lui ; et ils prirent l'habitude de gagner ainsi la maison où sa mère et elle habitaient. Elle ne disait rien qui ressemblât à une

volonté ; celle-ci émanait de son esprit personnel et de sa conscience libre ; Thamar, très brave dans l'action, mais d'un cœur malhabile, s'étonnait de subir son pouvoir et y cédait comme à un magnétisme. Il lui apporta des fleurs ; elle s'appuyait à son bras ; ils eurent le vertige de se sentir l'un à l'autre sans défense, dans la solitude du bel été. Quand il essaya de se reprendre, l'aveu adorable avait été échangé, ils s'appartenaient déjà. Des heures ingénues les unirent à leur gré dans le parc ami, dans le secret du bois profond. Ils rapportèrent à la nature la joie de s'être librement épousés, dans l'élan magnifique de leurs âmes. Data était orgueilleuse de son sacrifice volontaire ; elle s'était attesté ainsi la pleine disposition de sa personne physique et morale. En la transmettant à l'homme élu, elle avait fait un acte conscient plus précieux que l'estime du monde. Elle s'estima bien mieux de se sentir au-dessus de la triste conformité sociale.

Cependant, Thamar quelquefois évoquait la nécessité du mystère, il redoutait la médisance ; il eut la faiblesse de lui parler des ménagements

que leur commandait leur situation. Ce fut la première souffrance. Elle le vit égoïste et pusillanime devant son courage à elle-même, le don de sa vie en une fois résignée, la volonté de s'égaler à sa conception de l'amour. « Non, mon cher amant, lui répondit-elle, je ne serai ni lâche ni clandestine. Dès le premier instant que je me donnai à toi, j'ai accepté toutes les conséquences de ce qui ne peut être une erreur que pour les femmes qui n'aiment pas comme moi. Je suis glorieuse de tout le mal qui peut m'être reproché : il m'a mis plus près de la vérité et de l'amour. Je n'éprouverais de honte que si, m'appartenant, je n'avais disposé de moi qu'à travers des considérations étrangères à l'amour. »

Data avoua à sa mère qu'elle aimait Thamar; mais, dans le même temps, la vieille dame fut informée qu'ils méprisaient les plus élémentaires convenances. La douleur abrégea ses jours; elle mourut de toutes les larmes qu'elle cachait à sa fille et qui lui brûlèrent le cœur. Data en ressentit une affliction immense; sa compagne admirable était la première victime de cette âme person-

nelle qui lui semblait la condition même de vivre. Elle lui demanda secrètement pardon de la peine dont elle avait été la cause et accepta de mourir elle-même s'il lui fallait ainsi expier le bonheur d'être à son tour malheureuse par sa volonté.

Thamar regagna la ville et elle l'y suivit. Elle vit ses anciens amis se détacher d'elle ; il crut apercevoir dans les regards des siens le blâme de s'être compromis dans un attachement irrégulier. Thamar, qui ne semblait avoir approché la barbarie des peuples vierges que pour mieux se rattacher aux préjugés des civilisés, ne pouvait comprendre la haute indépendance de ce fier esprit. Il la sentit perdue par leur faute à tous deux : il ne vit que l'illégalité d'un sentiment qu'elle avait cru plus légal que la loi même et si haut qu'elle n'en devait compte qu'à Dieu. Il aspira donc à cette conformité sociale qu'elle répudiait, et comme il possédait la notion courante de l'honnêteté, il commit la lâcheté tranquille de lui offrir de racheter ses torts. Data fut blessée dans la pureté de son sacrifice, dans son grand bonheur d'amour où elle avait espéré

pour la vie s'égaler à sa seule volonté, l'un et l'autre libres dans un attachement fort comme la mort. Le mariage, le pacte qui, au nom de la fragilité des cœurs, rive ensemble deux existences, lui apparaissait, comparé à ce sacrement de l'amour, l'unique déchéance. Elle éprouva la douleur de n'estimer plus l'homme qui mettait l'estime du monde au-dessus de la joie altière de ne s'être dus qu'à soi-même.

Elle lui répondit par la grande parole éternelle qui est tout le cœur de la femme : « Je voudrais ne t'avoir rien donné pour te le donner encore. De nous deux, c'est encore moi la plus comblée, puisque je t'ai aimé sans te rien demander en échange de mon amour. Ne t'en prends donc qu'à moi seule de tout ce qui est arrivé, puisque cela, je l'ai voulu de toute mon âme avant que tu l'aies voulu à ton tour. O mon cher Thamar, aimons-nous jusqu'au bout de notre amour sans nous demander si quelque chose peut valoir mieux que cet amour. Tant que nous serons libres, nous resterons deux créatures élues au-dessus de toutes les autres. »

Data n'eut plus sa foi profonde en Thamar;

elle l'aimait et le méprisait; elle le méprisait et elle l'admirait. Elle n'était plus heureuse, seulement elle s'efforçait de croire encore à son bonheur. Aucune femme n'apporta une ardeur de sacrifice plus grande à se persuader que ce bonheur répondait à la plénitude de son adoration. Elle ne pouvait douetr de l'amour de celui qu'elle avait choisi librement, et elle ne doutait pas encore du sien : cependant ce Thamar qu'elle appelait du nom d'époux, se reprochait de n'avoir consenti qu'au nom d'amant.

« Data, aux yeux du monde, ne sera jamais que ma maîtresse, pensait-il, et puis-je affirmer moi-même que pour mon propre amour elle soit autre chose? » Il souffrait de ne pouvoir l'aimer à travers une meilleure pensée, et à la fois il était sûr qu'aucune femme n'aurait pu être aimée avec plus de religion. Pourtant, Thamar ne l'aimait qu'à travers le regret étroit des convenances outragées; son âme n'avait pas grandi auprès du renoncement éperdu qui fut la grandeur de Data.

Il réitéra ses instances : il espéra qu'elle cèderait enfin à son désir d'une union régulière.

Mais déjà elle avait commencé de raisonner avec son bonheur; elle reconnut bientôt qu'elle avait cessé d'aimer Thamar et qu'elle ne gardait son culte qu'à l'homme qu'elle avait espéré rencontrer en lui, supérieur à tous les autres hommes. Il arriva ainsi qu'au moment où Thamar prit dans son amour la force de se souhaiter lié à elle par des liens indissolubles, elle sentit se détacher ceux qui la liaient à lui. Data était incapable de mensonge; elle acceptait tous les sacrifices qui s'accordaient avec la loyauté de son amour; elle ne pouvait consentir au sacrifice de cette loyauté. Elle révéla ici une suprême fois toute la vérité admirable qui était en elle. Elle ne regrettait pas le passé; elle s'aimait de s'être immolée dans la spontanéité de sa ferveur vierge; et cette foi, qui n'était plus qu'un souvenir, ne la laissait qu'à demi malheureuse.

Elle lui dit un jour : « J'ai mis mon orgueil et mon honneur à me donner librement à toi, parce qu'ainsi je me conformais à la beauté profonde de la Vie. Celle-ci n'est belle que si elle est vécue dans sa sincérité, selon les buts qui lui furent assignés. La femme qui veut se défendre

de suivre l'époux de son choix outrage la nature et la conscience autant que celle qui, après avoir cessé de l'aimer, se résigne à lui témoigner les apparences de l'ancien amour. Et il n'y a pas plus d'hypocrisie à accepter de la destinée un homme qu'on n'aime pas qu'à conserver à celui qu'on n'aime plus une existence qui, secrètement, s'en est détachée. Souffre donc que je m'en aille comme je suis venue, librement. C'est la beauté des unions comme la nôtre qu'elles ne s'accommodent point des lâchetés qui enlaidissent les autres. Elles ne font qu'annoncer un temps où tous les hommes se refuseront à bafouer l'amour dans un simulacre qui en dénature la beauté divine, c'est-à-dire l'amour pour soi-même, sans autre loi que la durée même de l'amour. Tu n'as pas compris que le nôtre ne pouvait vivre que de sa liberté, et maintenant tes baisers m'ont appris une pudeur que j'ignorais. Ne m'en veuille pas de te reprendre ma vie comme je te la donnai. »

Rien ne put ébranler Data; elle se conforma à sa vérité intérieure avec la même indépendance qu'elle s'était refusée à se conformer au men-

songe social. Thamar quitta l'Europe et elle resta longtemps très belle avec cette splendeur silencieuse du visage qui est l'allégorie des âmes éternisées dans leur beauté intime. Data n'aima plus aucun homme.

# LA BONNE JOURNÉE

# LA BONNE JOURNÉE

*A Mme Emile Claus.*

Dans le ciel frais, par-dessus la grande prairie blonde, se lève le jour, et un commencement de réveil presque aussitôt bruit au cœur de la maison. Les pas de Mietje, la petite servante, doucement descendent l'escalier. On entend ouvrir les volets du côté du jardin. Bientôt la cheminée ronfle dans la cuisine aux carreaux bleus : les fèves de café craquètent au grincement du moulin, et une odeur chaude, un arome pénétrant s'insinue.

La vie à petites rumeurs lentes, continues, monte. Quelqu'un dans le couloir ouvre une porte, et tout à coup les chiens joyeusement jappent et gambadent. C'est que le maître, à son tour, est descendu : le soleil, en clignant de l'œil

à travers les contrevents, lui a fait signe ; et il va tirer les verrous de l'atelier, du grand atelier pampré de vignes où, dans la pénombre, il sent bon l'huile et la râclure des palettes. Le balsamique efflux des paysages lavés de rosée se mêle aux humides saturations d'essence demeurées dans l'embu des toiles.

La campagne à grandes vagues parfumées alors pénètre dans les baies, emplit les chambres de l'émanation des flouves, de l'odeur tiède et musquée de la rivière. Toute la maison semble un bouquet qui, dans l'heure fraîche, palpite et se volatilise au vent léger des rideaux, devant les grands horizons vermeils. Et les arbres imperceptiblement agitent leurs feuilles comme les mains d'une foule et font une ombre sur une petite fenêtre qui seule reste encore fermée. La maison est bien connue de ceux qui passent sur la route. Avec ses fenêtres basses aux claires glaces comme des hublots, elle a l'air d'un bateau échoué au bord de l'eau, dans la plaine verte des Flandres. On l'appelle « Zonneschyn » (rayon de soleil). Oui, c'est bien là une maison de soleil.

Le peintre, un homme sec et nerveux, la peau saurée d'air salin, une courte pipe au bec, à présent bat de ses sabots le sentier bordé de hautes fleurs d'or qui va au verger. Il installe sa toile, une toile large, sonore, où une vache blanche, aux pis roses, paît l'herbe arcenciellée d'aiguail, dans la clarté de ce matin d'août. La vache soigneusement fut choisie parmi les plus belles du pays : la voici qui à petits pas lourds, en balançant ses fanons, franchit la clôture et pénètre sous les arbres du verger. Elle a la beauté fraîche d'une jeune paysanne. Son œil limpide mire le frisson vaporeux des eaux proches et l'or onduleux des feuillages. L'ombre, finement, met un surplis lilas aux soies lamées d'argent de sa robe pareille à une robe de mariée.

L'effet est là! Sous la cloche de paille, les yeux du peintre verluisent rapides, concentrés, impérieux, baignés de songe. Il s'éloigne, il se rapproche; tout son être vibre dans l'exaltation du prodige; sa main, sur la vaste toile qui bourdonne comme un tambour, précipite les touches. Et à mesure le prisme se recompose, les rares et chauds joyaux, les bluettes brisées et dan-

santes dans le poudroiement d'ambre rose où se meut la belle vache lumineuse. Elle semble lavée d'azur et d'aurore; le ciel cérulé bleuit ses cornes; une clarté verte satine son flanc; et ses mamelles sont de grandes fleurs d'une pâleur carminée dans les reflets de l'ombre.

Un poème de soleil, une page des matins innocents du monde se lève de cette bucolique d'un verger où il passe des vols d'abeilles. Et à présent, par-dessus la haie, épie un aimable visage de jeune femme : la petite fenêtre là-bas, sous le frisson du rideau d'ombre, s'est ouverte. Moi aussi, venu au verger, dans les gramens mouillés, je regarde, en fumant ma pipe, trembler la toile sous les coups du pinceau comme un tourbillon de grosses mouches enflammées.

Soudain l'œil du peintre bornoie avec inquiétude vers la coulée de soleil : l'heure jeune déjà mûrit pour l'ardente moisson du midi, et l'effet a changé, dans la vibration plus haute. Il faut cesser, courir ailleurs. La belle vache aux pas d'argent doucement repasse la clôture. Et dans les mélisses et les serpolets foulés il renaît de tendres cœurs de fleurs. La dame s'est enfoncée

aux circuits du jardin : je vois onduler son chapeau noué de tulle blanc par-dessus les touffes de phlox, de coquelourdes et d'hortensias ; et elle porte une corbeille au bras ; elle cueille la fraise pour le repas du midi. L'harmonie de la maison s'accomplit dans l'humble geste gracieux qui s'abaisse vers les fruits parfumés du matin.

Maintenant le maître, sa boîte aux reins, pénètre, de l'autre côté de la route, aux champs où la faucille, par larges gerbes rousses, abat le seigle barbelé. Il a la même fièvre tranquille ; ses narines battent au parfum chaud des sèves odorant le pain futur. Et comme au matin, c'est le fugitif effet d'une minute du jour, l'accord des chaumes mûrs avec l'éther dans la symphonie des hautes joies de la genèse qu'avec des yeux clairs, éveillés aux décompositions subtiles du ton, il s'efforce de saisir. Des roses tendres s'effeuillent ; l'ombre palpite d'une fraîcheur lilas ; le ciel fluide, diaphane, vibre avec un long frisson d'or. Un nuage de pastel semble s'effumer de la terre. Mais fini encore une fois l'effet ! La lumière a bougé.

Alors, c'est la courte accalmie de la meri-

dienne, la trêve autour de la table où parfume la soupe aux herbes, où grésillonne, comme un chant de cigale, le rire de la jeune femme. La grande savane, lignée de peupliers, trépide au soleil dans le cadre de la large fenêtre. Quelquefois, au fil de la Lys, entre les rives fleuries d'eupatoires et de spirées, passe une péniche gonflant sa voile au vent tandis que près du gouvernail, la batelière doucement pousse un berceau en chantant une chanson lente et tendre. Le rêve de la terre est demeuré dans les yeux. Une lassitude délicieuse énerve l'entretien. Au bord de l'eau, sous le haut châtaignier, fume l'arome du café. On va goûter une heure de songe et de somnolence dans le bercement des hamacs, une heure où nul bruit n'arrive plus de la maison, où les toiles aussi dorment au chevalet comme le midi des campagnes, où cependant quelqu'un, à travers un clignotement de paupières, dit :

— Il fait Dieu comme si c'était dimanche.

Dans les dormants de l'air, des ouates légères, des plumes de cygne ondulent à la dérive, comme soufflées par une bouche invisible. Le

châtaignier au dôme en fleur, mollement meut ses masses d'or et d'argent, comme des paquets velus de chenilles.

Alerte ! Alerte ! Branle-bas ! L'après-midi s'incline. Dans une heure de nouveau viendra l'effet. Comme au matin le soleil cligne de l'œil et fait signe. Le coucou de bois glisse sur sa planchette, tire sa révérence et pousse quatre hoquets sonores. La maison s'est réveillée, l'atelier résonne de pas pressés. Brandie par des poings nerveux, une toile plus grande que toutes les autres, vaste comme un pan de champ, traverse les hautes touffes des eupatoires et des tanaisies, du côté de la rivière. On démarre : le bachot à la rame remorque une allège sur laquelle, solidement fixée par un appareil de perches et de cordages, tout à l'heure se hissera l'œuvre, comme on cargue une voilure. L'eau file sous les coques, s'élargit en éventail dans le sillage, semble fourmiller d'un vibrionnement de petites mouches. Le haut ciel fluide se fluidifie encore aux miroirs de la rivière. Et puis, c'est là-bas, au coude de la Lys, dans un silence bleu de torves pommiers, l'ombre moirée

d'un dormoir. L'ancre est jetée. Et drisse! drisse! La toile monte, se carre, dépassant le bordage, reflétée en longs vermicelles d'or jusqu'au fond de la nappe couleur bronze clair.

Voici l'heure du passage des vaches. Elles quittent la grande prairie, descendent en cornant la berge, traversent la rivière avec de profonds souffles caverneux. A l'occident, le soleil attise ses ors roux; il pleut dans l'espace des pétales de roses, des cœurs d'hortensias, des flocons de nuées blondes et mauves. La nage puissante du troupeau fend le courant vermeil, sille sous l'avalanche fleurie, tous les mufles tendus, les cornes luisantes comme des segments de lune. Debout dans l'allège, les muscles et l'âme bandés, le peintre maintenant martelle le champ de la toile. Elle s'anime, tressaille d'une vie mystérieuse qui l'associe à la palpitation des lumières, aux premiers frissons du soir glissant sur la rivière.

L'une après l'autre, les énormes croupes émergent comme des îlots en bouquets de taches isabelle, améthyste, rose crevette, lie de vin, céladon. Un fleuve d'or et de lait ruisselle des

flancs ocellés; tout le paysage chatoie de vermillon et d'azur; et les bêtes, un peu de temps, demeurent là, près de la rive, tatouées de clair crépuscule, humant les bromes et lappant l'eau. Plus qu'un instant! et la brosse vole, plaque les dernières touches; la main du peintre tourbillonne comme ses yeux. Quand repartira le bachot, couché sur l'étambot, il grillera la bonne pipe du repos mérité, gardant en ses prunelles mi-closes la grâce émerveillée d'une vision des âges.

— Hô! — ô! module d'une voix d'appel et d'accueil l'aimable jeune femme.

Pour elle non plus l'après-midi ne fut perdue. Elle a présidé aux cueillettes de salade; elle a émondé les rosiers. Le parterre, grâce à son art, combine l'accord harmonieux d'une palette. Et à présent, dans le soir ambré de la chambre, par-dessus la nappe glacée d'empois, la clarté rose de la lampe brûle. A table! L'abeille a fait sa moisson de miel et de cire; la fleur a donné son parfum; l'homme et la terre ont accompli le quotidien devoir. C'est la fin d'un jour de travail et de bonne conscience. Le pain rompu

entre les doigts émane en odeur de blé mûr, et sur les bouches fleurit l'œillet du rire. Tout à l'heure, en bande, on s'en ira voir se lever la lune par-dessus les moyettes, enlacées comme des danses ivres d'amants. Une cloche d'église, au loin, tintera le couvre-feu. Il passera le frôlement doux du vespertilion. Et à la limite d'un champ, dans la bonté auguste du soir, le bœuf ami achève le dernier rais d'un labour. Quelqu'un, comme tout à l'heure, dira :

— Il fait Dieu. On dirait un soir de dimanche.

GIM

## GIM

Ce fut vers la douzième année de sa vie, autant qu'en l'absence d'un état civil il est permis de le conjecturer, que Gim leur apporta son petit cœur rouge, son cœur d'animal noir. Des factoreries congolaises on expédiait quelquefois ainsi des joujoux vivants pris dans les razzias, sous prétexte de les faire participer aux bienfaits de la civilisation, mais plus plausiblement pour rehausser la domesticité de quelques ménages privilégiés. Chez les Humpfrey, Gim fut d'abord un bibelot rare, une fleur de chair exotique, une chose entre le singe et l'homme : on ne s'occupait pas de savoir s'il avait une âme. Et probablement, dans ce petit front déprimé, dans cette boîte crânienne sonore comme une noix de coco vidée, la notion du bonheur fut égale au

plaisir qu'il répandait dans la maison. Gim ignorait son âme comme l'ignoraient les autres autour de lui; il faisait les gestes d'un automate; on s'amusait beaucoup de son rire lippu comme une mangue éclatée.

Ady Humpfrey, cette jeune femme un peu frêle et ennuyée, le fit habiller d'un complet quadrillé, et par les soins d'une vieille dame, professeur de langues, il commença d'utiliser raisonnablement un certain nombre de vocables français et anglais. Humpfrey, lui, l'envoyait promener ses chiens au bois deux fois par jour. Cependant il était plus spécialement l'amusement personnel d'Ady: elle l'employait à des courses chez les fournisseurs; elle se faisait servir à table par ses fines mains de soie, à reflets violets, ou bien dans ses heures lasses, elle lui disait: « Danse, Gim! » et il mimait, avec des cris gutturaux, les danses de guerre de là-bas.

En réalité, il ne témoignait pas une grande soumission envers Humpfrey. Néanmoins il prenait un plaisir charmé à cirer ses bottes pendant des heures. Il n'avait jamais fini de leur

donner le poli d'un métal ou d'un marbre précieux. C'était le seul lien apparent qui l'attachât à cet homme rude.

Gim révéla plutôt une intelligence paresseuse; les idées ne se nouaient pas entre ses tempes. Ses grosses prunelles vitreuses tournoyaient dans le jaune des sclérotiques comme des mouches sur la crème et exprimaient l'étonnement perpétuel de ne pas comprendre. Ady, à la longue, fut donc convaincue de sa stupidité. Sa substance grise, une seconde, s'électrisait au magnétisme des choses; mais, tout de suite, les idées, comme un collier rompu, s'égrenaient dans le vide; et elle l'aimait d'un dédain amical à l'égal d'un grand dogue camus et doux. Gim, cependant, avait une malice à lui, une malice gentille et même spirituelle, pour se faire pardonner ses fautes.

Il était rusé et sournois, comme les êtres élémentaires qui ont besoin de se défendre contre des forces extérieures. Jamais on ne sut qui avait cassé l'une des grandes vitres de la véranda. Gim avait mis une pierre sur le tapis; il se vérifia que, jetée du dehors, elle n'eût pu

tomber en cet endroit. Quelquefois, aussi, les cigares disparaissaient, ou bien un flacon de cognac se vidait; Gim manifestait une surprise candide. On le surprit, un jour, dans la cuisine, mangeant à pleine bouche de la cassonade, les joues jusqu'aux yeux barbouillées et poisseuses; et cette fois encore il nia avec un petit rire d'enfant effronté. Puis, un des domestiques trouva dans le sommier du lit de Gim une livre de chocolat, une brosse à dents, trois pains de savon, une terrine de foie gras entamée, des effilochures de soie, une boîte de sardines vide et un pot de cirage. Humpfrey leva la main, mais Ady se mit à rire, et il riait à côté d'elle, d'un rire ouaté comme le froufrou d'un vol de chauve-souris.

Un fond d'indépendance lui était demeuré de sa libre enfance dans la brousse; il se révoltait contre les molestations sournoises des gens de l'office. Dans la symétrie de son cerveau borné se dénonça ainsi le sens des nuances de la hiérarchie. Il ne se montrait vraiment docile que pour sa maîtresse Ady. Elle le gifla une fois et il la regarda sans crier, la mine humble et triste,

un peu de stupeur dans ses yeux en boule, avec la main marquée, en un petit tatouage pâle, sur le noir plombagineux de sa face. Quand la nerveuse colère de la dame moussait, il se touchait du doigt la joue, d'un air de reproche comique qui l'adoucissait. En riant, elle caressait alors, sous ses laines chaudes et crespelées, la frêle arête de sa nuque. Sa main glissait, appuyait, frappait doucement et puis plus fort avec la joie secrète, l'obscur désir traître de lui faire mal comme aussi on le fait avec un chat pour l'irriter. Gim était toujours pour elle une petite bête amusante, venue d'un pays où cessait l'humanité générale, où la distinction entre l'homme et le singe était si peu sensible qu'il valait autant n'en point parler. « Danse, Gim ! » Et cette bonne bête d'âme-enfant sautait, battait des gigues comme les faux nègres des pantomimes, en roulant ses yeux d'émail bleu et en retroussant, sur des cris inarticulés, sur des grognements de mangeurs de lapins vivants, ses épaisses babines violâtres. Cette sauvagerie de petit faune faisait rêver délicieusement Ady.

Cependant Gim, avec le temps, sut saluer en

jetant son corps en avant, comme s'il courait après sa tête, et il disait avec une drôlerie polie aux personnes qui lui parlaient : « Moussié ! Mémé... » C'était la meilleure part de son éducation. Tout le reste en lui demeurait assez sommaire ; le petit nègre avait bon teint et ne semblait pas près de blanchir sous le savon de la coutume européenne.

Avec cela des goûts puérils, l'amour des objets reluisants, métaux et miroirs, l'amour aussi des parfums. Humpfrey avait beau serrer ses cosmétiques, il y avait toujours un bâton de white rose qui s'écrasait le long de la raie séparant ses bourres crépues. Ady, d'une moue étrange, insinuait qu'il avait une odeur à lui, un suint de laine et de brai, comme un mouton qui serait conduit par un ouvrier d'usine. Quelquefois elle lui vidait dans les habits un flacon de peau d'Espagne. Gim prit goût à l'odeur, et secrètement il s'ondoyait la peau d'eaux parfumées. Il manifesta aussi une tendance à s'oindre les lèvres de pâte de cerise et à s'enfariner le visage de poudre à la Maréchale. A plusieurs reprises, elle le surprit devant la glace de son cabinet de toilette,

se tamponnant les joues avec le cygne dans un fin nuage clair qui lui saupoudrait la tête et les mains comme un meunier d'opéra-comique. C'était bien là le petit sauvage des huttes, amusé d'artifices, le jeune primitif des races vouées à l'extermination dans ses approches avec l'homme blanc, le vrai conquérant de la terre.

On lui avait acheté une poupée avec laquelle il joua un peu de temps et qu'il finit par casser comme un petit homme d'Europe, pris, lui aussi, du général besoin de connaître ce qu'il y avait au fond de l'amour d'une poupée. Il ne savait pas qu'il n'était lui-même qu'une poupée aux mains légères et cruelles de cette délicieuse M^me^ Humpfrey. Maintenant, quand il se sentait en faute, Gim montait aux arbres du parc et y restait tapi dans la cachette des feuilles. Il n'en descendait qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne serait pas battu. Cette demeure verte lui devint une chère habitude; en tablier de toile grise, ce tablier qui lui donnait l'air d'un marmiton du diable, son plumeau sous le bras, il se hissait jusqu'aux hautes branches, dormait là de pleins sommeils, bercé au roulis de l'arbre, amoureux

de soleil et de vent. Ce vent des pays tempérés, avec ses odeurs de sèves inconnues, son arome de fleurs sucrées, avait été pour lui dans le commencement un sujet d'étonnement et de plaisir. Du même geste dont il goûtait aux confitures, il le dégustait sur son doigt mouillé, lui découvrait, avec son sens subtil de petit sylvain, une saveur qui n'était plus celle de sa patrie natale. On remarqua que, le temps venu de l'automne, il témoigna une prédilection marquée pour les arbres du verger, riches en fruits. Il chapardait les poires et les pommes avec le même entrain qu'il chipait les terrines de foie gras, les pots de cirage et les pains de savon.

Gim ne pouvait comprendre que, dans les pays où il y avait trop de tout, tout ne fût pas à tout le monde comme dans la savane et la forêt. On trouvait toujours ses poches bourrées de quelque chose qui changeait la ligne de sa silhouette et l'exagérait dans un sens ou dans l'autre. Cependant, le nouvel état social dans lequel il s'était enrôlé ne tarda pas à altérer cette simple et rudimentaire conception communiste. Il manifesta la nette intention d'utiliser à son

profit la notion de la propriété le jour où, s'étant vu dérober par un petit mendigo un paquet de galettes que lui-même avait volé et qu'il avait déposé sur le bord d'un trottoir pendant l'instant où il rehaussait d'un coup de mouchoir le vernis de ses bottines, il le pelauda si bien que le gosse en fut à demi éborgné. Cela fit une grosse affaire. Humpfrey lui china la peau de cinglures de cravache qui marquèrent en blanc sur le tissu couleur gutta-percha de sa peau et le lignèrent comme les cordes d'une baudruche d'aérostat. Il en resta à Gim une peur horrible de Humpfrey, et tout au fond de sa petite âme noire, la rancune aux yeux torves, aux oreilles basses du chien battu.

Comme tous les autres venus de là-bas avec des âmes mi-humaines, mi-animales, il avait eu d'abord confiance dans l'homme blanc, le redoutable et légendaire roi pâle qui avançait, un dieu d'or dans les mains, bien que ce même homme blanc eût massacré sa tribu. Doucement il s'était laissé apprivoiser dans sa gourmandise, son goût des mets sucrés, le désir ingénu des caresses. Et maintenant le maître cruel le battait comme s'il était dans sa destinée de roi

des races de ne pouvoir conquérir que par la force, faisant reculer le frère de couleur comme à mesure s'étaient reculées les tranquilles espèces animales, le doux castor et le tendre kangourou. Ady, elle aussi parfois, excitée par ses nerfs, frappait Gim dans le plein de son masque camus; mais ce n'était pas le même mal; une petite main repentante, d'ailleurs, presque aussitôt oignait de frictions amicales l'enflure. Comme généralement cela se terminait par le don d'un cornet de pralines, Gim, au fond, n'était pas fâché d'être un peu battu par Ady. Il n'est pas prouvé, après tout, disait Humpfrey, que le tégument coriace du nègre soit perméable à la douleur. D'autres encore l'avaient pensé, et seulement Gim, là-dessus, ne pensait pas comme tout le monde.

Sa poltronnerie de nature s'accrut; il redouta l'homme blanc comme il redoutait le tonnerre; et à présent, secrètement, avec sa face de pierrot noir toujours tremblant au moindre bruit insolite dans la maison, il portait sur lui, en souvenir des gris-gris dont, susperstitieusement, les siens se protégeaient contre les esprits, d'é-

tranges enfilées de petits cailloux, d'os de lapins et de grossières figurines de bois qu'il taillait lui-même au couteau. Le pis, c'est que les domestiques, encouragés par la rudesse de Humpfrey dans leur haine instinctive de race supérieure pour la peau d'ébène, comme les anciens molosses chasseurs de nègres, s'ingéniaient envers Gim à de constants et parfois douloureux sévices. Alors le primitif, le petit fauve combatif des silves se réveillait. Il se jetait sur eux et, à larges dentées, avec des crissements de jeune singe, il les mordait jusqu'au sang.

Gim, cependant, n'était pas méchant : il avait plutôt la soumission enjouée d'une bonne bête de plaisir. Le fond de sa nature était un penchant vif à la joie, à toute la joie résultant pour un élémentaire comme lui de l'amusement de rire et de danser en chantant et faisant des grimaces. Gim tout seul ne cessait pas de rire avec l'éclair blanc de ses ivoires entre ses lèvres juteuses et gonflées de grosse figue, et ce rire avait le tintement saccadé et roulant d'un grelot lourd. Gim riait de son ombre, toupillant sur lui-même et courant après

cette ombre, comme un jeune chat tourne après sa queue. Gim riait d'ouvrir à contre-soleil, dans l'afflux vermeil des rayons, les doigts noirs de sa main qui, sous la clarté méridienne, semblait plus noire encore. Gim orgueilleusement riait du plaisir de s'admirer dans les miroirs, s'offrant à lui-même le régal du déroulement successif de ses profils, les paupières mi-closes et jouisseuses dans le frémissement heureux du cuir des joues.

Gim, assurément, se trouvait très beau dans l'empois, à son gré jamais assez zinguant, de son haut col blanc qui lui tranchait la tête comme du luisant d'un coup de cimeterre. Il n'avait jamais fini de tirer la blancheur raide de ses manchettes jusqu'à ses ongles finement bleus. Cette fraîcheur heureuse du blanc hypnotisait sa rétine vierge habituée aux lumières crues et plates de la savane, inhabile à réfléchir le nuancement du prisme. Et quand ce n'était pas dans les miroirs, c'était dans les tessons de verre, les couvercles de boîtes à sardines, dans ses boutons de manchettes en simili-or et jusque dans le vernis de ses bottines qu'il savourait l'orgueil de s'ap-

paraître transfiguré, comme si son mufle de moricaud, aux mobiles reflets du démesuré col blanc, eût définitivement acquis la blancheur grasse d'un visage européen.

La vanité de Gim avait la beauté d'un culte : en se mirant aux surfaces brillantes, il semblait se contempler à travers un mystère religieux, splendide comme une idole. Depuis un peu de temps, il dissimulait en ses poches un bouchon de carafe dont les facettes, en le répercutant plus nombreusement, propageaient une quantité de petits Gim à cols de zinc, multipliaient son plaisir d'être à lui seul tout ce peuple de petits nègres blancs. O Gim ! Gim ! en pleine foule, parmi la circulation des rues, tu extrayais ton bouchon de carafe, tu le tenais entre tes mains gantées de patte-de-canard ou simplement couvertes jusqu'aux ongles de la blancheur de tes manchettes, et tu restais là, plein de prévenances pour toi-même, souriant aux femmes, à ton museau camard, à tes gros yeux d'émail, t'adonisant en ce cristal coulé qui, sans doute, t'apparaissait la fin dernière des civilisations !

Oui, c'était surtout dans la rue qu'il fallait voir Gim, Gim écrasant sous ses pieds de jeune éléphant le craquement des semelles de ses bottines de cuir claqué, Gim coiffé d'un minuscule chapeau melon incliné en travers de l'ébouriffement de ses laines comme les cadenettes d'une toison de caniche, Gim se dandinant du tortillement léger des gens de sa race, la tête haute par-dessus le bombement du torse, le seul Gim aux doigts bagués d'anneaux de rideaux et solennel comme un jeune mage chargé des myrrhes et des onguents de l'Orient. Humpfrey, un jour, avait mouliné du rotin par-dessus cette caricature, en jurant qu'il le renverrait à son pays de nègres s'il continuait à discréditer par de telles fanfaronnades la maison. Mais toujours Ady riait à la vue du navrement comique de Gim ainsi houspillé, et Gim aussi, encouragé par ce joli rire des lèvres roses, de nouveau repartait par les rues avec ses bagues ridicules et l'extraordinaire majesté de son dandinement.

Et puis Gim avait le don de l'imitation. Comme le singe, tout ce qu'il voyait faire aux autres, il le faisait. En exagérant jusqu'à la bouffonne-

rie l'allure et le geste d'un gommeux, il ne croyait pas différer des plus distingués échantillons de la civilisation blanche. Gim, en toutes choses, apparaissait un reflet et manquait de personnalité. Personne ne savait s'il avait une âme, et lui-même ne le savait pas plus que les autres. S'il eût continué à vivre là-bas dans la forêt, peut-être, avec la souplesse fuselée et agile de son torse, eût-il été le beau jeune homme noir aimé des petites guenons de la tribu, l'ardent et fringant guerrier dansant la danse du scalp avec des bonds hauts de dix pieds. Mais ici, le sens de la mesure déplorablement lui échappait. Ce fut un spectacle parfaitement comique de le voir, avec des grimaces efféminées devant les miroirs, jouer d'un éventail de papier, comme de son large éventail de plumes noires si joliment jouait Ady quand, Humpfrey parti, elle restait seule le soir sous les bougies avec Ralph Dunbar, ce complémentaire de la firme sociale Humpfrey, Dunbar and C°, commissionnaires en douane, l'une des plus riches firmes de la ville. Gim, friand de nourritures délicates, commençait à s'empâter d'une graisse qui, peu à

peu, ouata la sèche et nerveuse découpure de sa silhouette.

Ady agissait vraiment envers Gim comme s'il eût été incapable d'avoir une âme, comme si dans la maison il eût été une chose négligeable, entre la bête et l'homme. Dans ses jours moroses, elle le prenait contre elle, sur la palpitation souffrante de son corsage, presque sur le satin frémissant de ce qui s'apercevait de sa délicieuse gorge sous le nuage des mousselines. Elle le serrait ainsi dans la prison dolente de ses bras, comme un animal ami à qui une jolie femme aux idées un peu en déroute confie ses peines. « Mon pauvre Gim, si tu savais! » Ou bien: « Ah! pauvre bon Gim! bon cœur de chien! tu es bien heureux, toi qui ne penses qu'à manger et à dormir! » Et tandis que, de sa main blanche où jouaient les fines pierreries des bagues, elle tortillait avec indifférence ses cheveux de laine ou lustrait les soies chaudes de sa peau à reflets bleus, une onde perlée parfois se gonflait à l'émail brouillé de ses yeux pleins de secrets.

Non, elle n'avait pas l'air de se douter que Gim, après tout, sous sa peau de cirage, était un

homme comme les autres hommes. Elle ne voyait pas le sillage léger d'un frisson à cette chair noire qu'elle caressait et qui, elle aussi, sous le magnétisme des doigts frôleurs, s'électrisait de peine et de plaisir. Le boy entre la bête et l'homme l'admirait avec des yeux charmés, comme dans les tableaux gothiques, devant la crèche de l'Enfant Jésus, l'adoration du bon mage d'Afrique au cafetan vert. Il ne savait pas pourquoi pleurait Ady, mais il la sentait malheureuse, et il pleurait comme elle dans la chaleur fiévreuse de sa gorge.

C'est ainsi qu'en dépit de ce que pensaient à son sujet les gens de la maison, Gim manifesta qu'il avait une âme comme tout le monde. Dans sa caboche frisée, aux parois de courge vide, un émoi tinta, le fin cristal sonore d'une sensibilité toute nouvelle. Des idées enfin se lièrent. Il soupçonna que Ady aimait le beau Ralph, que Ralph aussi aimait Ady, et une joie trouble lui passa au sang, amusa ses rancunes contre Humpfrey, comme si, d'être le témoin de cet amour, il piétinât sur le cœur rouge du maître dur. Son instinct rusé l'avertit de se liguer avec eux

dans cette chose que tous deux volaient à l'homme blanc, comme lui-même maraudait dans le verger. Doucement il se mit à aimer Ralph, comme de tout l'inconnu de son âme, avec sa passion muette et noire de petit faune humain, à force de respirer la tiédeur parfumée de ses robes et d'être le joujou vivant que mignote le plaisir distrait d'une belle dame désœuvrée, déjà il aimait Ady.

Gim, vers ce temps, étrangement commença de languir. Il ne se plaisait plus aux cuisines, dans le fumet ardent des viandes; il négligea de chipoter les terrines de foie gras et les pots de confitures. Une fièvre douce l'anémiait et amincissait ses gestes. Un feu de langueur évida sa narine et parut râper le grain serré de son épiderme. Quand Ady lui commandait de rire et de danser, sa babine s'écarquait souffreteusement comme un fruit malade que l'on écrase sous le doigt. Il essayait de rire, mais, tout de suite découragé, il laissait retomber sa tête sur sa poitrine et ses bras trop longs jusqu'à ses genoux. Gim souffrait d'un mal que personne ne savait.

— Où as-tu mal, Gim? lui demandait-elle.

— Là... là...

Et il soupirait, il avait un petit vagissement d'enfant blessé, montrait l'un ou l'autre de ses membres en haussant languissamment les épaules. Gim aimait les dorloteries autant que les sucres. Peut-être, pour s'entendre plaindre et consoler, dans sa malice rusée de sauvage, exagérait-il les nonchalances fléchies, les mines dolentes aux lippes dégoûtées, aux las cillements de paupières dans la peau détendue de la face. Et cependant Gim souffrait comme peut souffrir un homme blanc. Des frissons froids par instants plissaient sa peau de soie, cette peau qui semblait exprès trempée de fines huiles pour être plus mollement caressée par les doigts d'Ady.

On le mit au lit dans la chaleur de l'édredon, et, son masque de suie roulé en travers des draps blancs, il demeurait là à regarder de ses yeux nostalgiques du côté de la porte, espérant toujours l'arrivée d'Ady. Mais Ady, tout un temps, sembla l'avoir oublié : elle aussi, derrière les portes, guettait la venue de quelqu'un; et

ensuite Ralph montait l'escalier, et un plus grand silence ouatait l'intimité de la maison.

— Mon pauvre Gim ! Il ne faut pas m'en vouloir... Tu ne me comprendrais pas, si je te disais...

C'était elle, enfin, qui, très doucement, sur la pointe des pieds, pénétrait dans la chambre. Gim, ce matin-là, avait été pris d'une crise si violente qu'on avait cru qu'il allait passer. Elle lui prit la main, elle la tourna du côté de la paume : celle-ci, comme usée au papier d'émeri, s'était décolorée, d'une pâleur malade et fanée.

— Vois-tu, cela n'est pas bon, Gim, dit-elle. Je t'aimais bien mieux quand tu étais tout noir.

En riant, elle torsa ses cadenettes, tirant dessus avec force pour qu'il se mît à rire comme autrefois. Gim la regardait avec des yeux comme elle ne lui en avait pas encore vu jusqu'alors, des yeux qui riaient ou qui pleuraient, on n'aurait pu dire. Et, à son tour, il avait pris sa main, il l'attirait, d'un geste d'affection passionnée, toujours plus près de son

cœur. La lueur brillante dont s'émaillait sa prunelle descendit sur la joue, roula comme une grosse perle. C'était bien une larme qui, dans son prisme mobile, un instant refléta le visage penché d'Ady. En même temps, avec ses grosses lippes, pareilles à un régime de bananes, il lui riait si humblement.

— Gim sait bien où il a mal, mais Gim peut pas dire...

Alors elle lui cogna le front avec impatience.

— Gim aura le fouet, s'il ne dit pas!...

Mais avec un doux entêtement mystérieux, il lui répétait en riant :

— Gim sait bien, mais Gim pas dire...

Ensuite, il cessa de rire et, avec un étirement de peine et de volupté, une grâce triste de petit enfant souffrant d'un tourment obscur, il roulait la tête jusqu'au bord des draps, dans la tiédeur de son corsage, et gémissait :

— O Gim si mal! si mal!

Oui, Gim avait un secret et le taisait. Ce fut là le miracle, l'éclosion imprévue de la personnalité sous la rosée intérieure. A présent, Gim était semblable aux autres hommes. Son sens

épais, comme un fer passé à la meule, s'était affiné ; une âme lui était venue sous sa peau noire, de pleurer pour une chose que lui seul n'ignorait plus.

Ady, un jour, eut l'étrange idée de laisser traîner dans sa chambre un panier de bouteilles de champagne. Depuis un peu de temps on ne lui apportait plus que des bouillons et des tisanes. Gim, voyant reluire aux mailles de l'osier les capsules d'or, ne put résister à la tentation. Il se coula hors du lit, alla prendre dans un coin une pince qu'il tenait en réserve et décoiffa la première bouteille. En moins d'une semaine, il but tout le panier, un feu sauvage brûla au fond de ses yeux. Maintenant, quelquefois, il se tordait sur le tapis, comme un serpent blessé. Et il jurait ; il se remit à fumer les gros cigares de Humpfrey. Il était redevenu le petit nègre querelleur et criard d'autrefois.

Ady Humpfrey, à quelque temps de là, s'aperçut que ses batistes, les fins mouchoirs parfumés qu'elle approchait de ses lèvres, disparaissaient sitôt qu'elle les avait portés. On ne trouva rien dans la chambre de Gim ; mais, une fois qu'il avait bu

du cognac plus que de raison, on fut obligé de le porter au lit, et des mouchoirs glissèrent de dessous ses vêtements tandis qu'on le déshabillait. Il y en avait dix, et ils étaient tachés de sang, comme s'il s'en était servi pour étancher une plaie. L'un des domestiques entrebâilla la chemise et découvrit la poitrine : c'était de là que les mouchoirs étaient tombés.

— Mais, voyez donc le salaud! cria-t-il. Voilà qu'il employait les mouchoirs de madame pour se tamponner un mal qu'il a près du cœur.

Une infinité de petites cicatrices, pareilles aux estafilades d'une criblure de coups de couteau, entouraient le cœur comme une cible, et, par-dessus le noir de la peau, bruinaient en légers filets roses.

Personne, dans la maison, ne se douta de la vérité. On crut généralement que Gim dissimulait là une infirmité peut-être spéciale aux êtres de sa race. Cependant on s'étonnait qu'un des mouchoirs enveloppât un petit rouleau de peignures précieusement lié d'un de ces rubans mandarine dont, depuis une ou deux semaines, Mme Humpfrey, entre autres caprices passagers, raffolait :

Ady aussi avait les cheveux couleur du petit rouleau. Elle en fut avertie, et, tout un temps, elle tint rigueur au pauvre Gim. Sa présence, quelquefois, lui inspirait un tel dégoût qu'elle le renvoyait aux cuisines. Gim, d'ailleurs, depuis qu'on lui avait dérobé son cher trésor, gardait auprès d'elle l'aplatissement humilié d'un caniche surpris en faute. Et il ne fumait plus les cigares volés à Humpfrey, il ne jurait plus en crachant devant les domestiques. Certainement, le maître l'eût tanné à coups de bottes s'il avait connu la vérité ; mais Ady évita de la lui révéler, et seulement Ralph Dunbar et elle, parfois, le regardaient d'un singulier regard d'ironie et de mépris.

Ralph s'arrangeait pour venir chez Ady, quand Humpfrey quittait la maison. Humpfrey était un homme bruyant et affairé, qui aimait la chasse et le cheval. Il s'absentait souvent pendant des jours entiers. Ralph alors montait l'escalier. M^me^ Humpfrey aimait fumer avec lui des cigarettes ; tous deux riaient comme des enfants, ou bien on cessait tout à coup d'entendre leurs voix. Un jour, quelqu'un descendit d'une

des chambres du haut de la maison en étouffant le bruit de ses pas, et, sournoisement, pénétra dans l'appartement. Il y avait là six pièces d'enfilade, séparées seulement par des portières. Une forme noire rampa le long des tapis et ensuite demeura un peu de temps cachée dans l'ombre des lourdes tentures. Il régnait un grand silence dans l'appartement, et ce silence rendait plus évidente la présence de deux personnes chuchotant très doucement et s'embrassant avec un bruit infiniment léger et musical des lèvres. A peine ils avaient l'air de se parler; le murmure qui accompagnait les baisers coulait comme une onde sous les saules, là où la rivière est le plus profonde.

On ne sait pas ce qui se passa alors. Les voix molles s'interrompirent soudain. Ady cria avec effroi : « Il y a là quelqu'un qui a sangloté. » Après un silence, on marcha prudemment vers les tentures; une main les écarta. Et Ralph, très pâle, apercut dans une glace une silhouette humaine qui se sauvait dans l'escalier. Cependant, il n'aurait pu affirmer que ce fût Gim. Ady sonna pour qu'on lui amenât son nègre. On ne

le trouva pas à sa chambre, on le chercha vainement aux cuisines et aux jardins. Gim rentra, ce soir-là, avec un air étrange, les habits trempés, bien qu'il ne fût pas tombé d'eau.

Le lendemain, Ady, sans cause, lui cassa son éventail sur la tête. Il ne se plaignit pas, il la regarda avec des yeux farouches et tendres; et tout à coup elle eut peur de lui, elle lui versa en riant un flacon de parfum dans les cheveux comme pour se faire pardonner. Mais Gim, lui, ne riait pas et pinçait ses grosses lèvres chamelues. Gentiment elle lui dit :

— Danse, mon bon Gim! Elle n'avait plus l'air irrité: elle le priait de danser d'une voix plutôt un peu humble, comme si à présent elle tînt cette bonne bête de Gim pour une créature humaine, pareille à toutes les autres, comme si elle eût voulu marquer par sa douceur qu'elle lui parlait d'égal à égal.

Il sembla qu'elle lui eût caressé le cœur au dedans de la poitrine. Gim roula des yeux d'adoration soumise; et cependant lui aussi, dans cette minute, parut avoir conscience qu'il était un homme comme Ralph. Il se jeta à ses pieds, et, en lui bai-

sant les genoux avec un tremblement religieux des lèvres, il lui disait tout bas : « Gim, pas danser... Gim si malade. »

Alors la belle dame s'amusa à éprouver sa force. « Danse, Gim, je le veux. » Elle ne riait plus, elle avait levé le doigt comme une reine qui commande à un esclave. Et Gim se leva et dansa sa pauvre gigue de pantin vivant. Avec ses larges lippes tressautantes et le flottement ridicule de ses basques d'habit autour de ses bonds, il ressemblait à une caricature du *Punch*. Mais à peine eut-il commencé qu'Ady s'écria : « Non, je ne puis voir cela plus longtemps, Gim. » Et Gim lui-même ne sut pourquoi soudain elle se mit à pleurer. « Gim, mon bon Gim ! »

Maintenant elle tortillait legèrement sa toison frisée, et il grognait délicieusement, la tête dans sa robe. Il y avait du temps qu'il ne s'était senti aussi heureux. Cependant, elle ne pensait déjà plus à Gim ; l'émail de ses yeux s'était éclairci et sembla regarder au loin une image chère. Étrangement ensuite elle sortit de sa rêverie et lui dit en souriant : « N'est-ce pas,

Gim, que tu me donnerais ta vie si je te la demandais? » Et c'était si loin de la minute présente, cette chose vague, qu'elle parut l'avoir dite sans y attacher aucune importance. Les mots effleurèrent sa lèvre nonchalante et puis moururent dans le bourdonnement des tentures. Gim tendrement la regardait sans comprendre.

Ady pleura beaucoup pendant les jours qui suivirent. Humpfrey maintenant quittait moins la maison ; il semblait préoccupé et défiant ; et Ralph ne montait plus l'escalier. Quand Mme Humpfrey et lui se retrouvaient ensemble, le maître aussi était là ; il parlait durement à Ady, il affectait au contraire une plus grande cordialité envers Ralph Dunbar. La grosse tête vide de Gim, pendant toute cette période, eut de singuliers bourdonnements. Maintenant il ne ressentait plus la même joie amère à la pensée que Humpfrey pût être malheureux. Humpfrey un jour à table, d'un mouvement de tête, l'avait désigné à Ralph. Il avait dit en riant : « Quelle belle reliure on ferait avec sa peau! » Ralph aussi avait ri ; tous deux, ce jour-là, avaient bu de puissants alcools. Pourtant il ne gardait plus

rancune à cet homme atrabilaire. Il perçut confusément qu'Ady, en somme, était la chose d'Humpfrey comme il était lui-même leur chose à tous deux. Ady appartenait à Humpfrey comme un verger clôturé par un mur appartient à celui qui a bâti le mur. Ralph, lui, avait escaladé la clôture et volait les pommes du maître. Le sens de la propriété spécieusement se dédoubla. Il s'était remis à fumer les cigares de Humpfrey, mais il se révoltait que la femme de Humpfrey pût être prise par ce Ralph Dunbar. Gim encore une fois monta aux arbres du parc; il passait là des heures à écouter en lui des choses obscures, profondes.

Humpfrey un matin étant parti pour la chasse, il vint une lettre que Gim porta aussitôt à Ady, dans le cabinet de laques et de bambous. D'un doigt fébrile elle fit sauter la cire, et tout de suite son visage affreusement se crispa; ses larmes coulèrent tandis qu'elle froissait la lettre dans sa main. Elle ne savait plus que Gim était là; elle parut avoir oublié tout ce qui n'était pas le saisissement et la peine de tenir la lettre entre ses doigts. Elle se leva, tourna un instant sur elle-

même, les dents serrées, un peu folle comme pendant une déroute de l'âme, et ensuite elle baisait passionnément la lettre, elle recommençait de la lire derrière la vitre brouillée de pluie. A la fin elle se jeta dans un fauteuil, et tout un temps elle restait là, morte, sans mouvement, les bras retombés. Un flot de larmes s'épanchait le long des joues.

Un souffle chaud, le petit vent d'une haleine animale alors passa sur sa main. Elle tressaillit, parut ressusciter des ombres, et très bas, une voix tendrement navrée gémissait auprès d'elle : « Toi, mémé, mal, toi triste... Moi tuer qui fait mal à toi. » Elle vit que Gim n'avait pas quitté la chambre. Cette humble pitié balbutiée, cette adoration caressante de l'esclave fidèle l'allégea : elle ne fut plus qu'une femme malheureuse qui pleure devant une autre âme fraternelle. « Gim ! Ah ! Gim ! j'en mourrai ! » Du frôlement de ses babines humides il lui baisait câlinement la main et lui disait : « Toi, pas mourir... Moi tuer qui fait mal à mémé. »

Elle eut un étrange éclair aux yeux ; elle lui prit la tête à deux mains, et le sein haletant d'an-

goisse et de sombre espoir, un dur regard au fond du bleuissement de ses prunelles, elle lui cria : « Tu ferais cela, Gim? Dis, tu le ferais? » Il eut son même mot entêté et tranquille : « Moi tuer » qu'il ponctuait d'un coup bref de son front oblique et court, de ce front bas de bête où il n'y avait place que pour le temps d'une idée. L'âpreté de cette minute dangereuse mollit. A présent Ady lui flattait les tempes comme pour y endormir l'éveil de la violence ; et elle n'était plus la même femme irritée, une langueur accourcissait en palpitations plus brèves le battement orageux de sa gorge.

— Gim, petit Gim, écoute...

Elle chercha des mots simples pour être comprise de ce cœur puéril.

— Si Ralph Dunbar était mon frère, n'est-ce pas...

Il avait redressé la tête et la regardait avec une crédulité ardente, avec la confiance animale de ses gros yeux.

— Ne sois donc pas si stupide, Gim. Si je te disais : J'aime M. Dunbar comme mon propre frère : tu dois lui être dévoué comme à moi-

même, n'est-ce pas que ce serait là, Gim, une chose après tout naturelle ?

La stupeur agrandissait les prunelles du pauvre boy; il s'exténuait en de visibles efforts pour comprendre; et à petites fois, d'un geste machinal et gauche, il frottait ses cuisses du plat de ses mains en roulant la tête de l'une à l'autre épaule, comme un poids trop lourd. Mme Humpfrey s'impatienta.

— Méchante bête, écoute donc... Eh bien, oui, voilà, j'aime Ralph. Je l'aime comme un frère. Il n'y a là rien de mal.

Une claire joie, un infini et tendre espoir coula sur le mufle camus. Gim riait sans bruit, la bouche large ouverte comme une grenade fendue.

— Ah! bon Gim! bon Gim! s'écria Ady oubliant sa peine, toute joyeuse elle-même, dans un élan de ruse et de sincérité. Et redevenue enfant près de cette âme enfant, elle frappait ses mains l'une dans l'autre comme si elle aussi, après les larmes, eût repris confiance. Mais presque aussitôt, avec l'étrange mal de ses nerfs, avec une saute brusque de sa nature versatile, elle se mit à froisser la lettre.

— Ah! Gim! Il me rend si malheureuse... Vois-tu, il y a quelque chose entre nous; et il n'est pas heureux non plus... Il ne viendra plus!... O ciel! il ose m'écrire qu'il vaut mieux ainsi pour nous deux... Comprends-tu cela, Gim? Voilà ce qui me fait mourir...

Elle courut à sa table, la plume d'or trembla dans ses doigts. Sans se reprendre, le feu aux joues, la narine moussante, avec le mouvement de navette de la fine émeraude à sa main courant de ligne en ligne, elle couvrit les feuillets d'un papier à lettres.

— Gim, va, vole... Il te donnera la réponse.

D'un poing brusque, elle le poussait elle-même vers la porte, puis, là, le retenait un instant, prenait entre ses doigts sa bouche aux valves épaisses et roses de coquillage qu'elle maintenait fermées d'une forte pinçure, et lui soufflait dans les joues à voix basse :

— Et surtout silence! silence!

Le vaniteux Gim, outré de l'importance que lui conférait une complicité mystérieuse, cligna malicieusement des yeux; et ensuite, quatre à quatre il descendit l'escalier en reniflant et léchant du

bout de sa langue la fine odeur musquée qu'avait laissée à sa peau l'empreinte des doigts d'Ady. Mais au bas des dernières marches, tout à coup il reprenait une gravité d'ambassadeur, passait, solennel et dissimulé, devant les domestiques, et, les mains dans les poches, gagnait pesamment la rue.

Gim, dès ce moment, assuma les soins réguliers et secrets d'un confident. Tout le temps que dura la défiance d'Humpfrey, il fut le messager fidèle chargé des lettres parfumées d'Ady pour Ralph, des billets laconiques de Ralph pour Ady. Ce fut la période pendant laquelle il s'attesta vraiment insupportable envers les personnes de la maison. Ses hâbleries et ses fanfaronnades dépassaient toute mesure ; avec une moue de défi il laissait entendre qu'il portait sur lui un trésor et qu'il casserait les reins à celui qui seulement oserait le regarder de côté. Il ne rentrait plus sans déclarer qu'il avait rossé des passants qui avaient osé le flairer sous le nez. Maintenant, quand Humpfrey avait le dos tourné, il lui tirait la langue. Et dans les cuisines il crachait devant le valet de chambre, disant avec

mépris : « Toi, homme blanc... » Mais jamais il ne parlait d'Ady, ni de celui qu'elle aimait comme un frère. On lui aurait arraché la langue avec des tenailles plutôt qu'il les eût trahis.

Dunbar, un jour que Gim lui apportait un message d'Ady, voulut lui couler aux doigts une pièce d'argent ; Gim, avec un beau mouvement de conscience, repoussa l'offre. Mais pendant le temps que l'ami de M^me^ Humpfrey s'en allait vers le fond de la pièce, la nature reprit ses droits ; prestement il souleva le couvercle d'une caisse de havanes blonds et en prit une poignée qu'il glissa dans sa poche.

Gim était fier d'être quelque chose dans la maison, si près du cœur d'Ady. Il ressemblait à un caniche qui, un petit panier à la gueule, s'en va acheter chez l'épicier une livre de sucre dont il n'aura pas sa part. Et le caniche, quelquefois, au retour avait des larmes dans les yeux. Cette âme noire, en s'ouvrant au sacrifice, commença ainsi de s'éclairer d'une mystérieuse et insoupçonnée beauté. Il parut accepter d'être la dupe de son cœur crédule en servant Ralph comme une part de l'amour d'Ady. Cependant, Gim ne

le regardait pas avec le même œil ingénu et soumis qu'il avait pour Ady, ce gros œil velouté d'une buée bleue comme le duvet d'un raisin et si inexprimablement animal. Une eau trouble, le gravier d'un fleuve tourmenteux remontait à la surface, obscurcissait ses prunelles lointaines. Gim haïssait Ralph autant qu'il lui était attaché.

Jamais, d'ailleurs, Ady ne l'avait choyé davantage ni plus comblé de friandises. Quelquefois, par jeu, en lui empruntant sa langue petit nègre, elle lui prodiguait des câlineries puériles : « Moi aimer toi, gros chien. Et toi, Gim, aimer moi aussi? Dis, comment, Gim? » Alors Gim, avec une moue gourmande, avec des roulements d'yeux mi-fermés dans sa peau de cambouis, portait un doigt à sa bouche et le suçait d'un sirotement très doux et prolongé comme s'il l'eût trempé préalablement dans un pot de confitures, associant ainsi dans ce geste les deux grands amours de sa vie. Et il faisait cela gravement, avec une volupté profonde de tout l'être, n'ayant pas d'autre langage pour exprimer sa passion d'Ady et des sirops de fruits, mimant là avec bouffonnerie une association d'idées heu-

reuses qui amusait follement la dame et n'était pas de la comédie.

— Et dis, Gim, toi aimer bien aussi le bon frère?

Il retirait aussitôt son doigt et agitait la tête sans conviction. Mais cruellement elle insistait :

— Plus fort, Gim... plus fort.

La nuque alors pliait, charmée, domptée par le magnétisme des belles mains caressantes.

Il arriva que Humpfrey, capté aux fines mailles de cette petite femme de ruse et d'amour, s'en retourna avec confiance à ses soirs de cercle et de taverne. Les pas légers de Ralph, de nouveau, dans le silence et l'intimité des heures nocturnes, frôlèrent les tapis de l'escalier. Et Gim, maintenant, montait la garde devant les portes, promu au rang d'heiduque dans cette maison qui avait son mystère. Pour récompenser sa vigilance, Ady lui fit don d'une veste à boutons d'or, larges comme des médailles. Gim ainsi put mirer confortablement dans leurs disques l'orgueil de ses carcans. Il avait imaginé aussi de décorer son chapeau

melon d'une plume de coq. Mme Humpfrey, d'ailleurs, avait maintenant une façon vraiment tendre de lui passer les doigts dans ses laineuses frisures en disant à Ralph Dunbar : « N'est-il pas dommage, cher, qu'un joli garçon comme lui n'ait que l'apparence extérieure d'un homme ? On percerait de part en part son corps avec une aiguille qu'on ne pourrait seulement trouver la place de son âme. » Elle exprimait en souriant cette idée, avec une moue si aimablement méprisante que Gim, sous ses plaques de métal, en demeurait secoué de plaisir. Il aurait pu lui répondre : « Mais Gim a une âme, puisque c'est là qu'il jouit délicieusement de t'entendre le ravaler plus bas que la bête, avec une bouche dont la musique a le son de ton petit cœur léger et faux, et pourtant lui procure la sensation d'être aimé de toi autant qu'un gros chien. Il ne t'en demande pas davantage. » Seulement, voilà, Gim était une âme encore dans les limbes, il ne pouvait lier ses idées.

Le charme des boutons brillants comme l'or s'usa. Une pauvre petite âme jalouse, une âme après tout pareille à toutes les âmes, saigna sur

le seuil des chambres. C'est que, encore une fois, tandis que très bas le chuchotis des voix se mourait, les baisers par delà les tentures faisaient un bruit clair comme l'égouttis d'une pluie d'été sur les dalles de marbre.

Gim retomba à ses humeurs taciturnes; il redevint noir de l'autre côté de son âme; il eut l'âme de la couleur de sa peau, et, de nouveau, il souffrait sans pouvoir dire de quel mal. On le vit rôder dans l'escalier comme un animal qui a perdu son maître, allant et venant sans bruit, sournois et clandestin, avec un visage de mystère. Et ses grosses lèvres ne bouffaient plus dans le grognement sonore des rodomontades; il restait ramassé sur lui-même dans les coins, roulant son front crépu de l'une à l'autre épaule avec la pâleur nostalgique des yeux, tellement las et paresseux que les domestiques, impunément, lui marchaient sur les pieds. Si quelquefois encore, traqué par leurs rancunes, il soufflait en leur montrant les dents sous le retroussis violet de ses babines, tout de suite après sa tête retombait, il se mettait à gémir faiblement. Gim ne volait plus les cigares de Hump-

frey ; il passait à côté des pots de confitures sans y toucher.

Et l'hiver était venu ; une toux lui érailla la gorge, une toux lente et fatiguée, comme en ont les petits ouistitis dans les cages. Un jour qu'Ady l'avait envoyé porter une lettre à Ralph, il rentra fourré d'une dalmatique de neige, ses cheveux en franges de mouflon fanfreluchés de flocons, grelottant là-dessous le petit aboi frileux de la toux. Avec son museau noir cimé d'une toison blanche et émergeant de sa pelisse d'hermine, il apparut vraiment un masque de mardi-gras mal essuyé de ses fumés au bouchon et réintégrant le logis à l'heure du crépuscule matinal.

Les gens de l'office, reluisants et bien nourris, s'amusaient beaucoup de voir à la longue se flétrir, comme sous le frottement d'une râpe, son beau maroquin grenu et noir. Il lui remonta des dessous de pâleur sale comme du blanc de champignon, comme par plaques l'éraillement du cuir chez les vieux éléphants. Et la beauté ferme de son cou se caronculait de ganglions flasques.

— Danse, Gim ! Danse pour le bon frère blanc !

Ainsi vainement Ady s'efforçait de tirer un reste de gaieté de cette ruine du pauvre négrillon. Il secouait apathiquement la tête :

— Gim mal... Gim plus danser.

Et puis les paupières battaient; une eau de larmes sourdait comme si par là Gim eût voulu montrer que lui aussi savait pleurer des larmes blanches comme les hommes blancs.

— Saute, Gim, à son tour disait l'amant heureux, en faisant le geste de l'exciter avec un fouet.

Une étrange et acide grimace alors pinçait sa face de velours usé. D'un œil torve, sans bouger, il regardait fixement une des fleurs du tapis.

Depuis un peu de temps, cette courte caboche était battue de chocs trop rudes pour qu'elle lui tînt encore droit sur les épaules. Les serpents de la brousse natale n'étaient rien à côté de ce que chacun de ses pas faisait lever de cette terre des hommes pâles. Aux factoreries, là-bas, on lui avait dit : Les femmes blanches sont sucrées comme le miel et le lait. Ady, d'abord, avait été pour lui la ruche blonde et parfumée.

Maintenant il savait que sous leur peau lavée d'onguents brillants, toutes cachaient un mystère noir. Un serpent habitait la belle ruche d'or d'Ady. Et Gim se rappelait les femelles de la tribu. Une mère aux mamelles de bronze l'avait allaité; celle-là et les autres, sous leur chair d'ébène, étaient simples et claires d'âme. Gim, en réalité, ne pensait pas, mais il ressentait au fond de sa substance grise le martellement rapide et vif des impressions. Des coups de gong dans le tympan ne l'auraient pas rendu plus stupide que le cognement réitéré des petits marteaux à chaque événement insolite dans la maison. Son âme était comme un de ces harmonicas que les matelots nègres achètent dans les ports et auxquels il manque des clefs. Un instrument incomplet peut encore procurer la sensation de la musique.

Ralph Dunbar, le prenant sans doute aussi pour un gros chien comme la délicieuse Ady, ne se gênait plus pour embrasser cette amoureuse petite dame devant lui. Ady, de son côté, trouvait tout naturel qu'il fût là à monter la garde pendant qu'elle rendait à Ralph ses baisers. Ce-

pendant un sanglot quelquefois encore montait derrière les portières. Ils n'y prenaient plus attention. C'est Gim, se disaient-ils en haussant les épaules. Et ensuite le beau jeune homme aimé descendait à pas étouffés l'escalier comme il l'avait monté. Et Humpfrey rentrait du cercle ou de la taverne : il lui arrivait souvent d'être un peu ivre. Gim alors regagnait sa chambre. Les domestiques l'entendaient longuement gémir en s'agitant dans son lit, et, pour le réduire au silence, ils frappaient des coups dans le mur. Personne n'aurait pu dire quel était le mal de Gim, et, néanmoins, quand, avec le geste sénile de passer ses longues mains amaigries sur ses cuisses, il découvrait en bâillant interminablement ses gencives d'un rose éteint, on ne pouvait douter qu'il ne fût mortellement atteint.

Vers le temps de la montée des sèves, il parut se reprendre un peu à la vie. Il lui vint aussi alors une manie singulière : il ne pouvait voir briller la lame d'un couteau sans s'hypnotiser à la considérer. Jamais ils n'étaient assez affilés ni assez reluisants ; il en essayait la pointe sur ses paumes ; et ensuite, avec un soin méticuleux

et rusé, il se mettait à les repasser sur la planche. Un coutelas disparut de la cuisine. Gim, accusé de l'avoir dérobé, eut les larmes de l'innocence; et ce soir-là, en descendant l'escalier, Ralph Dunbar ne sut pas pourquoi Gim brusquement sortit de l'ombre, une étrange lueur aux doigts. « Moussié... Moussié... » Ses mâchoires claquaient de fièvre; un rire humble et sournois fendait son masque camus comme s'il eût voulu lui dire une chose qui lui plombait les dents. Gim, pour Ralph, cette fois-là comme toutes les autres, demeura une créature qui ne compte pas.

Et puis de nouveau la stupeur remonta. Le pauvre Gim, plus que jamais, avec le dodelinement de sa tête laineuse et la langueur engourdie de ses attitudes, ressembla aux petits singes qui, du fond de leurs cages, regardent de leurs fixes yeux malades une chose devant eux que la foule ne voit pas. Il avait l'air de ne plus savoir ce qu'il était venu faire sur cette terre d'Europe, lui, le joli animal primitif qui librement bondissait dans la brousse. Une terreur mystérieuse emplissait ses brumeuses prunelles comme si,

les fibres affinées, mais trop faibles pour résister aux électriques pincements morbides de l'éveil de la sensibilité, il redoutait de connaître enfin le secret de cette civilisation meurtrière où, avec des gestes de caricature, il avait passé en dansant ridiculement des bamboulas. Maintenant Gim, le joujou noir aux doigts d'Ady, était pareil lui-même aux hommes pâles. A force de frapper sur les mêmes touches des coups légers d'abord et puis plus forts, toujours plus forts, jusqu'à assimiler la courge vide de cette cervelle de Gim à tout un registre de cloches, les petits marteaux l'un après l'autre s'étaient cassés. Dans les clartés pluvieuses, dans le jour bas des ciels du Nord, le boy pendant des heures tournait ses yeux vagues vers les portes, attendant quelqu'un qui allait entrer.

Et voici la fin de cette histoire. Une après-midi, Humpfrey s'en alla pour deux jours chasser le renard chez un de ses fermiers. Ralph et Ady s'enfermèrent donc dans les chambres avec l'assurance que ce soir-là ils n'avaient à redouter nulle surprise. Mais, à la nuit tombée, une clef

tourna dans la serrure et un pas secrètement monta l'escalier. Gim était là-haut, derrière les portières, le cœur à l'agonie, écoutant venir du fond de l'appartement leurs folies. Il entendit tourner la clef, il vit Humpfrey qui, dans le silence de la maison, à pas de loup une à une montait les marches. On ne sait pas si en ce moment la tête lui tourna, si les petits marteaux une dernière fois se mirent à cogner sa cervelle. Peut-être Gim, le gros chien frisé, ne sut pas lui-même ce qu'il allait faire. Cependant il fit simplement une chose déraisonnable et très belle. D'abord, courant très vite vers la porte, il les avertit que le maître était rentré; et ensuite, s'enlevant d'un bond immense, d'un bond qu'aucun petit nègre dansant la bamboula n'avait osé risquer avant lui, les dents serrées sur son secret, il alla rouler, le crâne fracassé, dans l'escalier, éclaboussant Humpfrey des jets de sa cervelle.

Ainsi, Ady put prendre le temps de se présenter convenablement devant l'époux, et le beau Ralph tranquillement détala par l'escalier de service.

Oui, ce fut là la mort de ce Gim, de cette petite chose de rien qui avait quitté les huttes pour venir prendre sa part des bienfaits de la civilisation.

# UNE MÈRE

# UNE MÈRE

J'ai choisi la maison un peu loin du village, pas trop près des chaumes. Je me sens mieux seule ainsi, je suis plus avec ma pensée, je suis plus avec Lui. Il n'y a entre nos cœurs que la route qui va là-bas et par laquelle il reviendra. De la porte, c'est à peine si je l'aperçois, sinuant au bord de l'eau, sous les arbres. Mais je sais qu'elle est là ; j'entends les sonnailles des attelages s'égrener au fil du pavé. Il y a aussi, le soir et le matin, les vaches qu'on mène passer le gué et qui meuglent longuement. Toutes ces rumeurs me sont connues : elles ont pour moi le charme des choses en dehors de la vie ; elles sont les voix de ma solitude et bercent mon esprit, venues d'une autre rive. D'ailleurs, je n'ai qu'à monter à ma chambre pour la voir toute entière,

cette route. Elle arrive du village ; il me semble qu'elle arrive du bout du monde, et à l'opposé elle se perd dans l'horizon. Tandis que mes yeux regardent, mon cœur descend l'escalier, traverse le jardin, traverse les champs, et, de pavé en pavé, bondit au-devant de celui qui doit venir.

La maison s'oriente au levant ; elle est paisselée de vignes. Elle a tout juste le nombre de chambres qu'il faut pour vivre à deux, et que ne puis-je dire ! y attendre ensemble la mort. Un petit champ l'entoure, clôturé d'une haie profonde. Trois moutons autrefois y pâturaient dans les herbes folles, dans une sauvagerie de nature. J'y ai tracé au cordeau les allées ; le jardinier, un vieil homme, plantait sa bêche partout où moi-même je plantais mes jalons ; et cela a fini par faire un jardin. Comme il fallait bien penser à la subsistance, un carré s'est trouvé vers le bout où se pomment à présent des choux. Et j'ai aussi trois pommiers qui font de l'ombre.

Je vais là-dedans en sabots avec mon air de bonne femme, j'appuie à la haie une guérite en osier qui m'abrite du soleil. Et les jours se pas-

sent. Ils sont si longs, les jours ! Les heures me font l'effet des bœufs lents, annonciateurs de l'hiver, qui déjà labourent la campagne ; pesamment, ils vont jusqu'au bout du champ et recommencent. Moi, je suis comme le valet qui les aiguillonne et, pour les accélérer, leur jette des mottes de terre ; ils ne se pressent pas davantage. Cependant, si long qu'il soit, le temps ne suffit pas à toutes mes besognes. C'est à peine si la maison s'achève ; tous les jours j'ajoute un pauvre luxe, j'en voudrais faire un palais pour le recevoir, et ce ne sera jamais qu'une grange. Les laboureurs qui habitèrent ce logis seraient bien étonnés s'ils me voyaient monter à l'échelle et clouer ici un rideau, là une tenture. Vécurent-ils heureux, du moins ? Leur pauvre vieux cœur ne revient-il pas en sanglots dans les nuits d'hiver ? Eux aussi, peut-être, retrouvèrent un fils qu'ils avaient cru perdu ! Je m'intéresse bien plus à la pauvre humanité depuis que je la vois à travers moi-même. Je prête aux autres mes propres douleurs et mes joies.

Derrière la maison, au bas des champs en pente, un bois s'étend. Il verra de sa chambre

l'or des premiers rayons sur les cimes, l'ombre bleue des sous-bois. Les roses du couchant ensuite s'effeuilleront dans ses vitres. Sa journée commencera donc et finira les regards tournés vers la lumière. Peut-être elle est plus belle à mesure qu'elle décline : on sait qu'on va la perdre ; on la boit d'une soif charmée et anxieuse ; et puis, du grand torrent qui ruissela tout le jour, il ne reste plus qu'une goutte de clarté ; on dirait un pleur qu'étanche la nuit. Mon Dieu permettra-t-il que mon soir aussi s'allume d'une clarté dernière et qui laisse une larme après elle? Je croyais le soleil mort; j'ai regardé du seuil de ma petite maison vers l'orient; il a reparu ; il luit au bout de la route; il a la lumière de ses yeux, de ses chers yeux divins. Ah! Seigneur, vous existez puisque cette chose existe, puisque je vais revoir mon amour!

---

J'écris à sa fenêtre, j'écris à sa table dans

l'odeur de la terre, dans la poussière blonde montée des sillons. Les dernières capucines, des pois d'Espagne s'enroulent autour du laiton, font un rideau léger sur la clarté du paysage. Le bois en paraît fleuri de safran et de vermillon; la terre, comme au velours brun d'une veste, s'est piqué un bouquet de gala... Je voudrais pleurer, j'ai peur d'être trop heureuse. Il me vient d'étranges superstitions, comme si autour de nous, dans l'air, rôdaient de méchants esprits aux écoutes de la joie humaine... Alors je baisse la tête, je rentre mon bonheur pour ne pas être aperçue. Je voudrais être une petite taupe très bas sous terre.

A mesure que les jours avancent, je ne vis plus de ma vie normale. C'est comme la vie, en moi, d'une autre que moi et qui flotterait aérienne, frôlant à peine du bas de sa tunique le sol, un esprit léger entre deux airs, le subtil et ailé pistil d'un pissenlit sous la bouche du vent... Pourtant j'entends bien au fond de moi l'horloge, le battant de ma vie comme un gong et qui va, va, fauche les heures... Oh oui! je vis, je voudrais arrêter mon cœur par moments, tant ses batte-

ments m'effraient... Il me semble qu'il ne pourra jamais battre jusque-là...

---

Dix jours! Je me crie cela dans le silence des chambres... Plus que dix jours! Et c'est une éternité, ces dix jours sont des siècles. Hier je me suis jetée sur mon lit, j'ai enfoncé ma tête sous l'oreiller; le monde n'existait plus, il n'y avait dans cette ténèbre de mes yeux que cela, cela... dix jours! Je les voyais, j'ai vu le temps qui les moulait à sa grande meule en feu, ils tombaient en petite pluie de cendre rouge... Et moi, je tordais mes mains par-dessus l'oreiller, je comptais dix, neuf, huit. Je crois bien que c'était mon cœur que le temps broyait... Sept, six, cinq... Et puis j'ai cessé de crier, je n'osais plus compter, je me suis arrêtée longtemps à trois. Trois! c'était si proche que ça semblait presque passé déjà... J'aurais voulu souffrir

encore d'attendre... Deux! Un! Un! Ah! mon Dieu!...

Mais vivrais-je seulement jusque-là? Je ne pouvais plus ravoir mon souffle, je me répétais éperdument un! un! Rien que de cela, j'ai pensé mourir. Ensuite le mot a traîné comme une musique, comme un frémissement de harpe, comme toutes les harpes du paradis.

---

Je voudrais dormir, mourir tout un temps, n'être plus que la petite chose dans l'attente de la résurrection... Le blé dort sous terre en attendant le soleil, la feuille vit repliée dans le bourgeon... Ah! mon amour, mon cher amour! Je suis morte, on a allumé les cierges et tout à coup un pas a monté l'escalier... Ne l'entendrais-je pas du fond de la mort? Ne remonterais-je pas une à une toutes les marches du sépulcre pour venir au-devant de toi, ma vie, mon enfant! Vois, ma gorge s'est gonflée comme au temps du

lait; mes mamelles étaient taries; la vie est remontée en elles comme le vin dans la vigne... Maintenant mes bras ne te laisseront plus partir.

---

Jeudi.

J'ai été trop heureuse ces jours derniers. Je suis triste, horriblement triste. Ce soleil des paysages me semble une ironie : il brûle noir dans mes yeux. Mes orbites sont vides comme les trous d'une tête de mort. J'ai fermé toutes les fenêtres, je ne veux plus que de l'ombre autour de moi. La lumière rentrera seulement avec Lui si jamais elle rentre. Et je suis demeurée assise, droite, les mains sur mes genoux, comme une aïeule qui a vu partir sa race. Mes os sont sans huile, je n'entends plus les coups de cloche en moi... Je n'entends plus ma vie, elle s'est usée de trop brûler dans le vide. Il fait un silence effrayant en moi et au dehors... A quoi bon écrire?

... Minuit. Je ne puis trouver le sommeil. Sitôt la nuit venue, après cette torpeur de tout un jour, il m'a pris une agitation, mes nerfs dansaient de fièvre. Michèle, ma servante, la bonne fille, m'a offert d'aller chercher le médecin. Non, bon cœur, ce n'est pas avec ces herbes-là qu'on peut guérir les âmes. Ce n'est pas le médecin qu'il faut faire appeler... Allez sur la route et si vous le voyez, celui qui doit venir, dites-lui que je me meurs de l'attendre. J'ai ouvert les fenêtres, j'ai regardé là-bas du côté de l'horizon. Il n'y avait pas de lune, je n'ai rien vu que la nuit... Une nuit de souffles larges, profonds, une nuit où l'on entend respirer la terre... Cette paix immense ne m'a pas calmée... Je suis descendue, je suis remontée, il n'y a peut-être à cinq lieues du pays que moi qui veille. Toutes les femmes ont leur mari ou leur enfant auprès d'elle. Moi seule...

Je me suis rappelé l'affreuse nuit, la nuit bénie... Je ne pouvais tenir en place, je montais, je descendais comme maintenant. Et puis, je ne sais plus, des gens s'empressaient, j'ai entendu un cri, un vagissement... J'ai senti mon

âme me quitter et je n'ai plus vécu qu'en la petite vie qui m'arrivait. Mon cher amour, je repense à cela et il me semble que je vais t'enfanter une seconde fois, que je vais de nouveau mourir pour te donner la vie. Volontiers je mourrais ainsi tous les jours pour entendre ta voix comme alors j'entendis ton cri.

Des roses pâles fleurissent l'Orient. Les derniers papillons se sont brûlés à ma bougie. Adieu, mon amour... Je mets autant de baisers sur tes yeux qu'ils eurent de regards qui ne furent pas pour moi.

---

Samedi.

Le messager a déposé dans le vestibule une montagne de paquets. Passe pour moi la grange, mais pour lui ! J'avais pris le train au relais du petit village voisin, trois quarts d'heure à marcher dans les herbes humides. Il m'a fallu tordre mes jupons en arrivant... Bast ! je redeviendrai

coquette quand il sera revenu. D'ici là, est-ce que je tiens à quoi que ce soit qui soit encore l'autre femme? Est-ce que je suis seulement sûre de vivre? Et me voilà partie pour la ville, ce n'était pas jour de marché; les boutiques dormaient, les rues faisaient ronron, ma présence a dérangé des poussières.

A force de tout bousculer, j'ai trouvé des bouts de choses pas trop mal. Une serge à carreaux rouge et blanc surtout. Ce sera charmant aux fenêtres, tout à fait rustique. Si cependant il n'allait pas aimer le rustique? J'en fais vraiment un peu trop à ma tête... Et puis, pour notre chambre à manger, ces étains, ces grès, la vieille soupière en je ne sais quoi... tout cela déniché dans un fond de bric-à-brac, une boutique aux petites vitres vertes, tandis qu'au bout de la rue, en levant les yeux, j'apercevais le beffroi et son jacquemart qui bat les heures.

J'aurais voulu lui trouver des soies un peu rares, lui en faire une dalmatique pour son lit, son pauvre lit tout nu! Je déferai une de mes robes, cette soie lilas si jolie au temps que je n'étais pas encore devenue la bonne femme que

je suis. Une grosse dame blette dans son comptoir m'a regardée derrière ses lunettes. m'a dit : « Sûrement, madame marie quelqu'un? » Ah! mon chéri, j'étais en veine ; je lui ai bravement répondu : « Non, c'est moi qui... » Il y a si longtemps que je savais plus comment on rit. La grosse dame n'a rien remarqué : elle roulait des yeux! elle me complimentait!... Et cependant, n'est-ce pas vrai? Est-ce que mon cœur ne t'est pas fiancé? Y a-t-il des noces comparables à celles d'une mère qui retrouve son enfant!... J'ai passé la soirée à déballer, à clouer les étoffes sur les murs, aux fenêtres. Tu verras tous les coups que je me suis donnés sur les doigts. Maintenant les chambres, avec leurs fleurs dans les vases, leur ramage de papiers et de tentures, ont un air de reposoir de procession. Michèle battait des mains, la bonne douce fille! elle est allée appeler Norbert qui binait ses choux... Il a laissé ses sabots sur le seuil... Puis, ensemble, se parlant à voix basse, ils sont entrés sur la pointe des pieds. Toute ma joie est revenue. Ma joie! Pauvre femme dont le cœur bat comme la foudre éclate,

et qui ne trouve que ce mot banal, la joie...

Mais je suis folle, folle! Je suis heureuse comme les autres souffrent.

---

Dimanche.

Je suis allée à notre Sainte Mère la Vierge. Je me suis mêlée à ses humbles enfants dans la petite église blanche, une chapelette qui est comme le cœur rayonnant de ces campagnes et qu'on appelle Notre-Dame-des-Bonnes-Odeurs. Je suis restée longtemps à genoux sur les dalles après que toute l'assistance se fut écoulée. Je n'ai jamais prié comme aujourd'hui. Mon cœur était comme un volcan d'amour, un brasier de roses et de cierges. O Marie! ô Mère de toutes les mères! Symbole de toutes les douleurs! Cœur transpercé de toutes les flamberges! Sois secourable à la plus indigne, mais aussi à la plus torturée! Cinq années, ô Mère des affligés, ô Étoile par-dessus les naufrages, ô Tabernacle! Cinq

années loin de mon enfant, loin de mon fils, cinq années pendant lesquelles la chair de ma chair me fut ravie, cinq années, ô toutes les Miséricordes, ô toutes les Agonies! Et je ne suis pas morte, mes torts furent durement expiés, puisque pendant cinq années j'ai vécu la poitrine ouverte et vide de mon cœur... Cinq années! Et il vient, il traverse les mers, mes bras l'attendent, éperdûment ouverts... Faites, ô Reine, ô Mère! que les voiles doucement l'apportent à la côte, qu'il soit doucement bercé sur le navire comme l'enfant pour qui chante la nourrice... O Marie, soyez bénie entre toutes les femmes.

---

Mardi.

Je relis tes lettres, toutes tes lettres. O mon amour, pardonne ce regret : il y en a douze seulement, tu m'écrivais le jour de l'an et le jour de ma fête. Vois cependant, je n'ai jamais eu fini de les lire, j'en aurais eu pour une éternité. Mes

lèvres les ont bues et mangées. J'y ai mis tant de baisers qu'ils ont effacé les mots. Mais les mots sont descendus en moi comme des gouttes de clarté et de vie, ils se sont confondus à mon sang, ils ont été le battement par qui mon cœur s'est arrêté de mourir... Et c'est bien vrai, tu arrives! Je vais sentir ta bouche tout près de la mienne! Quatre jours! plus que quatre jours! Je voudrais à présent mériter ce trop grand bonheur par un peu de souffrances encore. Il me semble que le temps m'a manqué pour suffisamment m'y préparer... Quelquefois je tiens mes deux mains sur mon cœur; j'ai la sensation que je porte ainsi un vase fragile, un vase d'encens et d'aromates, comme le lévite qui va devant son Dieu dans la procession. N'es-tu pas mon seigneur et mon maître, ô mon cher fils?

Tes lettres, ô tes délicieuses lettres! Va, je comprends tout. Ce n'était pas ta faute, il y avait quelqu'un derrière toi, n'est-ce pas? Quelqu'un qui regardait aller tes mains, qui regardait tes mains faire en dehors de toi le geste de tes plus intimes pensées... Et alors, tu les déguisais, tu devenais un autre enfant écrivant

à une autre que ta mère. Moi, j'avais froid et chaud, un feu me courait et tout de suite après de petits glaçons me perçaient. Il me semblait qu'une ombre avait passé sur ton âme comme la nuit sur un flambeau, comme la mort sur des cœurs de roses. Et puis, tout d'une fois la clarté revenait, j'étais toute éblouie de ton amour... Je voyais, j'étais sûre de lire entre les lignes toute ton âme. Je récrivais tes lettres en moi comme sûrement tu les avais pensées.

Quatre jours! Dans deux jours tu auras débarqué. J'ai là ma vieille carte où, à travers les mers, à travers les lignes ondulées qui sont les courants, je t'ai senti me venir, où je te suivais de flot en flot, où mon cœur dans ses bonds était comme la barque qui te portait... Il est nuit. La voie lactée aussi est comme une mer d'un continent d'étoiles à l'autre... Et c'est encore toi là-haut, c'est toi toujours et partout... Adieu, mon cher enfant! Je vais embrasser tes deux joues sur ton oreiller cent fois.

---

Mercredi matin.

S'il allait tarder! Une avarie au navire, une escale forcée... Non, c'est impossible. Non, non, non, mille fois non! Jésus eut une mère... Et cependant c'est fini, je ne suis plus heureuse.

---

10 heures.

Je suis descendue au jardin. Il y avait encore des roses. J'en ai fait un bouquet, je l'ai porté sur ton lit. Elles sont rouges comme mon sang. J'ai laissé saigner mon cœur sur ton lit... Et ensuite je suis retournée cueillir toutes les autres fleurs. J'en ai rempli les vases sur ta table, sur ta cheminée. Les fleurs répandaient une odeur de miel... *Ta* table! *Ton* lit! Je défaille en écrivant cela. Toutes mes pensées ont fini par te faire cette maison... Combien de temps y resteras-tu, mon fils? Je ne te demande pas un trop

grand sacrifice... Rien qu'un mois, au moins un mois, dis ?... Et après... après...

---

Midi.

Qu'est-ce qu'il pourrait bien aimer? Quelles nourritures légères et délicates? Je serai sa servante; il me semble que mon désir sera assez fort pour faire jaillir de terre des fruits merveilleux... Il aimait les gâteaux aussi comme tous les enfants...

---

7 heures.

Une méchante pensée est comme une mouche autour d'un fruit trop mûr. S'il allait ne pas venir! Je chasse la mouche, elle revient, elle suce ma sève vive. Si cet homme barbare, si son père, après toutes les autres tortures raffinées

dont je souffre depuis douze ans, n'avait rapproché de mes soifs ardentes ce vase parfumé que pour l'écarter ensuite de mes lèvres!

Mon Dieu! faites que je meure plutôt! Faites que cette nuit je m'endorme dans votre paix, Seigneur, que la nuit à jamais scelle mes yeux si son image n'y doit plus fleurir!

---

Jeudi.

Deux jours! Il a dû débarquer! Tout mon être a bondi. J'entends ses pas me venir, chacun de ses pas le rapproche de moi. Et en même temps j'ai le sentiment que la distance, que l'espace s'accroît à mesure. C'est seulement depuis ce matin que je comprends l'éternité. Je ne vis plus. Aurai-je donc moins de force dans le bonheur que je n'en ai eu dans mes afflictions?... J'ai envoyé Michèle brûler deux cierges d'une livre devant la Vierge. La pauvre fille est agitée, perd la tête. Norbert aussi parfois s'arrête de biner, de sar-

cler, et, les mains sur sa bêche, regarde par-dessus la haie... J'essaie, pour me reprendre à quelque chose, pour vivre jusque-là, de travailler à cette couverture pour son lit. J'ai mis les ciseaux dans ma robe, je couds... Mais tout de suite l'aiguille me tombe des doigts... Alors je m'étends par terre, je me couche sur le froid du carreau, j'étouffe de toutes mes forces mon cœur sous moi.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a cinq ans, il me ressemblait encore un peu. Les yeux surtout... du moins on me le disait. Mais ai-je eu jamais des yeux aussi beaux que les siens? Clairs, ingénus, mouillés, deux gouttes d'eau, deux perles vives d'un orient divin... C'était alors un jeune homme délicat, à peine un léger nuage blond à la lèvre... Maintenant, il a vingt-trois ans. Se peut-il? Mon Jean est devenu un homme. Je le portais toujours tout petit dans ma pensée. Il avait toujours l'âge où il s'asseyait sur mes genoux et me baisait dans le cou en m'appelant maman... Puis on me l'a pris, les mers, l'Amérique... et il m'écrivait : ma chère mère... Appelle-moi encore ta maman, mon amour.

J'ai défait son lit. J'ai tout enlevé : puis j'ai remis les draps comme s'il y avait déjà couché une fois, comme s'il allait y dormir une nuit nouvelle... Les roses étaient un peu passées, mes baisers peut-être les avaient brûlées. Et j'ai aussi renouvelé les fleurs dans les vases. Quelquefois je reste longtemps sur le seuil de la chambre, sans bouger, retenant mon haleine... Je n'ose plus entrer, c'est comme un mystère qui se passe là. Je voudrais alors prier, je croise les mains, mais en parlant à Dieu, c'est encore son nom qui me vient aux lèvres.

Je ne quitte plus la fenêtre, je regarde la route qui va là-bas. Elle vient du bout du monde et y retourne... C'est encore par là qu'il repartira.

Mon Jean, mon doux chéri, tu vas retrouver une bien vieille femme. Me reconnaîtras-tu seulement? Il faut que je m'habitue à cette idée que tu me regarderas peut-être avec des yeux changés, avec des yeux où il y aura de l'étonnement, de la tristesse, un peu de pitié, qui sait? Oh! non, pas de pitié; toi seul dois ignorer tout ce que j'ai souffert. Je veux être pour toi ta maman heureuse, toujours.

Jean! mon Jean! J'ai attendu le soir, je suis allée au bois. Je t'ai appelé longtemps par ton cher nom dans l'ombre qui montait des taillis. D'abord je t'ai appelé tout bas pour moi-même. Je m'extasiais de la musique de ce nom si simple, si franc, et qui fut le nom de mon père. C'était comme un souffle de vent charmé à mon oreille, comme le son d'argent d'une petite cloche au loin, comme mon *Angelus* à moi... Et puis mon cœur s'est mis à crier tout haut, je sanglotais, je délirais : Jean! Jean! L'écho m'a renvoyé ma voix, j'ai cru que tu me répondais toi-même. Je ne pouvais plus me reprendre, j'aurais crié ainsi jusqu'à mon dernier souffle.

Maintenant, comme hier, comme les autres jours, j'écoute, tu marches en moi. C'est la dernière nuit que je vais être sans toi. Cela m'oppresse d'un bonheur délicieux, comme une eau fraîche et lourde, une eau qui vous monte petit à petit jusque par-dessus la bouche et où on se noie.

A demain! A demain!

---

Aujourd'hui.

Je n'ai pu dormir. Je suis restée toute cette nuit la tête appuyée à ton oreiller. Je n'ai plus eu conscience du temps qu'au battement de mes artères. Puis, le jour est entré à pas blancs. J'ai ouvert ta fenêtre. Un brouillard bleu noyait les champs, le bois fumait dans l'aurore. Tous les jardins du ciel se sont mis à effeuiller des roses. C'était le premier matin, c'était mon jour d'éternité qui se levait. Ensuite, je suis descendue, j'ai ouvert les portes, j'ai ouvert toutes les portes afin de te recevoir. Pourtant, tu ne m'as rien dit, je ne sais pas même l'heure à laquelle tu arriveras... Je sais seulement que c'est aujourd'hui. J'ai pensé : il n'a pas voulu m'effrayer par un télégramme. Tu as bien fait, mon Jean... Je n'aurais jamais osé l'ouvrir.

Dans la campagne, au loin, un premier train roulait. J'ai écouté longtemps. Le bruit s'est perdu dans l'horizon.

---

2 heures après-midi.

Mon enfant, aie pitié ! Viens pendant que j'en ai la force encore !

---

Minuit.

C'est fini... Tous les trains sont passés, tous les trains me sont passés sur le cœur. Aucun n'a ramené mon Jean. Et je ne pleure pas, j'ai trop pleuré de larmes dans ma joie, il ne m'en reste plus pour ma douleur... Je suis morte et je vis, je vis ma mort les yeux ouverts. Verrai-je encore se lever le jour de demain ?

---

Samedi.

Michèle m'a demandé : Monsieur est donc ma-

lade, qu'il n'est pas venu? Voilà tout un mois qu'elle travaille avec moi, la bonne fille, à lui faire son nid. J'ai baissé les yeux, une grande honte m'accablait. J'ai répondu : « Oui, Michèle, il est un peu malade... Sans cela il serait revenu, n'est-ce pas? » Je me suis aperçue que je l'interrogeais plutôt, je me suis tue.

---

Dimanche.

Il y a huit jours, une pauvre mère s'agenouillait devant votre cœur percé de glaives, ô Marie, Mère des afflictions... Cette mère, la voici encore, plus humble, cognant du front la dalle... La voici, elle aussi, toute saignante et martyrisée. Agréez l'holocauste de son cœur. Agréez ses plaies et ses épées. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, qui ne m'avez pas jugée assez punie... Je vais user mes genoux sur mon calvaire.

---

Lundi.

La roue des jours s'est remise à tourner... Je revis mes espoirs, je ne vis plus que de cette vie en arrière... Mes heures font au rebours le tour du cadran. Je ne sais si je pense encore. Je crois réellement qu'il y a quelque chose de mort en moi... Et cependant mon corps fait encore le geste de la vie.

Je n'ai plus osé entrer dans sa chambre. La porte en est restée ouverte; mais je passe devant elle comme une ombre. Il y a toujours sur le lit les anciennes roses: je ne les ai pas renouvelées. Leur arome mourant emplit l'escalier... Pourquoi ne suis-je pas entrée? J'obéis ainsi à des choses en moi, dont je ne sais pas les causes.

---

Mardi.

J'ai cru m'apercevoir que les gens me regar-

daient. Il y avait de la pitié, de la sympathie, peut-être autre chose encore dans leurs regards. Je ne vais plus au village. C'est à peine si je descends au jardin. Je m'enferme dans ma chambre... Cet « autre chose » me fait toute froide. Je suis pour ces âmes primitives une si étrange femme!.. Ils m'aiment, je crois, un peu et à la fois ils se méfient. Ils ont pour les apparences anormales la peur instinctive de l'animal, de la vache aux gros yeux chimériques, du chien qui aboie à la lune dans les puits. Je n'ai pas de mari, je n'ai presque plus de fils. Et ce sentiment inexplicable éprouvé devant Michèle l'autre jour, me revient comme s'ils lisaient au fond de moi la chose effacée... comme s'ils me jugeaient! Ah! les pauvres femmes! Nos mariages, même déliés, ne sont pas finis. La loi ne défait que les liens matériels. Je suis toujours la femme à qui un père a repris son enfant. Je suis toujours la mère qui a une rougeur au front, une rougeur qui ne vient pas des baisers de son enfant.

Norbert me paraît découragé. Il ne regarde plus du côté de la route par-dessus la haie. Il a cessé, lui aussi, d'espérer. Le pauvre homme

avait mis tout l'effort de ses vieux ans à embellir le jardin pour les pas du jeune maître. C'est ainsi qu'il l'appelait en me parlant de lui. Ce mot remuait en moi des intimités si délicieuses, si profondes! Il était comme le droit reconnu de l'enfant dans la maison. Il était comme une parole d'humble servage saluant l'arrivée d'un doux seigneur. Il me donnait un maître à moi-même. Le doux seigneur n'est pas venu, et le jardin retombe à l'abandon.

Ni Norbert, ni Michèle ne m'ont plus reparlé de l'absent. Mais leurs yeux me suivent de loin, affectueux et craintifs. Quelquefois, la bonne Michèle soupire. Je leur suis reconnaissante de eur discrétion.

---

Mercredi.

Je suis partie à travers la campagne. J'ai pris par les sentiers qui m'écartaient du village. Malgré la pluie, j'ai marché, marché... Un peu de

force m'était revenue; j'étais presque heureuse, heureuse! de me sentir en accord avec la tristesse du paysage. Des nuées basses et lourdes traînaient; l'eau du ciel hersait la terre jusqu'aux horizons. C'était la même oppression noire et vide qu'en moi-même; un vent léger gémissait aux arbres; les feuilles semblaient égoutter des pleurs. Et une grande solitude faisait paraître les champs abandonnés et nus. Je ne sais plus au bout de combien de temps j'ai atteint le remblai à la crête duquel passe la voie ferrée. Je me suis appuyée à un arbre, j'ai attendu. Un grondement s'enfla, monta des plaines comme une rumeur de grandes eaux. Mon cœur battait avec une force extraordinaire, je dus entourer l'arbre de mes bras pour ne pas tomber. Et je ne respirais plus; je vivais d'un espoir infini dans la minute qui allait venir. Une masse noire vertigineusement se rapprocha dans les hachures grises de l'air; le sol de proche en proche fut secoué. Comme l'éclair, comme la foudre, le train passa sur le remblai, dans un tourbillonnement de ciel... Peut-être il y avait là derrière les vitres, regardant s'accourcir l'étendue, un fils qui s'en re-

tournait vers une maman aussi après un long exil.

Le train déjà s'était enfoncé dans les horizons quand la conscience me revint. Je compris alors pourquoi, à travers la pluie et le vent doux, percée jusqu'aux os sous l'abri incertain d'un en-cas, mes pas, presque à mon insu, m'avaient menée jusqu'au remblai. C'était la première fois que je me reprenais à cette pensée des trains, roulant là-bas, emportant les départs et les retours, toute la vie... J'étais venue simplement pour voir passer cette file de voitures cahotées comme à travers un orage, pour me sentir un instant battue du grand vent des âmes précipitées à leurs destinées. Je ne crois pas qu'aucune autre pensée m'ait fait marcher si longtemps à travers la campagne. Encore fut-elle plutôt instinctive; je ne la reconnus qu'après qu'elle se fut réalisée. Cependant, ô mon cher Jean, c'était bien toi encore qui en ce moment fus cause du délicieux, de l'atroce battement de mon cœur... Je te sentis tout à coup si près de moi qu'il me sembla que c'était toi qui venais de passer. Ton souffle me glissa sur les lèvres; le tremblement

de la terre courut en moi comme si elle s'était agitée sous tes pas... Serait-ce de nouveau l'espoir? Je m'en suis retournée plus tranquille, allégée, délivrée; je ne prenais pas attention à l'horrible froid qui me glaçait tout le corps. La pluie à présent avait redoublé; elle entraînait les sables dans les ruisseaux...

---

Jeudi.

Une fièvre violente m'a prise en rentrant. Je crois que j'ai déliré un peu. Cette pauvre Michèle est restée près de moi une partie de la nuit... Vers midi, j'ai pu me lever enfin. Il me reste un grand brisement qui n'est pas sans douceur. J'ai longtemps pleuré. Maintenant je relis tes lettres. O mon Dieu! faites dans votre miséricorde que je cesse d'espérer encore!

---

Vendredi.

C'était aujourd'hui, il y a sept jours...

Sept jours! Je ne croyais pas que ma force aurait pu aller jusqu'à cela, jusqu'à supporter le retour de ce vendredi... Il est revenu et ne l'a pas ramené; il est revenu et je vis encore. Quelles indestructibles puissances résident en cette pauvre chose qu'est notre vie, toujours sur le point de se briser en morceaux et plus forte que toutes les meules qui passent dessus!...

J'ai voulu relire ces feuillets, être la femme que j'étais il y a sept jours... Plus tard, en les retrouvant au fond d'un tiroir, tu les verras jaunis, sillonnés de longs ruisseaux séchés. Dis-toi alors que mes larmes les ont arrosés, qu'une mère y pleura de ne pouvoir revivre l'heure adorable où elle t'espéra venir. Ce n'était plus qu'une femme presque résignée, après l'autre si heureuse qu'elle craignait d'en mourir... Que ne suis-je morte dans ce moment, avec le cher fantôme de mon bonheur entre les bras, avec le sourire extasié qui mettait à ma bouche l'illusion de tes

baisers! Vois, j'en pleure encore, les mots à mesure sont lavés par mes larmes tièdes comme par un sang plus pâle et qui ne s'arrête pas de couler avec ma vie...

Je suis descendue ensuite; j'ai voulu me retrouver plus près de toi, dans cette chambre parée de mon humble culte, oratoire des processions de mes pensées. Voilà sept jours que tu y dors, mon bien-aimé, sans que j'aie osé te réveiller... Tu y dormais si profondément que c'était presque autre chose que je ne veux pas écrire; je restais toute pâle rien que d'avoir approché du seuil.. Et je suis entrée, je marchais sur la pointe des pieds... Ta tête charmante reposait sur l'oreiller, tu dormais d'un souffle léger, un sourire aux lèvres comme si tu rêvais à ta maman... Et les roses avaient perdu leur parfum funèbre, il n'y avait plus que l'odeur de ta chère vie... Je me suis approchée, j'ai mis un infiniment long baiser sur l'oreiller, là où je voyais s'entr'ouvrir ta bouche. Je l'appuyais si peu que tu ne t'es pas réveillé, mon Jean... Et ensuite je ne pouvais plus m'en aller, je me suis assise dans ton fauteuil, je t'ai regardé long-

temps dormir. Un oiseau chantait dans l'arbre, contre la fenêtre; c'était un chant très haut, comme venu du ciel, un chant que je n'avais pas encore entendu... Je ne pleurais pas, je souriais comme toi... Ce n'était pas un rêve, ce n'était pas ta chère ombre que j'ai cru voir; c'était toi, c'était ton image même.

O mon enfant, sois remercié du bonheur que tu me donnes... Ta présence a refleuri la maison. M'as-tu seulement jamais quittée?

---

Samedi.

Il m'est resté d'hier une sensibilité étrange. Je me crois vivre hors de moi-même une vie double, triple, une vie subtile comme un fluide et qui est toutes les formes par lesquelles mon âme se rapproche de toi, qui est toutes mes âmes fondues en la tienne. Mes sens aussi ont pris une acuité merveilleuse qui me charme et me fait divinement souffrir à travers ce qui sub-

siste de mon corps dans cet état délivré où je ne suis plus moi, où il me semble que je participe au mystère de la vie en dehors de moi.

Mon Dieu! tout cela paraît bien singulier. J'entends vraiment vivre le silence; il s'anime de rumeurs étranges comme s'il avait un cœur et que ce cœur se mît à battre sourdement. Il est plein de pas qui viennent de l'horizon, il est comme toutes les choses de nous qui vont se réaliser. C'est peut-être nous qui sommes des muets pour nous-mêmes quand au contraire il est, lui, le silence, notre âme qui nous parle à l'oreille. J'entends ainsi, à d'immenses, à d'inexprimables profondeurs, frissonner magnétiquement, vibrer des êtres, des parcelles de vie et d'inconnu.

Quelqu'un marche autour de moi. Des esprits légers heurtent les boiseries. Un rire, une musique de fête tinte dans la clarté des cristaux. Je tressaille de ne savoir qui veut entrer dans la maison et se coule derrière la porte et fait là un petit bruit avec la bouche, comme pour se faire reconnaître. Des mains me frôlent si doucement que je crois que c'est le vent. Je me parle et

c'est une autre voix qui me répond, je vois passer des figures dans les miroirs... Elles me regardent, elles disparaissent, elles semblent vouloir ne pas quitter les confins de la vie... Mes nerfs sont tendus comme des cordes de harpe : le moindre frôlement les fait résonner.

---

Mardi.

J'ai laissé passer ces trois jours sans écrire. A quoi bon? On n'écrit pas le vide. Cette vie fluide, aérienne, délicieuse, ce courant d'au delà qui sensibilisa mes moindres fibres n'est plus... Tout espoir encore une fois a disparu... Je n'entends plus les voix, personne ne marche plus autour de moi, je vis par habitude.

Ce matin, comme j'étais au jardin, Michèle, de loin, m'a appelée. Elle agitait dans ses doigts une lettre que le facteur venait d'apporter. J'ai eu une telle secousse que je serais tombée. Alors elle s'est mise à courir; elle était très rouge.

La pauvre fille! C'était un prix-courant de la marchande où j'ai acheté mes rideaux. Quelle ironie et comme cela me paraît loin déjà!... J'ai déchiré lentement ce papier. Je n'éprouvais nulle douleur. Je ne ressentais plus rien, rien...

---

Mercredi.

Si du moins tu m'avais écrit, mon Jean, si tu m'avais dit : Je ne peux pas venir... On ne veut pas que je vienne... Un mot, rien qu'un mot... J'aurais compris, c'eût été une douceur, presque une joie. Une mère se contente de si peu de chose!

J'ai perdu mon enfant à jamais. Je n'ai plus d'enfant... C'est bien toutes les morts en une seule... Il me semble que je descends chaque heure plus avant les spirales d'un puits, que jamais je ne finirai de m'enfoncer dans l'horrible noir sans limites.

Et je ne me révolte pas ! Je ne tends pas les bras vers Dieu en maudissant la vie !

---

Jeudi.

Une grande paix morne en moi, un grand silence comme parmi des ruines... Je ne pense plus même à la mort ; je ne désire plus mourir... Peut-être il y a pour l'âme à la longue, dans cet état d'anéantissement, une volupté plus grande que toutes les autres...

Seigneur ! Seigneur ! rendez-moi plutôt la souffrance ! Faites, Seigneur, que mes genoux saignent sur les pentes de ce calvaire, que mon cœur chaque fois soit écartelé sur les claies où il vous a plu de le traîner... C'est encore avoir un enfant que de souffrir pour lui !

---

5 heures du soir.

Demain vendredi... Mon Vendredi-Saint!

---

Vendredi, dans la nuit.

Jean! Mon Jean est revenu! et je ne suis pas morte sur le coup. Je me suis dressée, j'ai porté la main à mon cœur... Jean! mon Jean! je n'ai pu dire que ce seul mot, je me suis sentie mourir une seconde... Mes bras ne s'étaient pas ouverts. Tu t'es approché, tu m'as embrassée sur le front en me disant maman... Je crois bien que ce baiser m'eût fait revenir à la vie du fond de la tombe. Il m'est entré dans le sang, il a coulé dans toutes les parties de mon être, il m'a inondée comme un fleuve. Et cependant je ne pouvais déraidir mes bras.

Mon Dieu! moi qui m'étais imaginé que nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre à en

perdre le souffle... On a toujours tort d'arranger à l'avance ces grands moments divins. Tu me regardais étonné, un peu gêné; tu t'étais fait, toi aussi, une autre idée de ta mère... Moi, je répétais toujours : Jean! mon Jean! C'était délicieux comme la minute avant d'entrer en paradis, et puis je me suis mise à sourire en te regardant, j'ai posé mes deux mains sur tes épaules.

Je ne cessais pas de te regarder et de sourire, je n'avais plus conscience que je vivais, dans l'immensité ravie de ma vie. J'aurais pu rester ainsi des siècles à te regarder. Tout d'une fois je suis tombé sur une chaise, j'aurais voulu tomber à tes pieds. Mes mains t'attiraient à moi. Tu étais presque sur mes genoux comme autrefois. Puis je t'ai entraîné comme une folle, je t'ai poussé dans la maison là... là!... Mes lèvres t'avaient baisé mille fois que je n'avais encore rien dit, je te serrais contre moi, je pleurais, j'avais de grands cris dans la gorge.

Jean! mon Jean! toi aussi, tu étais si ému que tu ne trouvais rien à me dire... Peut-être, mon Jean, je te faisais un peu peur. Une mère, c'est

presque comme une bête à qui on a pris son petit et qui le retrouve... Tu ne t'attendais pas à toute cette folie! Pense donc, après cinq ans! après avoir désespéré de te revoir jamais! Mais j'aurais dansé pieds nus sur des clous! Je serais venue vers toi à travers le feu! J'aurais accepté de tomber morte rien que pour caresser un instant ta petite chair d'autrefois! Et c'était toi, c'était bien mon fils qui m'était rendu! Je pressais ton front dans ma poitrine, je mangeais à pleines lèvres tes cheveux... J'ai dû te faire mal à force de te serrer contre moi.

Et puis, ô les yeux que tu eus tout à coup! Tu t'es mis à pleurer, tu te courbais un peu; tes larmes me tombaient sur le front, lentes, chaudes; nous sommes restés longtemps à sangloter. Vois-tu, ce moment-là suffirait à me payer de toutes mes souffrances. Je ne crois pas qu'une mère en puisse connaître de plus délicieux... Ensuite toutes les paroles me sont parties à la fois, je ne sais plus ce que je te disais, j'ai dû te parler de ton voyage, de ta santé, de ta vie là-bas. Tu étais un peu étourdi, tu me souriais, tu ne trouvais à jeter dans ce

flux de mots qu'un oui, un non, en agitant tes cheveux bouclés... Mon Dieu! C'est que c'est vrai, tu as gardé les cheveux que tu avais enfant, les belles boucles brunes que j'enroulais autour de mes doigts. J'étais obligée de lever la tête pour te regarder. Quand je pense que tu ne me venais qu'à l'épaule! Maintenant tu me dépasses de tout le front, ta maman semble avoir voulu rester juste assez grande pour atteindre à ta bouche.

Ah! mon chéri, mon adoré Jean, je te retrouvais un homme, toi qui n'étais encore qu'un enfant! Je ne puis me lasser de me répéter cela : Un homme! mon fils est un homme. Et cependant comme tes cheveux charmants, comme la petite forêt bouclée de ton front, les traits de ton visage m'évoquent toujours ton premier âge. Ils ont gardé la fleur divine d'innocence, ils ont à mes yeux la beauté tendre du souvenir. Mon Dieu! avec quelle passion je te regardais! Je ne pouvais détacher mes regards de la couleur et de la lumière de tes yeux, de la courbe de tes

sourcils, de la forme de ta bouche. Je te répétais constamment le même mot charmé : Que tu es beau, mon Jean ! Que tu es devenu grand ! Tu avais fini par en rire en relevant la fine pointe de ta moustache d'un geste joli et viril, car ta lèvre s'est couverte d'une soie souple et brillante... Dans ma petite folie, j'oubliais que tu arrivais de loin, que tu devais avoir faim... C'est toi-même qui fus obligé de m'en faire souvenir. J'ai appelé Michèle : elle levait si haut les yeux qu'elle n'eût pas contemplé autrement une tour. Et tout à coup nous avons aperçu à travers les vitres mon vieux Norbert qui remontait du jardin et lui aussi te regardait, naïvement émerveillé, avec des regards comme il y en a dans les vieux tableaux.

Alors les mots m'ont manqué, je battais l'air de mes gestes... Voyons, vite, vite, ma bonne fille... Des œufs, une omelette, les confitures... Et nous avons fait ensemble notre première dînette l'un près de l'autre, dans la petite salle à manger. Je ne me lassais pas de voir aller tes mains fines, j'en caressais la peau légèrement ambrée, le tiède et lisse satin. Et d'autres fois je

n'osais pas te toucher, je te buvais des yeux comme une idole... C'est à peine, mon pauvre chéri, si je te laissais le temps de manger. Je t'étourdissais de mes questions, j'aurais voulu tout savoir à la fois de tes études, de ta vie... Te voilà donc ingénieur, toi aussi!... Tu n'avais pas voulu me l'écrire pour m'en laisser la surprise... Que je me sens peu de chose à côté de toute cette science!

Et puis, c'était des « t'en souviens-tu? » qui ne finissaient pas et nous reportaient au temps où tu étais encore mon cher petit enfant, où nous n'avions qu'une même vie, toi et moi. Comme si tout cela ne t'était pas sorti de la tête! Tu plissais les yeux dans un effort de mémoire, tu remuais la tête; tu as eu réellement l'air, par moments, de te rappeler. Je crois bien qu'il y avait là simple complaisance de ta part... Ensuite nous sommes retournés au jardin; tu m'as demandé si la fumée du tabac ne me gênait pas. J'ai senti un léger coup au cœur. Un seul mot suffit à nous faire mesurer les intervalles : quand je t'ai perdu, tu ne fumais pas encore.

Je t'ai mené vers les roses, un vol d'abeilles

faisait la roue d'or autour des phlox, et puis Norbert t'a offert un bouquet, il ne savait que te dire en te le présentant, le doux vieil homme!... Nous nous sommes longtemps promenés, j'appuyais mon bras sur le tien. J'étais redevenue une toute jeune femme. J'aurais voulu te montrer à tout le village... Et nos deux ombres se mariaient à terre, je ne savais plus quelle était la mienne. Heureuses les mères qui peuvent finir ainsi, les douces vieilles mamans tremblantes qu'un bras filial retient de mourir!

Pourquoi as-tu cessé de me parler tout à coup, mon Jean? J'ai cru voir se creuser un pli entre tes sourcils. Ah! pauvre cœur en démence qui cherche des taches à son bonheur!

La nuit nous a surpris dans ta chambre : je tenais tes mains dans les miennes, je te souriais comme quand tu es venu. Je n'avais plus, comme au matin, qu'un mot à la bouche : Jean! mon cher Jean! Et je regardais tes yeux : tout le ciel de ce soir charmant, de ce soir d'or et d'améthyste s'y refiétait.

Mon Dieu! tout cela n'est pas un rêve!

Un vent léger agite la cime des arbres dans la

campagne, on dirait la respiration de la terre... Et un autre souffle aussi monte des chambres. La maison à présent a une âme.

Je ne puis trouver le sommeil. J'ai besoin de me parler à moi-même. La nuit doucement avance. Il a sonné deux heures dans le grand silence. Là-haut tournent les étoiles. Mon cœur est resté suspendu à la minute du temps qui nous réunis. Le ciel et la terre ont beau se mouvoir. Toutes les pléiades réunies peuvent replonger aux gouffres du matin. Ma vie n'a, désormais, qu'une heure infinie.

C'est à peine si je vois le papier sur lequel je trace ces mots. Mes pleurs coulent doucement, ne cessent pas de couler comme une rosée tiède... Je n'ai pas voulu les pleurer tous devant lui. Maintenant ils se mêlent à mon encre... Chacun d'eux est comme un peu de mes yeux où est restée son image ; c'est encore toi que j'y revois comme à travers les morceaux brisés d'un miroir...

O mon Jean ! J'ai besoin de m'écrire à moi-même que tu m'es revenu, que tu es là près de moi, dans ta petite chambre, dormant ton beau

sommeil de jeune homme... J'ai besoin de m'attester que ta présence sous ce toit n'est pas un rêve, que c'est bien toi dont le souffle heureux, léger, m'arrive par ta porte ouverte... Je suis allé te border comme autrefois quand tu étais petit, je t'ai baisé cent fois sur les yeux, sur tes adorables yeux couleur de miel et d'abeille... Ils se fermaient déjà, cette journée t'avait tant fatigué... Et ensuite je suis restée dans l'escalier, écoutant respirer toute la maison à travers le soulèvement harmonieux de ta poitrine... Il y a des bonheurs qui ne peuvent s'exprimer.

Jean! mon Jean! tu m'es revenu! je voudrais éterniser chacune des sensations de ce jour adorable. Je voudrais que jusqu'à ma mort elles revivent pour moi en ces feuillets mouillés de larmes. Oh! minute par minute les laisser s'égoutter de mon cœur comme l'eau de mes yeux tandis qu'elles sont toutes fraîches encore!

Ma main tremble, mon cœur bat avec une force inouïe, je suis encore trop près du bonheur. Se peut-il vraiment que ce fut ce matin? Se peut-il qu'un seul jour suffise à contenir une telle immensité de joie?

Samedi.

Moi qui, même aux jours les plus mauvais, trouvais la force de confier à ces cahiers ma douleur, je suis sans force pour écrire mon bonheur... Il est peut-être plus facile d'être malheureux. Et puis j'ai peur, c'est si fragile tout cela! J'ai bien plus encore qu'autrefois la sensation de porter entre les mains un vase frêle et merveilleux; ma vie, comme une huile parfumée, y est enfermée; et je n'ose faire un pas, je voudrais m'immobiliser, mes mains tendues devant moi, parmi la fuite dangereuse des heures.

Il est minuit comme hier... Au revoir, mon Jean! Dors sans rêve... Dors de toute mon âme!

---

Dimanche.

Festin. J'ai fait venir de la ville des nourritures un peu moins champêtres. Moi-même j'ai passé

toute une heure dans la cuisine à battre une crème : il les aimait tant autrefois... Au matin nous étions allés entendre ensemble la messe dans la petite église blanche. O chère Notre-Dame-des-Bonnes-Odeurs! pardonnez si mon Jean fut cause de quelques relâchements dans les habituelles ferveurs qui s'élèvent vers vos pieds bénis!... Une mère mouillait de ses larmes la dalle et par ses actions de grâces s'efforçait de suppléer, dans vos balances divines, à l'offrande un peu tiède des cœurs. Il est si beau! Il apparaissait là comme un jeune roi...

Après le dîner, nous nous sommes promenés longtemps dans la campagne. Un léger nuage a passé sur moi. Mon Jean n'aime pas « les paysans », comme il les appelle. Il a affecté un certain dédain pour les arbres de mon bois. Je sens bien qu'il est habitué à de plus grands spectacles. Pourtant, enfant, c'est ici que j'ai souffert pour toi, c'est ici que par toi je suis heureuse. La beauté que nous prêtons aux choses ne vient-elle pas des sentiments à travers lesquels nous les contemplons?

---

Lundi.

Déjà trois jours! Je ne sais quelle superstition m'a fait arrêter les pendules dans la maison... La nuit en tombant me pénètre d'un étrange et mystérieux frisson, elle est l'intervalle obscur où s'élabore l'inconnu. Je dors peu. Quelquefois une inexprimable angoisse me prend, je descends sur la pointe des pieds, il me semble qu'il n'est plus là, que quelqu'un me l'a volé. Et tout à coup j'entends sa respiration derrière la porte... La vie me revient, je ne puis plus m'en aller, je demeure de longs instants, les pieds nus sur le carreau, dans le froid des ombres.

---

Il a plu tout le jour. J'avais mis sur les rayons de sa petite bibliothèque quelques livres, des poètes, des sages. Il les a feuilletés d'un doigt négligent. Il m'a avoué qu'il préfère l'ac-

tion à la méditation. Je l'ai longtemps regardé : pour la première fois je me suis aperçue qu'il ressemblait à son père. C'est une autre âme que la mienne qui se reflète dans son genre de beauté mâle et hardie. Le coup fut si brusque que je dus remonter chez moi. Je me suis vue dans une glace : j'étais affreusement pâle. Même ses yeux, ses chers beaux yeux ont cessé de ressembler aux miens : un éclair dur et froid les traverse par moments... Non, non. Ce n'est pas vrai, je suis victime d'une funeste illusion. Je mens! je mens!

Il m'a parlé beaucoup de son cabinet de travail là-bas. Il y a une grande pendule en bronze sur la cheminée, de hautes bibliothèques le long des murs. Sa table est en palissandre incrusté de plaques de marbre. Chaque mot me perçait d'un coup de poignard. Je comprends pourquoi il ne m'a rien dit encore de sa chambre. Comme il doit la mépriser! Pourtant, ô mon Jean, je l'avais arrangée ainsi qu'un calme et sûr refuge pour notre amour. Je l'avais mise sous la garde du Dieu des campagnes, une âme simple et recueillie en eût goûté le charme. Depuis tant de

temps que, meuble à meuble, usant mes mains et mes yeux à la parer de son pauvre luxe d'étoffes, je l'accordai à l'espoir de ta présence, il fut l'oratoire où mon culte agenouillé secrètement venait t'adorer.

Je ne t'en veux pas, il n'y a ici nulle amertume. Je te plains plutôt. Entre celui qui sans doute te réclame déjà là-bas et ta mère, tu dois connaître le supplice de faire de ton cœur deux parts et peut-être de ne pouvoir les faire égales.

---

Mercredi.

Toujours la pluie. Nous vivons resserrés, notre âme manque d'air. Je crains que mon Jean ne s'ennuie.

Il a par moments des silences qui me font mal. Je tâche de maîtriser le tremblement de ma voix, je lui demande : « A quoi penses-tu ? » Il ne me répond pas, il détourne la tête. Et une gêne lourde entre nous s'abat, comme si chacun nous

avions une pensée que nous n'osions pas nous dire.

Pourtant, tout cela est encore du bonheur puisque tu es là !

---

Jeudi.

Il m'arrive de lui prendre le front entre mes mains. Je regarde longtemps ses yeux, je me baigne dans leur lumière : c'est un or léger, vivant, mobile, comme le tremblement d'une goutte de soleil sur une feuille. Il y a au fond le regard droit d'une conscience. Ces yeux-là ne mentent pas. Ils ne peuvent avoir rien de caché pour une mère.

---

Samedi.

Voilà la grande, la dernière épreuve... Jean, mon Jean me quitte, et il se marie. Ce n'est

pas assez que son père m'ait repris son cœur : une autre, une femme, m'arrache le dernier lambeau qui m'en restait encore... O mon fils! je vais te perdre deux fois!

Il ne m'a pas dit cela brutalement, d'ailleurs. Il m'a préparée presque tendrement, avec des ménagements dont je lui sais gré. Néanmoins, j'ai senti venir le coup. Quand l'horrible mot du départ fut prononcé, j'ai crié : « Je le savais ! » Je n'avais fait jusqu'alors que l'ignorer volontairement... Et ensuite il m'a parlé de l'autre chose... Une jeune veuve, très riche, naturellement. Je soupçonne son père d'avoir le premier conçu la pensée de ce mariage. On s'est rappelé que j'existais, il fallait bien que moi aussi je dise oui, pour les convenances.

Je lutte, j'essaye de combattre le sentiment de haine qui m'est venu contre cette femme. Je ne puis... Ils se sont mis ensemble pour me voler mon enfant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Souffrirez-vous qu'une telle chose soit ? Est-elle seulement possible ?

... Le matin va paraître. Je n'ai pu fermer les yeux. Il dort d'un sommeil heureux, profond,

tandis que mes entrailles saignent, saignent.

Pardon! pardon! cher enfant! Je n'ai peut-être que l'égoïsme de l'amour!

---

Lundi.

Tout est consommé. A quoi bon continuer ces paroles de mon âme à mon âme? Je n'espère plus même qu'il les lira un jour Dormez donc repliés dans ces feuillets, restez ensevelis à jamais, mes bonheurs et mes tristesses!... Et toi, chère maison désolée où la joie n'apparut qu'un jour, clos tes portes, demeure fermée sur le souvenir de celui qui est parti... Il n'y a plus ici qu'une très pauvre vieille femme, une mère orpheline de son enfant.

FIN

# TABLE

Le vent chaud de l'été. . . . . 1
L'âme de Veere. . . . . 25
Le pain. . . . . 37
Derrière la fenêtre. . . . . 67
Le port. . . . . 77
La morte. . . . . 87
Sous la lampe. . . . . 105
Quelqu'un dans la maison. . . . . 121
Le rire de Lurette. . . . . 137
Data. . . . . 149
La bonne journée. . . . . 173
Gim. . . . . 185
Une mère. . . . . 235

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 12214

2353 4
133

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002518552b

CE PQ 2337
.L4C2 1900
COO LEMONNIER, C C'ETAIT L'ET
ACC# 1224764